

ADORER EN ESPRIT ET EN VÉRITÉ

MÉDITATIONS POUR L'ADORATION DU TRÈS SAINT SACREMENT

EXTRAITS DES PRÉDICATIONS

DE

SAINT PIERRE JULIEN EYMARD

ÉDITION COMPRENANT

LE CHEMIN DE CROIX EUCHARISTIQUE

NEUVAIN EN L'HONNEUR DE NOTRE-DAME DU TRÈS SAINT SACREMENT

bienheureuse l'âme qui sait trouver jésus en l'Eucharistie et en l'Eucharistie toutes choses

Nouvelle Édition à partir de la première Serie *la présence réelle - Divine Eucharistie*

relu et mis en page sur le texte de la première réédition – 2006 par salettensis@gmail.com

Missionnaires du Saint Sacrement, 2006.

B.P. 12, 83110 Sanary-sur-Mer.

ISBN: 2-9522-9631-6

DÉCRET

RELATIF À L'INTRODUCTION DE LA CAUSE DE BÉATIFICATION ET DE CANONISATION

DU VÉNÉRABLE SERVITEUR DE DIEU PIERRE JULIEN EYMARD

PRÊTRE FONDATEUR DE LA CONGRÉGATION DU TRÈS-SAINT-SACREMENT

Partout où l'Évangile de Jésus-Christ est prêché dans le monde entier, et en tout lieu où est immolée et offerte au Nom divin l'oblation sans tache, tous les enfants de Dieu et de l'Église, conduits par le Saint-Esprit, ne manquent pas d'avoir, de cultiver et de manifester, de diverses manières admirables, la foi, la religion et la piété envers le Banquet précieux, le plus grand des miracles, le mémorial permanent de la Passion et de l'amour du Sauveur, le Très Saint Sacrement de l'Eucharistie. Or, parmi ceux qui, dans les siècles passés, ont établi des Instituts religieux pour l'adoration du Très Saint Sacrement, on compte, à bon droit, le prêtre Pierre-Julien Eymard, fondateur de la Congrégation du Très-Saint-Sacrement. Voulant que ses religieux fussent consacrés entièrement au service de cet ineffable mystère, il a écrit au début de ses Constitutions « *Que tous nos religieux sachent bien qu'ils ont fait profession uniquement pour servir la divine Personne de notre Dieu et Roi Jésus-Christ, véritablement, réellement et substantiellement présent dans le sacrement de son amour ; et, par conséquent, comme de bons et fidèles serviteurs de ce grand Roi, qu'ils aient soin de consacrer à sa plus grande gloire tous leurs dons et leurs vertus, leurs études et leurs travaux, sans se rien réserver personnellement* ». C'est pourquoi il a imposé à ses enfants l'adoration du Très Saint Sacrement, non seulement chaque année pendant la fête et l'octave du Corpus Christi et pendant les Quarante-Heures, mais chaque jour et d'une manière perpétuelle et il leur a demandé de s'adonner à la vie contemplative et à la vie active, celle-ci subordonnée à la première, et de travailler à leur perfection religieuse en prenant comme mobile et comme moyen la divine Eucharistie.

Le serviteur de Dieu naquit à la Mure d'Isère, dans le diocèse de Grenoble, le 4 février 1811, de parents honnêtes et pieux à qui, dit-on, avait été prédit un enfant qui serait la gloire de sa famille et le fondateur d'un Institut religieux consacré à honorer le Très Saint Sacrement. Il est à noter que sa mère visitait chaque jour la Sainte Eucharistie à l'église et qu'elle y menait le petit Julien qui recevait avec elle les bénédictions célestes. Cet enfant, qui grandissait dans l'innocence, la piété et l'inclination vers les choses saintes, avait à peine cinq ans lorsqu'il commença à révéler à sa sœur Marianne son désir de se vouer au service de Dieu dans le saint ministère, la suppliant en même temps de l'aider de ses prières à parvenir à cet état par la pratique des vertus. Arrivé à l'âge de raison, il s'approchait souvent du sacrement de Pénitence et se montrait plein d'ardeur pour purifier son âme. En 1825, le 16 mars, après avoir fait avec sa sœur un pèlerinage au sanctuaire de Notre-Dame du Laus, non loin de la Mure, et y avoir imploré le patronage de la Vierge Mère auprès de son divin Fils, il s'approcha pour la première fois de la table des anges avec une grande dévotion : il prit plus tard l'habitude de célébrer ce jour comme le commencement de sa conversion et de sa vocation et l'origine de grâces singulières.

Comme Julien sentait de plus en plus l'appel de Dieu, il étudia le latin, d'abord chez lui, puis à Grenoble jusqu'à dix-sept ans. Rappelé alors dans sa famille à cause de la mort de sa mère, il rencontra bientôt celui qui fut pour lui l'instrument de la divine Providence, le père Guibert, des Oblats de Marie, sur les conseils duquel le 7 juin 1829, avec l'assentiment de son père, il entra chez les Oblats de Marie et au bout de quelques mois y revêtit l'habit ecclésiastique. Mais à peine avait-il repris ses études interrompues, qu'il tomba malade et dut rentrer dans sa patrie, où il demeura deux ans avec son père, qui mourut le 3 mars 1831. Avec l'aide de la Très Sainte Vierge, il passe alors heureusement l'examen de philosophie et entre au grand séminaire de Grenoble. Ses progrès dans la science et dans la vertu le font élever au sacerdoce le 20 juillet 1834. Trois mois après, il est nommé vicaire dans la paroisse de Chatte. Il s'acquitte si bien de sa charge, qu'au bout de trois ans il est envoyé comme curé à Monteynard. Là, se faisant tout à tous, et suivant l'exemple du divin Pasteur, en même temps qu'il était animé envers Dieu d'une piété remarquable, il répandait la doctrine du salut et montrait sa charité envers le prochain, surtout envers les fidèles qui lui étaient confiés. Cependant, aspirant à un état plus parfait, sur l'avis du père Touche, Oblat de Marie, et avec la permission de son évêque, il se rendit à Lyon, au pied de la colline de Fourvière, et après un court noviciat, fit les vœux de religion dans la société des Maristes. Mis aussitôt à la tête du collège de Belley, puis désigné comme Provincial de Lyon, il établit et dirigea dans cette ville le Tiers-Ordre de Marie ; il fut ensuite nommé maître des novices. En 1851, ayant été transféré au collège de la Seyne-sur-Mer, il y multiplia les actes de sa dévotion envers l'Eucharistie, et, d'accord avec le capitaine de Cuers, il fonda l'œuvre de l'adoration nocturne à Toulon.

Depuis cette année jusqu'à 1856, le serviteur de Dieu, sous l'inspiration divine, s'employa de toutes ses forces à établir la Congrégation du Très-Saint-Sacrement. Ayant surmonté avec courage de graves obstacles, sous les auspices de la Très Sainte Vierge et d'accord avec l'autorité ecclésiastique, après avoir obtenu du père Favre, supérieur général des Maristes, une dispense régulière et une bénédiction paternelle, il fonda le nouvel Institut avec l'approbation de l'archevêque de Paris, qui offrit au serviteur de Dieu la maison pour établir son œuvre. Le 1^{er} juin de cette année, les premiers membres de cet Institut commencèrent à conserver le Très Saint Sacrement dans un tabernacle, autour duquel ils adoraient le Roi eucharistique, qui fait ses délices d'être avec les enfants des hommes. Toutefois, c'est seulement à l'Épiphanie de l'année suivante que l'œuvre fut définitivement constituée dans la suite, pour divers motifs, elle dut transférer son siège au faubourg Saint-Jacques, où elle se développa peu à peu. A cet Institut, il faut en ajouter un autre, celui des Servantes du Très-Saint-Sacrement, auquel eut une grande part Mlle Guillot, qui en fut la première supérieure. Celle-ci, sur le conseil du bienheureux Jean-Baptiste Vianney, quitta Lyon, se rendit à Paris et se mit de plein cœur,

comme l'y avait engagée le bienheureux, sous la direction et l'obéissance du saint prêtre Julien. Le serviteur de Dieu donna aux membres du nouvel Institut un habit blanc et le nom de Servantes du Très-Saint-Sacrement qu'elles devaient adorer perpétuellement : il composa leurs constitutions, leur directoire et leur adressa des lettres admirablement faites pour conduire à la perfection et à la fin de l'Institut. En 1859, le 9 novembre, il ouvrit lui-même la seconde maison de sa Congrégation à Marseille, sur la prière de Mgr de Mazenod.

A ces deux Instituts, le serviteur de Dieu ajouta d'autres œuvres pour favoriser le culte et l'apostolat eucharistiques : ainsi l'Agrégation du Très-Saint-Sacrement et le Tiers-Ordre séculier ou Fraternité : la première demande à ses membres de faire une heure d'adoration par mois et de s'occuper des objets qui touchent de plus près à la sainte Eucharistie, la seconde demande une heure d'adoration par jour ; la Garde d'honneur, qui assure un service assidu d'adorateurs devant le Très Saint Sacrement; les Semaines eucharistiques, dont le but est d'assurer la splendeur du culte de l'exposition, chaque inscrit, contribuant à payer les frais de ce culte pendant quatre semaines par an ; et la première communion des adultes. Le serviteur de Dieu exerça aussi le ministère sacré de la prédication en plusieurs villes et diocèses de France, et il le fit avec doctrine, édification et d'une manière digne d'éloge. En 1862, ayant fondé à Angers une autre maison, il se rendit à Rome avec les lettres de recommandation de plusieurs évêques de France et obtint de Sa Sainteté Pie IX non seulement un Bref laudatif, mais encore le Décret d'approbation de sa Congrégation en 1863. De retour en France, il visita plusieurs noviciats et maisons de divers Ordres; ensuite il termina ses Constitutions et les modifia conformément aux observations reçues du Siège apostolique. Il s'occupa aussi de racheter à Jérusalem le saint Cénacle des mains des Turcs, afin d'y ériger un trône pour l'adoration du Très Saint Sacrement ; mais, à cause de plusieurs difficultés survenues, il ne put y réussir. Entre temps, il avait la consolation de fonder de nouvelles maisons à Bruxelles, puis à Saint-Maurice de Versailles dont il fit le noviciat et une maison de retraite, et de commencer pour la sanctification des prêtres séculiers l'œuvre qui s'est ensuite développée et compte aujourd'hui environ quatre-vingt mille associés.

Enfin le serviteur de Dieu, brisé par le travail et par la maladie, dut, le 17 juillet 1868, suivre les conseils des médecins et quitter Paris pour aller refaire sa santé au pays natal. Sur la route il s'arrêta à Vichy où il donna une suprême bénédiction à la sœur Marguerite, qui, sous sa conduite, avait fondé l'Institut des Servantes du Très-Saint-Sacrement. Il célébra la messe le 21 du même mois à Grenoble, dans la chapelle de Notre-Dame de la Salette, Réconciliatrice des pécheurs, et arriva le soir à la Mure où l'attendait l'hospitalité affectueuse de sa sœur. Mais son mal s'aggrava, il fut atteint de paralysie, et il reçut avec grande piété les derniers sacrements de l'Église. Enfin, en présence de sa sœur, de ses proches et de deux de ses religieux, le frère Albert et le père Chanuet, maître des novices, qui avaient été envoyés de Paris auprès de leur très aimé père fondateur, le samedi 1er août, fête de saint Pierre-aux-Liens, en priant les yeux fixés sur l'image de Jésus crucifié, il expira paisiblement, à l'âge de cinquante-sept ans, cinq mois, vingt-huit jours. Le dimanche suivant, après des funérailles célébrées dans l'église de la paroisse avec un grand concours de clergé et de peuple, le corps du serviteur de Dieu fut mis en terre et il y resta jusqu'en 1877, où il fut trouvé entier et transporté à Paris, au milieu du chœur de l'église attenante à la maison-mère de la Congrégation.

La renommée de sainteté que le serviteur de Dieu s'était acquise pendant sa vie, et qui grandit de jour en jour après sa mort, confirmée, dit-on, par des prodiges et des miracles, a engagé à faire les Procès informatifs ordinaires. Ces procès ayant été terminés et transmis à la Sacrée Congrégation des Rites, comme les écrits du serviteur de Dieu avaient déjà été révisés et approuvés, que dispense avait été obtenue du délai de dix ans ainsi que de l'intervention et du vote des consultants, et que rien n'empêchait d'aller plus avant, sur les instances du père Edmond Tenaillon, Procureur général de la Congrégation du Très-Saint-Sacrement et postulateur, eu égard aux Lettres postulatoires de Sa Majesté royale et impériale François-Joseph, empereur d'Autriche et de Son Altesse royale la princesse Blanche d'Orléans, de beaucoup d'Éminentissimes Cardinaux de la sainte Église romaine, d'un grand nombre d'Évêques, de Chapitres de cathédrale, d'Ordres religieux, de Confréries du Très-Saint-Sacrement, et de personnages distingués par leur dignité soit ecclésiastique, soit civile, l'Éminentissime et Révérendissime Cardinal Ferrata, Ponent ou Rapporteur de cette Cause, a proposé en séance ordinaire de la Sacrée Congrégation des Rites, assemblée au Vatican, la discussion de la question suivante : La Commission d'introduction de la Cause pour le cas et à l'effet dont il s'agit doit-elle être signée ? Et les Éminentissimes et Révérendissimes Pères préposés à la garde des Rites sacrés, après le rapport de l'Éminentissime cardinal Ponent, après que le père Alexandre Verde, promoteur de la sainte foi, eut donné son avis de vive voix et par écrit, tout bien examiné, ont répondu : affirmativement, c'est-à-dire qu'il fallait signer la Commission, s'il plaisait à Sa Sainteté. Le 11 août 1908.

Relation de ces choses ayant été faite à notre Saint-Père le Pape Pie X par le soussigné Cardinal Préfet de la Congrégation des Rites, Sa Sainteté, après avoir ratifié la réponse de cette sacrée Congrégation, a daigné signer de sa propre main la Commission d'Introduction de la Cause du Vénérable serviteur de Dieu, Pierre-Julien Eymard, prêtre, fondateur de la Congrégation du Très-Saint-Sacrement, le 12 des mêmes mois et année.

SÉRAPHIN, Cardinal CRÉTONI,
Préfet de la Sacrée-Congrégation des Rites.

DIOMÈDE PANICI,
Archevêque de Laodic., Secrétaire de la Sacrée-Congrégation des Rites.

PRÉFACE

« Pour évangéliser le monde, il faut des apôtres ‘experts’ en célébration, en adoration et en contemplation de l’Eucharistie » (‘Mission et Eucharistie’, 2004). Avec ces paroles audacieuses, le pape Jean-Paul II envoyait l’Église, au cours de l’année eucharistique, dans sa grande mission de donner le Christ au monde et de ramener le monde au Christ. Dans l’Eucharistie, le Christ se donne sans limites à ses enfants. Il les bénit, les nourrit, les fortifie et leur donne de faire l’expérience de sa tendresse et de ses consolations. Le Chrétien doit d’abord se laisser évangéliser par la présence aimante de Jésus dans l’Eucharistie pour être ensuite envoyé en mission. Oui, l’Eucharistie est la source, le centre et le sommet de toute évangélisation.

Pour bénéficier de tous les fruits de l’Eucharistie, la célébration de la messe doit être prolongée et intensifiée par l’adoration eucharistique, ce face à face qui conduit au cœur à cœur avec Jésus.

I

Le père Pierre-Julien Eymard (1811-1868) a su aimer et contempler Jésus au Saint-Sacrement avec passion. Il a su reconnaître, au delà des apparences du pain et du vin, son Frère et son Maître, son Seigneur et son Dieu. En ce seul mystère, il découvrait toutes les richesses spirituelles de l’Église, tous les mystères de la vie du Christ rendus présents et efficaces en lui.

Le père Eymard a largement développé le sens et la valeur de l’adoration eucharistique. Il écrit : « L’adoration, c’est le ciel commencé. Notre Seigneur, comme homme, n’est qu’au ciel et au Très-Saint-Sacrement. Il a deux trônes, un de gloire au ciel, un autre de douceur et de bonté sur la terre; deux cours, la cour céleste et triomphante, et la cour de ses rachetés ici-bas ». L’unique existence du Seigneur glorieux au ciel n’est pas multipliée, elle est rendue présente par le sacrement de l’Eucharistie, « cœur vivant de nos églises ».

Que fait le Christ au Saint-Sacrement ? Voilà une question qui parcourt toute la méditation et la pensée du père Eymard. Il continue son office d’adorateur du Père et d’intercesseur pour les hommes. Il laisse sa grande adoration du Père à son Église. Cette adoration est au Tabernacle. Là, il veut nous y associer.

De plus, Jésus reste parmi nous sous le mode sacramentel dans un état plus humble encore qu’il a 2000 ans, pour que nous trouvions dans sa présence vivante et agissante le modèle et l’exemple de toutes les vertus qu’il nous demande d’imiter : « *Mettez-vous à mon école, car je suis doux et humble de cœur* » (Mt 11, 29). Au Saint-Sacrement, il continue et achève tous les mystères de sa vie terrestre pour nous. Avec sagesse et expérience, le père Eymard donne des conseils pratiques, simples et riches pour aider le chrétien à approfondir sa relation avec le Christ et entrer dans une adoration du Père en « esprit et en vérité ».

Le saint se lamente devant l’ingratitude des Chrétiens qui savent trouver du temps pour leurs occupations personnelles, mais oublient de visiter Jésus qui les attend dans son sacrement d’amour où il veut les combler de ses bénédictions. Pour susciter davantage de foi et d’amour pour l’Eucharistie, le père Eymard utilise des expressions poignantes : le Christ « ne vient que pour fructifier et le laisserions-nous infécond ? Ne laissez pas d’hosties stériles », lui le « divin paratonnerre » qui a tout donné, mais qui trouve si peu d’amour en retour. « De l’hostie s’échappent toutes les grâces. Jésus sanctifie le monde de son hostie, mais d’une manière invisible et spirituelle... ». Le célébration eucharistique, mémorial de la Passion, est toujours au centre de la spiritualité du père Eymard. Toutefois, l’adoration eucharistique n’est pas un luxe, mais une priorité pour l’Église et le monde.

II

Saint Eymard a laissé de nombreuses notes manuscrites sur le Très-Saint-Sacrement. Le père Tesnière, un de ses premiers disciples, les a rassemblées, classées et compilées dans ce volume. Même si ce travail ne représente pas nécessairement toute la pensée du Père Eymard et laisse la place à des travaux scientifiques plus approfondis, actuellement en cours par les Religieux du Saint-Sacrement, cette œuvre représente globalement la pensée du saint. Mais ne cherchons pas, dans ce petit volume, un traité suivi sur l’Eucharistie...

Ce volume a été publié à plusieurs reprises au XIXe et XXe siècle. Nous rééditons ici simplement la première partie de la série de cinq volumes connue sous le titre « La Divine Eucharistie ». Les différences entre cette nouvelle édition et la quinzième édition de 1920 sont minimes. Plusieurs expressions désuètes ont été supprimées ou remplacées, d’abord pour la clarté de la phrase et ensuite pour tenir compte de la nouvelle approche conciliaire concernant le dialogue œcuménique et interreligieux. Hormis cela, les expressions très riches du père Eymard ont été conservées, même si certaines d’entre elles pourraient être retraduites aujourd’hui. Nous avons le souci de transmettre au mieux l’originalité de la pensée du père Eymard dans son propre langage.

III

L’adoration est un dialogue. Elle se fait aux pieds de Notre-Seigneur vivant et présent. Il faut lui parler, l’interroger, l’écouter, lui répondre. Lire seulement, sans donner à son cœur le temps de s’épancher dans l’intimité si douce de Notre-Seigneur, serait priver ce bon Maître de ce qu’il attend de nos visites.

P. Florian Racine

ÉVÊCHÉ DE TARBES

Nous avons lu avec bonheur et soin la Première Série de la Bibliothèque du Saint-Sacrement, publiée par les Religieux du Très- Saint-Sacrement. Or, non seulement nous n'y avons rien trouvé qui ne soit conforme aux enseignements de l'Église et de la sainte théologie sur ce mystère de foi, mais tout nous y a paru rempli de l'esprit de Dieu; tout y respire la piété la plus douce, la plus vraie, la plus édifiante. On comprend mieux que jamais, en lisant ces pages, que l'adorable Eucharistie est le centre de tout le catholicisme, que c'est vraiment l'Évangile qui se renouvelle et se perpétue à travers le temps et l'espace. Le père Eymard paraît avoir été suscité de Dieu pour développer au milieu de nous cette grande dévotion par sa parole, par sa Congrégation et par ses écrits. Il parlera encore, tout mort qu'il est ; et ces belles reliques de sa pensée et de son cœur seront pour tous comme un jour de fête et un banquet perpétuel.

Donné à Tarbes, le 10 septembre 1871.

P.-A., Évêque de Tarbes.

ÉVÊCHÉ DE CARCASSONNE

Carcassonne, le 10 septembre 1871

Mon Révérend Père,

Je vous remercie de m'avoir communiqué la Vie et les Œuvres du père Eymard. J'ai eu personnellement le bonheur de connaître cet excellent religieux, et j'ai souvent remercié le Dieu de l'Eucharistie d'avoir pu, bien que dans une très faible mesure, contribuer à la fondation de son pieux Institut. La vie du père Eymard concorde admirablement avec les enseignements eucharistiques dont il a été l'apôtre, et on peut en toute vérité lui appliquer la parole de nos saints Livres : Cœpit facere et docere. Dans ses discours et ses écrits, je me suis aperçu qu'il avait surtout commenté l'inépuisable thème de l'Évangile appliqué à l'Eucharistie. Les méditations que vous avez recueillies, mon révérend père, feront très grand plaisir aux âmes pieuses et ne pourront qu'accroître leur dévotion au Sacrement de l'autel. Je souhaite à cette publication le légitime succès auquel elle a droit, et je vous prie, mon révérend père, d'agréer l'expression de mes plus distingués et dévoués hommages en Notre Seigneur.

FRANÇOIS,
Évêque de Carcassonne.

*Dans un article intitulé "Le siècle de l'Eucharistie"
rédigé en 1864 pour la revue 'Le Très-Saint-Sacrement' qu'il avait fondée,
Pierre-Julien écrit :*

« Nous ne craignons pas de l'affirmer, le culte de l'Exposition est le besoin de notre temps... Il est nécessaire pour sauver la société. La société se meurt, parce qu'elle n'a plus de centre de vérité et de charité. Plus de vie de famille: chacun s'isole, se concentre, veut se suffire. La dissolution est imminente. Mais la société renaîtra, pleine de vigueur, quand tous ses membres viendront se joindre autour de Notre Emmanuel. Les rapports d'esprit se réformeront tout naturellement, sous une vérité commune : les liens de l'amitié vraie et forte se renoueront sous l'action d'un même amour. »

« Le grand mal de notre époque c'est qu'on ne va pas à Jésus-Christ comme à son Sauveur et à son Dieu. On abandonne le seul fondement, la seule loi, la seule grâce de salut... Que faire alors ? Revenir à la source de la vie, et non pas au Jésus historique ou au Jésus glorifié dans le ciel, mais bien plutôt au Jésus dans l'Eucharistie. Il faut le faire sortir de l'ombre pour qu'Il puisse de nouveau se mettre à la tête de la société chrétienne... Que vienne de plus en plus le règne de l'Eucharistie, Adveniat regnum tuum ! »

Le Père cherche des adorateurs en esprit et en vérité Jn 4, 23

I

L'adoration eucharistique a pour objet la divine Personne de Notre-Seigneur Jésus-Christ présent au Très Saint Sacrement. Il y est vivant, il veut que nous lui parlions, et il nous parlera. Tout le monde peut parler à Notre-Seigneur. N'est-il pas là pour tous ? Ne nous dit-il pas : « *Venez tous à moi ?* » (Mt 11, 28)

Et ce colloque, qui s'établit entre l'âme et Notre-Seigneur, c'est la vraie méditation eucharistique, c'est l'adoration.

Tout le monde en a la grâce. Mais, pour y réussir et pour éviter la routine ou l'aridité de l'esprit et du cœur, il faut que les adorateurs s'inspirent de leur attrait de grâce, des divers mystères de la vie de Notre-Seigneur, de la très sainte Vierge ou des vertus des saints, afin d'honorer et de glorifier le Dieu de l'Eucharistie par toutes les vertus de sa vie mortelle, comme par celles de tous les saints, dont il fut la grâce et la fin, et dont il est aujourd'hui la couronne de gloire.

Regardez l'heure d'adoration qui vous est échue comme une heure du paradis ; allez-y comme on va au ciel, au banquet divin, et cette heure sera désirée, saluée avec bonheur. Entretenez-en suavement le désir dans votre cœur. Dites-vous : « Dans quatre heures, dans deux heures, dans une heure, j'irai à l'audience de grâce et d'amour de Notre-Seigneur : il m'a invité, il m'attend, il me désire ».

Quand vous avez une heure pénible à la nature, réjouissez-vous en davantage : votre amour sera plus grand parce qu'il sera plus souffrant : c'est l'heure privilégiée qui sera comptée pour deux.

Quand, par infirmité, maladie ou impossibilité, vous ne pourrez faire votre adoration, laissez votre cœur s'attrister un instant puis mettez vous en adoration en esprit et en union avec ceux qui adorent dans ce moment : dans votre lit de souffrance, en voyage ou durant ce travail qui vous retient, tenez-vous dans un plus grand recueillement et vous retirerez le même fruit que si vous aviez pu aller aux pieds du bon Maître. Cette heure vous sera comptée, peut-être même doublée.

Allez à Notre-Seigneur comme vous êtes ; ayez une méditation naturelle. Épuisez votre propre fond de piété et d'amour avant de vous servir de livres ; aimez le livre inépuisable de l'humilité d'amour. Qu'un livre pieux vous accompagne pour vous remettre en bonne voie quand l'esprit s'égare ou quand vos sens s'assoupissent, c'est très bien : mais rappelez-vous que notre bon Maître préfère la pauvreté de notre cœur aux plus sublimes pensées et affections empruntées aux autres.

Sachez bien que Notre-Seigneur veut notre cœur et non celui des autres ; il veut la pensée et la prière de ce cœur comme l'expression naturelle de notre amour pour lui.

C'est souvent le fruit d'un subtil amour-propre, de l'impatience ou de la lâcheté, de ne pas vouloir aller à Notre-Seigneur avec sa propre misère ou sa pauvreté humiliée ; et c'est cependant ce que Notre-Seigneur préfère à tout, c'est ce qu'il aime, ce qu'il bénit.

Vous êtes dans l'aridité, glorifiez la grâce de Dieu, sans laquelle vous ne pouvez rien ; ouvrez alors votre âme vers le ciel, comme la fleur ouvre son calice au lever du soleil pour recevoir la rosée bienfaisante. Vous êtes dans l'impuissance la plus entière, l'esprit est dans les ténèbres, le cœur sous le poids de son néant, le corps souffrant, faites alors l'adoration du pauvre ; sortez de votre pauvreté et allez demeurer en Notre-Seigneur, ou offrez-lui votre pauvreté pour qu'il l'enrichisse : c'est un chef-d'œuvre digne de sa gloire.

Mais vous êtes dans l'état de tentation et de tristesse ; tout se révolte en vous ; tout vous porte à quitter l'adoration sous prétexte que vous offensez Dieu, que vous le déshonorez plus que vous ne le servez ; n'écoutez pas cette spécieuse tentation, c'est l'adoration du combat, de la fidélité à Jésus contre vous-même. Non, non, vous ne lui déplaisez pas ; vous réjouissez votre Maître qui vous regarde, et qui a permis à Satan de vous troubler. Il attend de nous l'hommage de la persévérance jusqu'à la dernière minute du temps que nous devons lui consacrer.

Que la confiance, la simplicité et l'amour vous amènent donc à l'adoration.

II

Voulez-vous être heureux en l'amour ? Vivez continuellement dans la bonté de Jésus-Christ, toujours nouvelle pour vous, suivez en Jésus le travail de son amour sur vous. Contemplez la beauté de ses vertus, la lumière de son amour, plutôt que ses ardeurs : en nous le feu de l'amour passe vite, mais sa vérité demeure.

Commencez toutes vos adorations par un acte d'amour, et vous ouvrirez délicieusement votre âme à son action divine. C'est parce que vous commencez par vous-mêmes que vous vous arrêtez en chemin ; ou bien, si vous commencez par quelque autre vertu que l'amour, vous faites fausse route. Est-ce que l'enfant n'embrasse pas sa mère avant de lui obéir ? L'amour est la seule porte du cœur.

Mais voulez-vous être nobles en l'amour ? Parlez à l'Amour de lui même : parlez à Jésus de son Père céleste qu'il aime tant ; parlez-lui des travaux qu'il a entrepris pour sa gloire, et vous réjouirez son cœur, et il vous aimera davantage.

Parlez à Jésus de son amour pour tous les hommes, et cela dilatera son cœur et le vôtre de bonheur et de joie.

Parlez à Jésus de sa sainte Mère, qu'il a tant aimée, et vous lui renouvelerez le bonheur d'un bon fils ; parlez-lui de ses saints pour glorifier sa grâce en eux.

Le vrai secret de l'amour est donc de s'oublier comme saint Jean Baptiste pour exalter et glorifier le Seigneur Jésus. Le vrai amour ne regarde pas ce qu'il donne, mais ce que mérite le Bien-Aimé.

Alors Jésus, content de vous, vous parlera de vous-mêmes ; il vous dira son amour pour vous, et votre cœur s'épanouira aux rayons de ce soleil, comme la fleur humide et refroidie par la nuit s'ouvre aux rayons de l'astre du jour. Sa douce voix pénétrera votre âme comme le feu pénètre un corps. Vous lirez comme l'Épouse des Cantiques : « *Mon âme s'est liquéfiée de bonheur à la voix de mon Bien-Aimé* » (Ct 5, 6). Vous l'écoutez alors en silence, ou plutôt dans l'action la plus suave et la plus forte de l'amour : vous viendrez en lui.

Car ce qui contrarie le plus tristement le développement de la grâce de l'amour en nous, c'est qu'à peine arrivés aux pieds du bon Maître, nous lui parlons tout de suite de nous, de nos péchés, de nos défauts, de notre pauvreté spirituelle, c'est-à-dire que nous nous fatiguons l'esprit par la vue de nos misères, nous attristons notre cœur sous la pensée de notre ingratitude et de notre infidélité : la tristesse amène la peine, la peine le découragement, et ce n'est qu'à force d'humilité, de peine et de souffrance que l'on sort de ce labyrinthe pour se retrouver libre devant Dieu.

Ne faites donc plus ainsi. Mais, comme le premier mouvement de l'âme détermine ordinairement toute l'action, faites ce premier mouvement vers Dieu, et dites-lui : « O mon bon Jésus, que je suis heureux et content de venir vous voir, de venir passer cette bonne heure avec vous, vous dire mon amour ! Que vous êtes bon de m'avoir appelé ! Que vous êtes aimable d'aimer une aussi pauvre créature que moi ! Oh oui, je veux bien vous aimer ».

L'amour alors vous a ouvert la porte du Cœur de Jésus ; entrez, aimez et adorez.

III

Pour bien adorer, il faut se rappeler que Jésus-Christ, présent dans l'Eucharistie, y glorifie et y continue tous les mystères et toutes les vertus de sa vie mortelle.

Il faut se rappeler que la sainte Eucharistie, c'est Jésus-Christ passé, présent et futur ; que l'Eucharistie est le dernier développement de l'Incarnation et de la vie mortelle du Sauveur ; que Jésus-Christ nous y donne toutes les grâces, que toutes les vérités aboutissent à l'Eucharistie, et qu'on a tout dit en disant l'Eucharistie, puisque c'est Jésus-Christ.

Que la très sainte Eucharistie soit donc notre point de départ dans la méditation des mystères, des vertus et des vérités de la religion. Elle est le foyer : ces vérités ne sont que des rayons. Partons du foyer, et nous rayonnerons.

Quoi de plus simple que de trouver le rapprochement de la naissance de Jésus dans l'étable, avec sa naissance sacramentelle sur l'autel et dans nos cœurs ?

Qui ne voit que la vie cachée de Nazareth se continue dans la divine hostie du tabernacle, et que la Passion de l'Homme-Dieu sur le Calvaire se renouvelle au Saint Sacrifice à chaque moment de la durée et dans tous les lieux du monde ?

Notre-Seigneur n'est-il pas doux et humble au Saint Sacrement comme pendant sa vie mortelle ?

N'est-il pas là toujours le bon Pasteur, le Consolateur divin, l'Ami du cœur ?

Heureuse l'âme qui sait trouver Jésus en l'Eucharistie, et en l'Eucharistie toutes choses...

Jésus vit toujours et prie pour nous Hb 7, 25

Le Saint Sacrifice de la messe est la plus sublime des prières ; Jésus-Christ s'y offre à son Père, l'adore, le remercie, lui fait amende honorable et le supplie en faveur de son Église, des hommes ses frères et des pauvres pécheurs.

Cette prière auguste, Jésus la continue sans cesse par son état de victime en l'Eucharistie ; unissons-nous donc à la prière de Notre-Seigneur, prions comme lui par les quatre fins du Saint Sacrifice. Cette prière résume toute la religion et renferme les actes de toutes les vertus.

I

De l'Adoration

L'acte d'adoration eucharistique a pour objet divin l'excellence infinie de Jésus-Christ, digne par elle-même de tout honneur et de toute gloire.

Unissez-vous donc aux louanges de la cour céleste, lorsque, prosternée au pied du trône de l'Agneau, elle s'écrie, pleine d'admiration : « *A Celui qui est assis sur le trône et à l'Agneau qui a été immolé, honneur, gloire, action de grâces, vertu, puissance et divinité dans les siècles des siècles !* » (Ap 5, 13)

Avec les vingt-quatre vieillards, déposant aux pieds de l'Agneau l'hommage de leurs couronnes, mettez au pied du trône eucharistique l'hommage de toute votre personne, de vos facultés et de vos œuvres en lui disant : « A Vous seul amour et gloire ! »

Contemplez ensuite la grandeur de l'amour de Jésus, instituant, multipliant, perpétuant la divine Eucharistie jusqu'à la fin du monde ; admirez sa sagesse dans cette invention divine, qui fait l'admiration des anges eux-mêmes ; louez sa puissance, qui a triomphé de tous les obstacles ; exaltez sa bonté, qui en a réglé tous les dons.

Éclatez en transports d'allégresse et d'amour en voyant que vous êtes la fin même du plus grand comme du plus saint des sacrements ; car Jésus-Christ aurait fait pour vous seul ce qu'il a fait pour tous : quel amour !

Dans l'impuissance d'adorer Jésus-Sacrement comme il le mérite, invoquez le secours de votre bon ange, ce fidèle compagnon de votre vie. Il sera si heureux de faire avec vous ici-bas ce qu'il doit continuer éternellement avec vous dans la gloire !

Adorez par la sainte Église ce Dieu qu'elle vous confie, pour que vous la représentiez à ses pieds.

Unissez-vous à toutes les adorations des âmes pieuses sur la terre, des anges et des saints au ciel ; mais surtout aux adorations de Marie et de Joseph, alors que, seuls possesseurs du Dieu caché, ils formaient toute sa cour comme toute sa famille.

Adorez Jésus par Jésus lui-même ; c'est là la plus parfaite adoration : il est Dieu et homme, votre Sauveur et votre frère tout ensemble.

Adorez le Père céleste par son Fils, l'objet de toutes ses complaisances ; et votre adoration vaudra celle de Jésus ; elle sera sienne.

II

De l'Action de grâces

L'action de grâces est l'acte de l'amour le plus doux à l'âme, le plus agréable à Dieu ; c'est l'hommage parfait à son infinie bonté.

L'Eucharistie est elle-même la reconnaissance parfaite.

Eucharistie veut dire "action de grâces". Jésus y rend grâces à son Père pour nous ; il y est notre propre action de grâces.

Remerciez donc Dieu le Père de vous avoir donné son divin Fils, non seulement comme frère en l'Incarnation, comme maître en la vérité, comme Sauveur sur la Croix, mais surtout comme votre Eucharistie, votre pain de vie, votre ciel commencé.

Remerciez le Saint-Esprit de continuer à le produire tous les jours sur l'autel par le prêtre, comme il le fit une première fois dans le sein virginal de Marie.

Mais que votre action de grâces monte vers le trône de l'Agneau, vers le Dieu caché, comme un encens d'agréable odeur, comme la plus belle harmonie de votre âme, comme l'amour le plus pur, le plus tendre de votre cœur.

Remerciez dans l'humilité de votre cœur, comme sainte Élisabeth en présence de Marie et du Verbe incarné ; remerciez avec le tressaillement de Jean Baptiste, sentant le voisinage de son divin Maître, caché comme lui dans le sein de sa mère ; remerciez avec la joie et la générosité de Zachée, recevant la visite de Jésus dans sa maison ; remerciez avec la sainte Église, la cour céleste ; et pour que votre action de grâces puisse être continuelle et toujours croissante,

faites comme au ciel : considérez la beauté, la bonté toujours ancienne et toujours nouvelle du Dieu de l'Eucharistie, qui se consume et renaît sans cesse sur l'autel pour notre amour !

Contemplez son état sacramentel, les sacrifices qu'il a faits depuis le Cénacle pour arriver jusqu'à vous, les combats qu'il a eu à soutenir contre sa propre gloire pour s'abaisser ainsi jusqu'à la limite du néant, pour sacrifier ainsi sa liberté, son corps, sa personne même : et cela sans condition, ni de temps, ni de lieux ; mais s'abandonnant, sans autre défense que son amour, à l'amour aussi bien qu'à la haine de l'homme.

A la vue donc de tant de bontés du Sauveur pour tous les hommes et surtout pour vous, puisque vous le possédez, que vous en jouissez, que vous en vivez, ouvrez votre cœur, et que l'action de grâces en sorte comme la flamme s'élance d'un puissant foyer ; qu'elle environne le trône eucharistique, qu'elle se joigne, s'unisse, se confonde avec ce foyer divin, avec la flamme radieuse et dévorante du Cœur de Jésus. Que ces deux flammes s'élèvent jusqu'au ciel, jusqu'au trône de Dieu le Père, qui vous a donné son Fils, en qui vous recevez la Trinité sainte tout entière.

III

De la Réparation

A l'action de grâces doit succéder l'amende honorable, la réparation. De la joie, votre cœur doit passer à la tristesse, aux gémissements, aux larmes, à la douleur la plus profonde, en considérant l'ingratitude, l'indifférence, l'impiété de la plupart des hommes envers le Sauveur eucharistique. Voyez, que d'hommes oublient Jésus après l'avoir aimé et adoré ! N'est-il donc plus aimable ? A-t-il cessé de les aimer ? Oh les ingrats ! C'est parce qu'il est trop aimant qu'ils ne veulent plus l'aimer ; c'est parce qu'il est trop bon qu'ils ne veulent plus le recevoir ; c'est parce qu'il s'est fait trop petit, trop humble, trop néant pour eux, qu'ils ne veulent plus le voir et qu'ils fuient, qu'ils chassent sa présence et son souvenir, qui les importune et qui les presse.

Il en est qui, pour se venger de son trop grand amour, l'insultent, l'outragent et le renient, ne pouvant l'ignorer, ce Père si bon, ce Maître si doux. Ils ferment les yeux à ce soleil d'amour pour ne plus le voir ; et parmi ces ingrats, il y a des âmes consacrées indignes, des cœurs apostats, des séraphins et des chérubins déchus ! Oh ! voilà votre grande part, adoreurs : c'est de pleurer aux pieds de Jésus méprisé des siens, crucifié en tant de cœurs, abandonné en tant de lieux ; c'est de consoler le Cœur de ce tendre Père, à qui le démon, son ennemi, a ravi ses enfants. Prisonnier eucharistique, il ne peut plus courir après ses brebis égarées et exposées à la dent des loups dévorants. Votre mission, c'est de demander grâce pour les coupables, de payer leur rançon à la divine miséricorde, qui a besoin de cœurs suppliants ; c'est de vous faire victimes de réparation avec Jésus Sauveur, qui, ne pouvant plus souffrir en son état ressuscité, souffrira en vous et par vous.

IV

De la Supplication

Enfin la supplication doit couronner votre adoration et en faire le glorieux trophée. La supplication, c'est la force et la puissance de la prière eucharistique. Tout le monde ne peut prêcher Jésus-Christ par la parole, ni travailler directement à la conversion des pécheurs et à la sanctification des âmes mais tous les adoreurs ont la mission de Marie aux pieds de Jésus ; c'est la mission apostolique de la prière, et de la prière eucharistique, au milieu des splendeurs du culte, au pied du trône de la grâce et de la miséricorde. Prier, c'est glorifier l'infinie bonté de Dieu, c'est mettre en action la divine miséricorde, c'est réjouir, dilater l'amour de Dieu pour sa créature en accomplissant la loi de la grâce, qui est la prière. La prière est donc la plus grande glorification de Dieu par l'homme. La prière est la plus grande vertu de l'homme ; elle est toutes les vertus, parce que toutes les vertus la préparent et la composent. C'est la foi qui croit, l'espérance qui prie, la charité qui demande pour donner ; c'est l'humilité du cœur qui compose la prière, la confiance qui la dit, la persévérance qui triomphe de Dieu même.

La prière eucharistique a une excellence de plus : elle va directement au Cœur de Dieu, comme un dard enflammé ; elle fait travailler, opérer, revivre Jésus en son sacrement, elle délie sa puissance. L'adoreur fait plus encore : il prie par Jésus-Christ, il le met sur son trône d'intercession auprès du Père, comme l'avocat divin de ses frères rachetés.

Mais pourquoi faut-il prier ? Cette sentence : « *Que votre règne arrive* » doit être la fin comme la règle de la prière des adoreurs. Ils doivent prier pour que la lumière de la vérité de Jésus-Christ éclaire tous les hommes et demander leur retour à la vraie foi comme à la vraie charité.

Ils doivent prier pour le règne de la sainteté de Jésus dans ses fidèles, dans ses religieux, dans ses prêtres, afin qu'il vive en eux par l'amour.

Ils doivent prier surtout pour le Souverain Pontife, selon toutes les intentions de son cœur ; pour l'évêque du lieu, selon tous les désirs de son zèle, pour tous les prêtres du diocèse, afin que Dieu bénisse tous leurs travaux apostoliques, et les embrase du zèle de sa gloire et de l'amour de la sainte Église.

Pour varier leurs prières, les adorateurs pourront paraphraser l'oraison dominicale, les litanies si pieuses du saint Nom de Jésus ou la belle prière de saint Ignace de Loyola :

*Âme du Christ, sanctifie-moi !
Corps du Christ, sauve-moi !
Sang du Christ, enivre-moi !
Eau du côté du Christ, lave-moi !
Passion du Christ, fortifie-moi !
Ô bon Jésus, exauce-moi !
Dans tes blessures, cache-moi !
Ne permets pas que je sois séparé de toi !*

*De l'ennemi, défends-moi !
À ma mort, appelle-moi !
Ordonne-moi de venir à toi !
Pour qu'avec tes saints, je te loue
Dans les siècles des siècles ! Ainsi soit-il !*

Que les adorateurs ne se retirent pas de la présence de leur divin Maître sans le remercier de son audience d'amour qu'ils lui demandent pardon de leurs distractions et irrévérences ; qu'ils lui offrent en hommage de fidélité une fleur de vertu, un bouquet de petits sacrifices ; puis, qu'ils partent de là comme du Cénacle, comme l'ange part du trône de Dieu pour voler à l'accomplissement de ses ordres divins.

On divise l'heure d'Adoration en quatre parties. A chaque quart d'heure, on honore Notre-Seigneur par une des quatre fins du Saint Sacrifice, savoir: L'ADORATION, L'ACTION DE GRÂCES, LA RÉPARATION ET LA SUPPLICATION.

1er quart d'heure

L'Adoration

1° Adorez d'abord Notre-Seigneur en son divin sacrement par l'hommage extérieur du corps. Mettez-vous à genoux dès que vous apercevez Jésus en l'adorable hostie. Prosternez-vous dans un grand respect devant lui, en signe de votre dépendance et de votre amour. Adorez-le en union avec les Rois mages quand, se prosternant la face contre terre, ils adorèrent l'Enfant-Dieu couché dans son humble crèche et voilé de pauvres langes.

2° Après ce premier acte d'hommage silencieux et spontané, adorez Notre-Seigneur par un acte de foi extérieur. Cet acte de foi est très utile pour nous ouvrir les sens, le cœur et l'esprit à la piété eucharistique. Il vous ouvrira le Cœur de Dieu et ses trésors de grâces ; il faut y être fidèle, et le faire saintement et dévotement.

3° Offrez ensuite à Jésus-Christ l'hommage de tout vous-même ; détaillez l'hommage de chacune des facultés de votre âme de votre esprit pour mieux le connaître ; de votre cœur pour l'aimer ; de votre volonté pour le servir ; de votre corps et de ses sens divers pour le glorifier, chacun à sa manière. Offrez-lui surtout l'hommage de vos pensées, voulant que la divine Eucharistie soit la pensée royale de votre vie ; de vos affections, appelant Jésus le Roi et le Dieu de votre cœur ; de votre volonté, ne voulant plus d'autre loi, d'autre fin, que son service, son amour et sa gloire ; de votre mémoire, pour ne vous rappeler que lui, et ainsi, ne vivre que de lui, par lui et pour lui.

4° Comme vos adorations sont si imparfaites, unissez-les aux adorations de la très sainte Vierge à Bethléem, à Nazareth, au Calvaire, au Cénacle, au pied du tabernacle ; unissez-les à toutes les adorations actuelles de la sainte Église, de toutes les saintes âmes qui adorent Notre-Seigneur en ce moment, et de toute la cour céleste qui le glorifie au ciel, et votre adoration prendra la sainteté et le mérite de la leur.

2ème quart d'heure

L'Action de grâces

1° Adorez et bénissez l'amour immense de Jésus pour vous en ce sacrement de lui-même. Pour ne pas vous laisser seul et orphelin sur cette terre d'exil et de misère, il vient du ciel pour vous personnellement, afin de vous tenir ainsi compagnie et d'être votre consolateur. Remerciez-le donc de tout votre amour et de toutes vos forces, remerciez-le en union avec tous les saints.

2° Admirez les sacrifices qu'il s'impose dans son état sacramentel : il cache sa gloire divine et corporelle, pour ne pas vous éblouir et vous aveugler ; il voile sa majesté, afin que vous osiez aller vers lui, et lui parler comme un ami à son ami ; il lie sa puissance pour ne pas vous effrayer ou vous punir ; il ne vous montre pas la perfection de ses vertus, pour ne pas décourager votre faiblesse ; il tempère même l'ardeur de son Cœur et de son amour pour vous, parce que vous ne pourriez en supporter la force et la tendresse ; il ne vous laisse voir que sa bonté qui transpire et s'échappe à travers les saintes espèces, comme les rayons du soleil à travers un nuage léger.

Qu'il est bon, en effet, Jésus sacramentel. Il vous reçoit à toute heure du jour et de la nuit ; son amour n'a jamais de repos. Il est toujours plein de douceur pour vous. Il oublie vos péchés, vos imperfections, quand vous allez le voir, pour ne vous dire que sa joie, sa tendresse et son amour. En vous recevant, on dirait qu'il a besoin de vous pour être heureux. Oh ! remerciez-le donc, ce bon Jésus, avec toute l'effusion de votre âme. Remerciez le Père de vous avoir donné son divin Fils ; remerciez le Saint-Esprit de l'avoir incarné de nouveau sur l'autel par le ministère du prêtre et pour vous personnellement. Invitez le ciel et la terre, les anges et les hommes, à vous aider à remercier, à bénir, et à exalter tant d'amour pour vous.

3° Contemplez l'état sacramentel dans lequel Jésus s'est mis par amour pour vous, et inspirez-vous de ses sentiments et de sa vie. Il est dans l'Eucharistie aussi pauvre qu'à Bethléem, et plus encore car, à Bethléem, il avait sa Mère, et ici, il ne l'a pas ; il n'apporte rien du ciel, que son amour et ses grâces. Voyez combien il est obéissant en la divine hostie ; il obéit avec promptitude et douceur à tout le monde, même à ses ennemis. Admirez son humilité ; il y descend jusqu'à la limite du néant, puisqu'il s'unit sacramentellement avec des espèces viles et inanimées, qui n'ont aucun appui naturel, qui n'ont d'autre consistance que celle que leur donne sa toute-puissance, laquelle les conserve par un miracle continuel. Son amour pour nous le fait notre prisonnier : il s'est enchaîné jusqu'à la fin du monde dans sa prison eucharistique, qui doit être notre ciel sur la terre.

4° Unissez votre action de grâces à celle de la très sainte Vierge, après l'Incarnation et surtout après la communion. Avec elle, répétez avec joie et bonheur le Magnificat de votre reconnaissance et de votre amour, et dites sans cesse : O Jésus-Hostie, que vous êtes bon, aimant et aimable !

La Réparation

1° Adorez et visitez Jésus abandonné et délaissé des hommes dans son sacrement d'amour. L'homme a du temps pour tout, excepté pour aller visiter son Seigneur et son Dieu, qui l'attend et le désire en son tabernacle. Les rues, les maisons de plaisir sont pleines de monde ; la maison de Dieu est déserte. On la fuit, on en a peur. Oh pauvre Jésus, pouviez-vous vous attendre à tant d'indifférence de la part de ceux que vous avez rachetés, de vos amis, de vos enfants, de moi-même ?

2° Pleurez sur Jésus trahi, insulté, bafoué, crucifié bien plus indignement en son sacrement d'amour qu'au jardin des Olives, à Jérusalem et sur le Calvaire. Et ce sont ceux qu'il a le plus honorés, le plus aimés, le plus enrichis de ses dons et de ses grâces, qui l'offensent le plus, qui le déshonorent dans son temple par leur peu de respect, qui le crucifient de nouveau en leur corps et leur âme par la communion sacrilège, et le vendent ainsi au démon, maître de leur cœur et de leur vie. Hélas n'ai je rien à me reprocher ? Pouviez-vous penser, ô mon Jésus, que votre trop grand amour pour l'homme serait l'objet de sa malice, et qu'il tournerait contre vous-même vos grâces et vos dons les plus précieux ? Et moi, ne vous ai-je pas été infidèle ?

3° Adorez Jésus, et réparez tant d'ingratitude, de profanations et de sacrilèges qui remplissent le monde. Offrez à cette intention toutes les souffrances que vous aurez endurées dans la journée, dans la semaine. Imposez-vous quelques pénitences salutaires pour vos propres offenses et pour celles de votre famille, ou de ceux que vous auriez pu offenser par votre peu de respect dans le lieu saint et par vos manques de dévotion.

4° Mais parce que toutes vos satisfactions et vos pénitences sont si petites et si faibles pour réparer tant de crimes, unissez-les à celles de Jésus, votre Sauveur, élevé en Croix. Recueillez le sang divin qui sort de ses plaies et offrez-le en réparation à la justice divine. Prenez ses douleurs et sa prière en Croix, et demandez par elles, au Père céleste, grâce et miséricorde pour vous et pour tous les pécheurs. Unissez votre réparation à celle de la très sainte Vierge, au pied de la Croix, ou devant l'autel, et vous obtiendrez tout de l'amour de Jésus pour sa divine Mère.

La Supplication

1° Adorez Notre-Seigneur en son divin sacrement, priant sans cesse son Père pour vous, lui montrant ses plaies pour l'attendrir, son Cœur ouvert sur vous et pour vous. Unissez votre prière à la sienne, demandez ce qu'il demande.

2° Or, Jésus demande à son Père qu'il bénisse, qu'il défende, qu'il exalte son Église, afin qu'elle le fasse encore mieux connaître, aimer et servir de tous les hommes. Priez bien pour la sainte Église si éprouvée, si persécutée dans la personne du saint-père, afin que Dieu le délivre de ses ennemis, qui sont ses propres enfants ; qu'il les touche, les convertisse et les ramène humbles et pénitents aux pieds de la miséricorde et de la justice. Jésus prie perpétuellement pour tous les membres de son sacerdoce, afin qu'ils soient remplis de son Saint-Esprit et de ses vertus, remplis de zèle pour sa gloire et tout dévoués au salut des âmes qu'il a rachetées au prix de tout son sang et de sa vie.

Priez bien pour votre évêque, afin que Dieu vous le conserve, bénisse tous les désirs de son zèle et le console. Priez pour votre pasteur, afin que Dieu accroisse toutes les grâces dont il a besoin pour bien diriger et sanctifier le troupeau qu'il a confié à sa sollicitude et à sa conscience. Priez pour que Dieu accorde à son Église de nombreuses et saintes vocations sacerdotales; un saint prêtre est le plus grand don du ciel, il peut sauver tout un pays. Priez pour tous les ordres religieux, afin qu'ils soient bien fidèles aux grâces de leur évangélique vocation, et que tous ceux que Dieu y appelle aient le courage et la générosité de suivre l'appel divin et d'y être constants. Un saint garde et sauve son pays; sa prière et ses vertus sont plus puissantes que toutes les armées de la terre.

3° Priez pour la ferveur et la persévérance des âmes pieuses qui se vouent au service de Dieu dans le monde, et y sont comme les religieuses de son amour et de sa charité ; elles ont plus besoin de secours, parce qu'elles y ont plus de dangers et de sacrifices.

4° Demandez la conversion de quelque grand pécheur, pendant un temps déterminé. Rien n'est plus glorieux à Dieu que ces grands coups de la grâce. Enfin, priez pour vous, afin de devenir meilleur et de bien passer cette sainte journée ; faites un bouquet de vos dons à Jésus, votre Roi et votre Dieu, et demandez-lui sa bénédiction.

*En vérité, en vérité je vous le dis, tout ce que vous demanderez à mon Père en mon nom
je le ferai afin que mon Père soit glorifié dans son Fils Jn 14, 13*

I. - *Notre Père qui êtes aux cieux,*

aux cieux de l'Eucharistie, à vous qui êtes assis sur ce trône de grâce et d'amour, bénédiction, honneur, gloire et puissance dans les siècles des siècles.

II. - *Que votre nom soit sanctifié,*

en nous d'abord, par votre esprit d'humilité, d'obéissance et de charité ; puissions-nous, pleins de dévouement et d'humilité, vous faire connaître, aimer et adorer par tous dans votre Eucharistie !

III. - *Que votre règne arrive,*

votre règne eucharistique. Réglez seul à jamais sur nous par l'empire de votre amour, par le triomphe de vos vertus sur nos défauts, par l'empire de la grâce et de la vocation eucharistique.

Donnez-nous la grâce et la mission de votre saint amour, afin que, tout puissants, nous prêchions, étendions et répandions partout votre règne eucharistique, et qu'il nous soit donné par là d'accomplir le désir que vous exprimiez par ces paroles : "Je suis venu apporter le feu sur la terre et comme je voudrais qu'il embrase le monde entier ?" Oh puissions nous être les incendiaires de ce feu céleste !

IV. - *Que votre volonté se fasse sur la terre comme au ciel.*

Faites que nous n'ayons de joie qu'à penser à vous seul, qu'à vous désirer seul, qu'à vous vouloir tout seul. Que toujours, en toutes choses, nous renoncant nous-mêmes, nous n'ayons de lumière et de vie que dans l'obéissance à votre volonté, toujours bonne, bien reçue et parfaite. Et quant à l'état et au progrès de notre famille eucharistique, je veux ce que vous voulez ; je le veux parce que vous le voulez, je le veux comme vous le voulez, je le veux tant que vous le voudrez.

V. *Donnez-nous aujourd'hui notre pain de ce jour.*

Seigneur Jésus, qui avez chaque jour, dans le désert, fait pleuvoir la manne pour les besoins de votre peuple ; qui avez voulu être seul toute la part et tout l'héritage des Lévites ; qui avez légué aux apôtres votre divine pauvreté, nous ne voulons en tout pour économe et pourvoyeur que vous seul, et nous vous choisissons comme tel ; soyez seul notre nourriture et notre vêtement, notre trésor et notre gloire, notre remède dans la maladie et notre protection contre nos ennemis. Vous seul nous serez tout !

VI. - *Pardonnez-nous nos offenses.*

Pardonnez-moi, ô Seigneur Jésus, les péchés de ma jeunesse. Pardonnez-moi les péchés commis dans ma sainte vocation, afin qu'avec un cœur pur et une conscience calme, j'ose m'approcher moins indignement de votre saint autel, vous servir purement et mériter de vous louer avec les anges et les saints. Oubliez, Seigneur, les torts qu'on nous a faits ; ne vous vengez pas de ceux qui s'opposent à nous, nous calomnient et nous persécutent ; rendez-leur le bien pour le mal, la grâce pour le crime, l'amour pour la haine.

Comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés. Oui, de tout cœur, avec une vraie charité de toute notre âme, avec la simplicité des enfants, nous désirons, d'une volonté sans réserve, leur procurer à eux comme à nous, tous les dons de votre amour.

VII. *Et ne nous laissez pas succomber à la tentation.*

Éloignez de votre famille eucharistique les fausses vocations ; ne permettez jamais que cette pauvre et humble petite famille tombe aux mains d'un orgueilleux, d'un ambitieux, ni d'un homme dur et emporté. Préservez votre famille eucharistique de tout scandale ; gardez-la vierge des vices, libre de toute servitude du monde, étrangère au siècle, afin qu'elle mette sa joie à vous servir dans la sainteté, la liberté, la paix et le repos.

VIII. - *Mais délivre-nous du mal.*

Délivrez-nous du démon impur, orgueilleux et semeur de discordes. Délivrez-nous des sollicitudes et des soucis de cette vie, afin que nous consacrons, d'un cœur pur et d'un esprit libre, tout ce que nous avons et tout ce que nous sommes à votre service eucharistique.

Délivrez-nous des faux frères, de peur qu'ils n'oppriment cette petite société encore dans les langes ; des sages du siècle, de peur qu'ils ne corrompent en nous la simplicité de votre esprit ; des savants orgueilleux, de peur qu'ils ne provoquent votre colère ; des hommes sans vigueur, de peur qu'ils ne dissolvent la sainte discipline et l'ardeur de la vertu ; des hommes inconstants et à double pensée, de peur qu'ils ne trompent notre simplicité.

Amen.

J'espère en vous, ô Jésus mon Seigneur, je ne serai point confondu. Vous êtes seul bon, seul puissant, seul éternel à vous seul honneur, gloire, amour et action de grâces dans les siècles des siècles.

Jésus, ayant aimé les siens, qui étaient dans le monde, les aima jusqu'à la fin Jn 13, 1

Qu'il est bon, le Seigneur Jésus ; qu'il est aimant ! Non content de s'être fait notre frère par l'Incarnation, notre Sauveur par sa Passion; non content de s'être livré pour nous, il veut pousser l'amour jusqu'à devenir notre sacrement de vie !

Avec quelle joie il a préparé ce grand et suprême don de sa dilection ! Avec quel bonheur il a institué l'Eucharistie et nous l'a léguée comme son testament.

Suivons cette divine sagesse dans la préparation de l'Eucharistie. Adorons sa puissance, s'épuisant elle-même dans cet acte d'amour.

I

Jésus révèle l'Eucharistie dès longtemps à l'avance. Il naît à Bethléem, la maison du pain. Là, il est couché sur la paille, qui semble alors porter l'épi du vrai froment.

A Cana et dans le désert, lorsqu'il multiplie les pains, c'est l'Eucharistie qu'il révèle là aussi. Jésus promet l'Eucharistie. C'est une promesse publique, formelle.

Il promet avec serment qu'il donnera sa chair à manger et son sang à boire. C'est la préparation éloignée. Le moment vient de préparer plus immédiatement l'Eucharistie.

Ici Jésus veut tout préparer lui-même. L'amour ne se décharge sur personne de ses obligations ; l'amour fait tout lui-même. C'est sa gloire.

Or, Jésus désigne la ville Jérusalem, la ville du sacrifice de l'antique Loi. Il désigne la maison le Cénacle. Il choisit les ministres de cette œuvre Pierre et Jean. Le disciple de la foi Pierre, et le disciple de l'amour Jean. Il indique l'heure : la dernière de sa vie dont il pourra librement disposer.

Enfin, il vient de Béthanie au Cénacle; il est joyeux ; il active le pas, il lui tarde d'arriver. L'amour vole au-devant du sacrifice.

II

Mais voici l'institution de l'auguste sacrement. Quel moment ! L'heure de l'amour a sonné ; la Pâque mosaïque va se consommer. L'Agneau véritable va remplacer la figure ; le Pain de vie, le Pain du ciel, remplace la manne du désert... Tout est prêt ; les apôtres sont purs : Jésus vient de leur laver les pieds. Jésus s'assied modestement à table : il faut manger la nouvelle Pâque assis, dans le repos de Dieu.

Il se fait un grand silence : les apôtres sont attentifs, ils regardent. Jésus se recueille en lui-même; Il prend du pain dans ses mains saintes et vénérables, lève les yeux au ciel, rend grâce à son Père de cette heure si désirée, étend la main, bénit le pain...

Et pendant que les apôtres, pénétrés de respect, n'osent demander la signification de ces symboles si mystérieux, Jésus prononce ces ravissantes paroles, aussi puissante que la parole créatrice : *"Prenez et mangez, ceci est mon Corps. Prenez et buvez, ceci est mon Sang."*

Le mystère de l'amour est consommé. Jésus a accompli sa promesse. Il n'a plus rien à donner que sa vie mortelle sur la Croix. Il la donnera, et il ressuscitera pour devenir notre hostie perpétuelle de réparation, hostie de communion, hostie d'adoration.

Le ciel est ravi à la vue de ce mystère. La Très Sainte Trinité le contemple avec amour. Les anges l'adorent, saisis d'admiration.

Et de quels frémissements de rage ne sont pas saisis les démons dans les enfers ! Oui, Seigneur Jésus, tout est consommé !

Vous n'avez plus rien à donner à l'homme pour lui prouver votre amour. Vous pouvez mourir maintenant ; vous ne nous quitterez pas, même en mourant. Votre amour est éternisé sur la terre ; retournez dans le ciel de votre gloire, l'Eucharistie sera le ciel de votre amour.

O Cénacle ! où es-tu ? O table sainte, qui portas le Corps consacré de Jésus ! O foyer divin que Jésus alluma sur le mont Sion, brûle, étends ta flamme, embrase le monde.

O Père saint, vous aimerez toujours les hommes : ils possèdent à jamais Jésus-Christ ! Vous n'aurez plus de foudres ni de déluges qui dévastent la terre : l'Eucharistie est notre arc-en-ciel. Vous aimerez les hommes, puisque Jésus-Christ votre Fils les aime tant !

Qu'il nous a aimés, ce bon Sauveur ! Est-ce assez pour avoir notre reconnaissance ? Que faut-il de plus pour que nous lui consacrons en retour notre affection, notre vie ?

Avons-nous encore quelque nouveau désir ? Demandons-nous quelque preuve nouvelle de l'amour de Jésus ? Hélas si l'amour de Jésus au Très Saint Sacrement ne gagne pas notre cœur, Jésus est vaincu ! Notre ingratitude est plus grande que sa bonté, notre malice est plus puissante que sa charité. Oh ! non, mon bon Sauveur, votre charité me presse, me tourmente, me lie !

Je veux me dévouer au service et à la gloire de votre sacrement; je veux, à force d'amour, vous faire oublier que j'ai été si ingrat jusqu'à ce jour à force de dévouement, me faire pardonner de vous avoir aimé si tard !...

Ce calice de mon sang est mon testament 1 Co 11, 25

La veille de la mort du Sauveur, le Jeudi saint, le jour de l'institution du sacrement adorable de l'Eucharistie ! Voilà le plus beau jour de la vie de Notre-Seigneur. C'est le plus grand jour de son amour et de sa tendresse.

Jésus-Christ va se perpétuer au milieu de nous. Son amour est immense sur la Croix, sans doute, mais ses douleurs finiront, et le Vendredi saint ne dure qu'un jour !

Le Jeudi saint durera jusqu'à la fin du monde. Jésus se fait le sacrement de lui-même pour toujours !

I

En ce jour donc, Notre-Seigneur se souvient qu'il est père, et il veut faire son testament ; il va mourir.

Quel acte solennel dans une famille. C'est, pour ainsi dire, le dernier de la vie et qui se prolonge par-delà le tombeau.

Un père donne ce qu'il a ; il ne peut se donner lui-même, il ne s'appartient pas ; il fait un legs à chacun de ses enfants ainsi qu'à ses amis ; il donne ce qu'il a de plus cher. Mais Notre-Seigneur se donnera lui-même !

Il n'a ni richesses, ni possession, ni maison ; il n'a pas même où reposer sa tête. Ceux qui attendent de lui quelque bien temporel, n'auront rien. Sa Croix, trois clous, sa couronne d'épines, voilà tout son héritage matériel.

Ah ! Si Notre-Seigneur donnait des héritages, combien seraient bons chrétiens ! Tous seraient ses disciples !

Mais non, il n'a rien, pas même de gloire à donner ici-bas ; on va assez l'humilier dans sa Passion. Et cependant Notre-Seigneur veut faire un testament. Avec quoi ? Avec lui-même.

Il est Dieu et homme ; comme Dieu, il est maître de sa sainte humanité ; il nous la donne, et avec elle tout ce qu'il est. Il nous la donne vraiment ; ce n'est pas un prêt, c'est un don.

Il s'immobilise, se fait comme une chose, pour que nous le puissions posséder véritablement.

Il se fait pain ; son Corps, son Sang, son Ame et sa Divinité remplacent la substance du pain offert ! On ne le voit pas, on l'a !

Et voilà notre héritage : Notre-Seigneur Jésus-Christ ! Il veut se donner à tous, mais tous ne le veulent pas. Il en est qui le voudraient, mais qui refusent d'accepter les conditions de pureté, de bonne vie, qu'il a posées ; et leur malice a la puissance d'annuler le legs de Dieu.

II

Admirez les inventions de l'amour de Notre-Seigneur ! C'est lui seul qui a inventé cette œuvre de son amour.

Quel autre aurait pu la prévoir, aurait même osé y penser ? Pas même un ange ! Notre-Seigneur tout seul l'a trouvée ! Vous avez besoin de pain ? Je serai votre pain.

Et il est mort content, nous laissant du pain, et quel pain ! Comme un père de famille qui travaille toute sa vie, et qui n'a qu'un but : laisser du pain à ses enfants en mourant.

Qu'est-ce que Notre-Seigneur pouvait nous donner de plus ?

Dans ce testament d'amour, Notre-Seigneur a tout renfermé, toutes ses grâces et sa gloire même.

Nous pouvons dire au Père céleste : Donnez-moi les grâces dont j'ai besoin, et je vous paierai avec Jésus-Eucharistie, qui m'appartient. C'est mon bien, je puis en faire commerce, et toutes vos grâces, votre gloire même, ô Père saint, sont inférieures à ce prix divin.

Quand nous avons péché, nous avons une victime à offrir pour nos fautes ; elle est à nous Père, je vous l'offre ; vous me pardonnerez par Jésus et pour Jésus ; certes il a assez souffert, assez réparé.

Et quelque grâce que Dieu nous accorde, il est toujours en reste avec nous. Jésus-Christ, notre trésor, vaut plus que toutes les grâces, plus que le ciel.

Les Sarrasins, tenant saint Louis, tenaient la France pour rançon. Possédant Jésus-Christ, nous possédons déjà le ciel.

Servons-nous donc de cette pensée : faisons fructifier Jésus-Christ. La plupart l'ensevelissent en eux, ou le laissent dans son suaire, ne s'en servent pas pour gagner le ciel et des royaumes à Dieu, et nombreux sont-ils ! Servons-nous donc de Jésus-Christ pour prier et réparer ; payons avec Jésus, c'est un prix surabondant.

III

Mais depuis plus de dix-huit siècles, comment vient-il à moi, cet héritage ?

Jésus-Christ l'a confié à des tuteurs qui l'ont géré, qui l'ont conservé, pour nous le remettre à l'heure de notre majorité : ce sont les apôtres, et parmi eux leur chef impérissable ; les apôtres l'ont remis aux prêtres, et ceux-ci nous l'apportent, ouvrent pour nous le testament, nous donnent notre hostie consacrée dans la pensée de Notre-Seigneur.

A la Cène : oui, pour Jésus-Christ, il n'y a ni passé, ni présent, ni avenir ; il nous connaissait tous à la Cène, ce bon Père ; il a consacré en puissance et dans son désir toutes nos hosties, et nous avons été aimés personnellement dix-huit siècles avant de naître.

Oui, nous étions à la Cène, et Jésus nous a réservé, non pas une hostie, mais cent, mais mille, mais pour tous les jours de notre vie. Y pensons- nous ? Jésus a voulu nous aimer avec surabondance. Nos hosties sont préparées, n'en perdons pas une seule.

Notre-Seigneur ne vient que pour fructifier, et nous le laisserions infécond ? Non, jamais ! Faites-le fructifier par lui-même. Ne laissez pas d'hosties stériles !

Est-il bon, le Sauveur ! La Cène a duré environ trois heures ; c'est la Passion de son amour. Ah ! qu'il a coûté cher, ce Pain !

On dit : Le pain est cher. Qu'est-ce que cela en comparaison du Pain céleste, du Pain de vie ?

Mangeons-le donc ; il nous appartient. Notre-Seigneur nous l'a acheté, l'a payé lui-même ; il nous le donne, il n'y a qu'à le prendre !

Quel honneur ! quel amour !

Si vous connaissiez le don de Dieu Jn 4, 10

Jésus est arrivé au terme de sa vie mortelle. Le ciel redemande son Roi; il a assez combattu, il est temps qu'il triomphe.

Jésus cependant ne veut pas abandonner sa nouvelle famille, les enfants qu'il vient de s'acquérir. Je m'en vais et je reviens à vous, dit-il à ses apôtres.

Vous revenez, vous restez en partant, Seigneur ? Mais par quelle merveille de votre puissance ? C'est le secret et l'œuvre de son divin Cœur.

Jésus aura deux trônes, un de gloire au ciel, un autre de douceur et de bonté sur la terre deux cours : la cour céleste et triomphante, et la cour de ses rachetés ici-bas.

Et, disons-le, si Jésus ne pouvait demeurer en même temps ici-bas et au ciel, il aimerait mieux demeurer avec nous que de remonter au ciel sans nous. Certes, il a bien prouvé qu'il préfère le dernier de ses pauvres rachetés à toute sa gloire, et que ses délices sont d'être avec les enfants des hommes (Pr 8, 31).

Dans quel état Jésus demeurera-t-il avec nous ? Dans un état de passage, de temps à autre ? Non, mais dans un état persévérant. Il restera pour toujours.

Mais voici un admirable combat qui se passe en l'âme de Jésus-Christ.

La justice divine réclame. La Rédemption n'est-elle pas achevée ? L'Église fondée ? L'homme mis en possession de la grâce et de l'Évangile, de la loi divine et du secours pour la pratiquer ?

Le Cœur de Jésus répond que ce qui suffit à la Rédemption ne satisfait pas son amour; qu'une mère ne se contente pas de mettre son enfant au monde, mais qu'elle le nourrit, l'élève, le suit partout.

J'aime les hommes plus que la meilleure des mères n'aima jamais son enfant ! Je resterai avec eux...

Sous quelle forme ? Sous la forme voilée du sacrement.

La majesté divine veut s'opposer à une pareille humiliation, plus profonde que l'humiliation de l'Incarnation, plus anéantissante que la Passion même. Le salut de l'homme ne demande pas de semblables abaissements.

Mais, répond le Sacré-Cœur, je veux me voiler, moi, ma gloire, pour que l'éclat de ma personne n'empêche pas mes pauvres frères de s'approcher de moi, comme autrefois la gloire de Moïse ; je veux voiler mes vertus, qui humilieraient l'homme et le porteraient à désespérer d'atteindre jamais un si parfait modèle.

Par là il viendra plus facilement à moi, et, me voyant descendre jusqu'à la limite du néant, il descendra avec moi ; j'aurai le droit de lui dire avec plus de force : « *Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur* » (Mt 11, 29).

Par quel moyen Jésus se perpétuera-t-il ? L'Esprit Saint fut le digne opérateur du mystère de l'Incarnation. A la Cène, Jésus opéra lui-même. Aujourd'hui, qui sera digne d'un tel mystère ?

Un homme : le prêtre !...

Mais la sagesse divine : Quoi ! un homme mortel incarnera son Sauveur et son Dieu ? Il sera le coopérateur du Saint-Esprit dans cette nouvelle Incarnation du Verbe divin ? Un homme commandera au Roi immortel des siècles et sera obéi ?

Oui, dit le Cœur de Jésus, oui, j'aimerai l'homme jusqu'à lui être soumis en tout ! Je descendrai des cieux à la voix d'un prêtre. Je quitterai mon tabernacle au désir des fidèles. J'irai visiter mes enfants à travers les villes, sur leur couche de douleurs... L'honneur de l'amour est d'aimer, de se donner, de se sacrifier.

Et la sainteté divine ? Mais au moins vous ne serez que dans un temple digne de votre gloire ? Vous aurez des prêtres dignes de votre royauté ? Tout, doit être, dans la nouvelle loi, plus beau que dans l'ancienne. Seuls les chrétiens purs et bien préparés vous recevront ?

Mon amour est sans réserve, sans condition, dit Jésus. J'ai obéi à mes bourreaux sur le Calvaire. Si de nouveaux Judas viennent à moi, je recevrai encore leur infernal baiser, je leur obéirai !

Mais à ce moment quel tableau se déroule sous les yeux de Jésus ! Son Cœur en est réduit à combattre ses propres inclinations !

Les angoisses du jardin des Oliviers le pressent déjà. A Gethsémani, Jésus sera triste jusqu'à la mort, de voir les ignominies qui l'attendent pendant sa Passion. Il versera des larmes de sang à la pensée que son peuple se perdra malgré son sacrifice. Et il ressentira cruellement l'apostasie d'un grand nombre des siens.

Et ici quelle lutte dans le Cœur de Jésus ! Quelles angoisses ! Il veut se donner tout entier, sans aucune réserve; mais tous voudront-ils croire à tant d'amour ? Tous ceux qui y croiront le recevront-ils avec reconnaissance ?

Tous ceux qui l'auront reçu lui seront-ils fidèles ?

Certes, le Cœur de Jésus n'est pas incertain ni hésitant, Il est torturé. Il voit la Passion renouvelée chaque jour en son sacrement d'amour.

Renouvelée par des cœurs chrétiens, par des cœurs qui lui étaient consacrés !

Il est trahi par l'apostasie, vendu par l'intérêt, crucifié par le vice. Le cœur de ceux qui le reçoivent devient trop souvent son Calvaire ! Quelle souffrance pour ce Cœur divin ! Que fera-t-il ?

Il se donnera ! Il se donnera quand même !

Voici l'Agneau de Dieu Jn 1, 36

La mission de Jean Baptiste sur la terre fut d'annoncer et de montrer le Sauveur promis, de lui préparer les voies.

L'Église remplit aussi la même mission par rapport à Jésus-Eucharistie; mission plus étendue, plus constante, qui embrasse tous les pays et tous les âges. Elle s'en acquitte en montrant Jésus au sacrement, en le prêchant par sa parole et par le témoignage de sa foi, de ses œuvres : prédication muette, aussi éloquente que la première.

I

L'Église se présente à nous, la parole de Jésus-Christ sur les lèvres, la répétant et l'expliquant avec une autorité égale à celle du Sauveur: *"Ceci est mon Corps, ceci est mon Sang"*.

Elle nous dit, et nous devons croire que, par la force divine de ces paroles sacramentelles prises dans leur sens naturel et droit, Jésus-Christ est véritablement, réellement et substantiellement présent dans le Très Saint Sacrement de l'autel, sous les apparences du pain et du vin. Elle nous dit, et nous devons croire que Jésus-Christ, par sa toute puissance, a changé la substance du pain en son Corps, la substance du vin en son Sang, et que son âme et sa divinité accompagnent la présence de son Corps et de son Sang.

Elle nous dit, et nous devons croire que l'œuvre divine de la transsubstantiation s'opère toujours en l'Église par le sacerdoce de Jésus-Christ, qu'il a investi de son pouvoir en l'établissant par ces paroles: *« Faites ceci en mémoire de moi »* (1 Co 11, 24)

Et depuis la première Cène, l'Église proclame cette foi à travers les siècles.

Ses apôtres n'ont eu qu'une même voix, ses docteurs qu'une même doctrine, ses enfants qu'une même foi, un même amour envers le Dieu de l'Eucharistie.

Qu'elle est majestueuse, cette voix du peuple chrétien tout entier ! Qu'elle est belle et touchante, l'harmonie de ses louanges et de son amour !

Chacun des vrais enfants de l'Église veut apporter aux pieds du divin Roi présent un tribut d'hommages, un don de son affection, qui de l'or, qui de la myrrhe, tous de l'encens. Chacun veut avoir sa place à la cour et à la table du Dieu de l'Eucharistie.

Les ennemis de l'Église eux-mêmes croient en la présence de Jésus-Christ en l'Eucharistie... Ah ! C'est qu'il faut être bien aveugle pour nier le soleil, bien ingrat pour méconnaître et mépriser l'amour de Jésus-Christ se perpétuant au milieu des hommes. Pour nous, nous croyons à l'amour de Jésus et nous savons que rien n'est impossible à l'amour d'un Dieu.

II

Au témoignage de sa parole, l'Église ajoute le témoignage de son exemple, de sa foi pratique. Comme Jean Baptiste, après avoir indiqué le Messie, se jette à ses pieds pour attester la vivacité de sa foi, ainsi l'Église consacre un culte solennel, tout son culte, à l'adorable Personne de Jésus, qu'elle vous montre dans le Très Saint Sacrement.

Elle adore Jésus-Christ comme Dieu, présent et caché dans la divine hostie. Elle lui rend les honneurs dus à Dieu seul, se prosterne devant le Très Saint Sacrement, comme la cour céleste devant la majesté de Dieu.

Ici il n'y a pas de distinction : les grands et les petits, les rois et les sujets, les prêtres et les fidèles, tous tombent instinctivement à genoux devant le Dieu de l'Eucharistie.

C'est le bon Dieu !

L'adoration ne suffit pas à l'Église pour attester sa foi ; elle y joint des honneurs publics, éclatants. Ces splendides basiliques sont l'expression de sa foi envers le Très Saint Sacrement. Elle n'a pas voulu bâtir des tombeaux, mais des temples, un ciel sur la terre, où son Sauveur, son Dieu, trouvât un trône digne de lui.

Par une attention jalouse et délicate, l'Église a réglé jusqu'aux moindres détails du culte de l'Eucharistie ; elle ne se décharge sur personne du soin d'honorer son Époux divin ; c'est que tout est grand, tout est important, tout est divin quand il s'agit de Jésus-Christ présent.

Elle veut que tout ce qu'il y a de plus pur dans la nature, de plus précieux au monde, soit consacré au service royal de Jésus.

Dans son culte, tout se rapporte à ce mystère, tout a un sens spirituel et céleste ; tout a une vertu, renferme une grâce.

Comme la solitude, le silence du temple recueille l'âme ! Comme une assemblée de saints prosternés devant le tabernacle nous fait dire : *« Il y a ici plus que Salomon, plus qu'un ange »*. Il y a Jésus-Christ, devant qui tout genou fléchit, au ciel, sur la terre et dans les enfers.

En présence de Jésus-Christ au Très Saint Sacrement, toute grandeur s'éclipse, toute sainteté s'humilie et s'anéantit. Jésus-Christ est là !

Voyez que c'est bien moi Lc 24, 39

L'Église nous l'a dit : Jésus-Christ est véritablement présent dans la sainte hostie. Jésus manifeste lui-même sa présence de deux manières : intérieurement et publiquement.

I

Manifestation intérieure

La manifestation intérieure a lieu dans l'âme du communiant. Jésus opère en celui qui le reçoit un triple miracle.

Miracle de réformation

Jésus donne au communiant un empire assuré sur ses passions. C'est, en effet, le même Jésus qui a dit : « *Ayez confiance, j'ai vaincu le monde* » (Jn 16, 33) ; qui a dit à la tempête : « *Tais-toi* » (Mc 4, 39) ; qui dit encore à l'orgueilleux, à l'avare, à l'homme tourmenté par les révoltes des sens, à l'esclave de ses mauvais penchants : « *Brisez ses liens, et qu'il aille en liberté !* » (Jn 2, 24)

Et le communiant se sent plus fort. Il semble qu'au sortir de la table sainte, on puisse dire avec saint Paul : « Nous surmonterons tous les obstacles à cause de Celui qui nous a aimés » C'est un changement subit, un feu allumé soudain.

Mais si Jésus-Christ n'était pas dans la sainte hostie, de si grands prodiges ne s'opéreraient point ; la nature est plus difficile à réformer qu'à former.

Il en coûte plus à l'homme de se corriger, de se vaincre soi-même, que de faire un bien extérieur quelconque, même héroïque. L'habitude est une seconde nature.

L'Eucharistie seule, du moins selon le cours ordinaire des choses et les données de l'expérience, nous donne la puissance de réformer les mauvaises habitudes qui nous dominent.

Miracle de transformation

Il n'y a qu'un moyen de changer une vie naturelle en une vie surnaturelle, et c'est le triomphe de l'Eucharistie, où Jésus-Christ fait lui-même l'éducation de l'homme.

L'Eucharistie développe en nous la foi. Elle élève, ennoblit, purifie en nous l'amour : elle apprend à aimer. L'amour, c'est le don de soi ; or, en l'Eucharistie Jésus se donne tout entier ; il joint l'exemple au conseil.

Elle transforme même notre extérieur, communique au corps une certaine grâce, une beauté, reflet de la beauté intérieure ; il y a, sur le visage du communiant, une transparence de la divinité, dans ses paroles une douceur, dans tous ses actes une suavité qui annonce la présence de Jésus-Christ ! C'est le parfum de Jésus.

Miracle de force, qui fait qu'on s'oublie, qu'on s'immole.

C'est l'homme en face du malheur, et puisant dans l'Eucharistie une force supérieure au malheur. C'est le chrétien trouvant, au milieu des adversités, des calomnies, des angoisses, le calme et la paix dans l'Eucharistie. C'est le fidèle soldat de Jésus, qui surmonte les tentations, les assauts des hommes et de l'enfer par la communion.

C'est en vain que l'on cherche en dehors de l'Eucharistie cette force surhumaine.

Mais si l'Eucharistie la donne, c'est que Jésus, le Sauveur, le Dieu fort, y est véritablement.

Telle est la manifestation intérieure que Jésus-Christ fait de sa présence au Très Saint Sacrement.

II

Manifestation publique

On a vu des pécheurs, des profanateurs de l'auguste sacrement. A peine Judas a-t-il reçu sacrilègement le Corps de son Dieu, que Satan entre en lui ; avant cette communion sacrilège, le démon le tentait ; après, il prend possession de lui. « *Satan entra en lui* » (Jn 13, 27).

Saint Paul trouvait, dans les communions tièdes ou sacrilèges des Corinthiens, la raison de leur apathie, de leur sommeil léthargique dans le bien : « *Voilà pourquoi il y a parmi vous beaucoup de malades et d'infirmes* » (1 Co 11, 30).

L'histoire renferme de terribles exemples de communiants indignes subitement frappés par la justice de Notre-Seigneur, qu'ils outrageaient dans l'Eucharistie.

Jésus y manifeste encore sa puissance sur les démons. Quand, dans les exorcismes, pour vaincre des démons qui avaient résisté à tous les autres moyens, on leur présentait la sainte hostie, ils poussaient des cris de rage et cédaient à leur Dieu présent.

A Milan, saint Bernard pose, après le Notre Père, le calice et la patène sur la tête d'une possédée, et le démon sort furieux, poussant des hurlements épouvantables : Jésus-Christ, le bon Dieu est là !

Que de malades guéris par l'Eucharistie ! Tous les faits de ce genre ne sont pas connus; mais Jésus, l'histoire l'atteste, continue de guérir au Saint Sacrement toutes les infirmités.

Saint Grégoire de Nazianze raconte ce fait touchant : sa sœur, malade depuis longtemps, se lève la nuit, va devant le tabernacle sacré et dit à Notre-Seigneur, dans la ferveur de sa foi : « Je ne me relèverai pas d'ici, ô mon Seigneur, que vous ne m'ayez guérie ». Elle se leva et elle était guérie.

Enfin, que d'apparitions de Notre-Seigneur sous diverses formes ! Il lui plaît de renouveler de temps en temps le miracle du Thabor. Ces manifestations ne sont pas nécessaires, puisque nous avons la parole même de la Vérité : elles attestent seulement que la parole de Jésus-Christ a bien opéré ce qu'elle a dit.

Oui, Seigneur Jésus-Christ, nous croyons que vous êtes présent dans le Très Saint Sacrement, véritablement et substantiellement présent : augmentez, augmentez notre foi !

Celui qui croit en moi a la vie éternelle Jn 6, 57

Si nous avons une foi vive au Très Saint Sacrement, que nous serions heureux !

Car l'Eucharistie est la vérité royale de la foi ; elle est la vertu, l'acte souverain de l'amour, toute la religion en action. Oh ! si nous connaissions le don de Dieu !

Mais la foi à l'Eucharistie est un trésor qu'il faut chercher par la soumission, garder par la piété, défendre par tous les sacrifices. Ne pas avoir la foi au Saint Sacrement, c'est le plus grand des malheurs...

I

Est-il possible, d'abord, de perdre tout à fait la foi envers le Saint Sacrement quand on a cru autrefois et communier ? Non, je ne le crois pas ! Un enfant peut mépriser son père, insulter sa mère ; ne les point reconnaître, c'est impossible ! Ainsi un chrétien ne peut nier qu'il ait communier ; il ne peut oublier qu'il a été heureux une fois !

L'incrédulité envers l'Eucharistie ne vient jamais de l'évidence des raisons contraires à ce mystère.

Cet homme est engourdi au milieu des affaires temporelles, sa foi sommeille : il a oublié. Mais que la grâce le réveille, la simple grâce de retour son premier mouvement le portera instinctivement vers l'Eucharistie.

L'incrédulité vient encore des passions qui dominent un cœur. Une passion qui veut régner est cruelle. Au bout de ses désirs, elle méprise ; attaquée, elle nie. Depuis quand, demandez alors, ne croyez-vous plus à l'Eucharistie ? Et, en remontant à la source de l'incrédulité, on voit une faiblesse, un entraînement auxquels on n'a pas eu le courage de résister.

L'incrédulité vient encore d'une foi longtemps faible ou douteuse. On s'est scandalisé de voir tant d'indifférents, d'incrédulités pratiques. On s'est scandalisé d'entendre les raisons artificieuses, les sophismes de la fausse science. Pourquoi Notre-Seigneur ne punit-il pas ? Pourquoi se laisse-t-il insulter s'il est là ? Tant de gens qui ne croient pas sont honnêtes cependant.

Voilà la foi douteuse qui conduit à ne plus croire à l'Eucharistie. Malheur immense ! On s'éloigne alors, comme les Capharnaïtes, de Celui qui a les paroles de la vérité et de la vie !

II

A quelles conséquences s'expose celui qui ne croit pas à l'Eucharistie ? Il nie la puissance de Dieu. Comment ! Dieu sous cette infime apparence ? C'est impossible, qui peut le croire ?

Il accuse Jésus-Christ de mensonge, car le Sauveur a dit : « *Ceci est mon Corps, ceci est mon Sang* ».

Il méprise sa bonté comme les disciples qui, entendant la promesse eucharistique, se retirèrent et abandonnèrent leur divin Maître.

De plus, sa foi aux autres mystères sera bientôt ébranlée et perdue : s'il ne croit pas ce Mystère vivant et qui s'affirme par un fait présent, quel mystère croira-t-il ?

Sa vertu sera bientôt stérile ; elle perd son aliment naturel, elle brise la société avec Jésus-Christ, dont elle tirait toute sa vigueur ; elle ne regarde plus et oublie son modèle présent. La piété est aussitôt tarie ; elle n'a plus de centre de vie ni d'affection.

Et alors, plus de consolations dans les traverses de la vie ; et quand la tribulation devient plus forte, le désespoir ! Un chagrin qui ne peut se déverser dans un cœur ami, finit par nous étouffer.

III

Croyons donc à l'Eucharistie. Je crois, Seigneur, faut-il dire souvent, aidez ma foi chancelante !

Et rien n'est plus glorieux pour Notre-Seigneur que cet acte de foi à sa présence eucharistique.

C'est honorer suréminemment sa véracité divine : le plus grand honneur à faire à quelqu'un, c'est de le croire sur parole ; comme la plus grande injure serait de le soupçonner de mensonge, de mettre en doute sa parole, de lui demander des preuves, une garantie. Or si un enfant croit son père sur parole, un serviteur son maître, un sujet son roi, pourquoi ne pas croire sur parole Jésus-Christ nous affirmant solennellement qu'il est présent au Très Saint Sacrement ?

Cet acte de foi simple et absolu à la parole de Jésus-Christ lui est glorieux encore parce qu'il le reconnaît et l'adore dans son état voilé : l'honneur qu'on rend à un ami déguisé, à un roi vêtu simplement, est plus grand que tout autre ; c'est la personne qu'on honore vraiment alors et pas l'habit.

Ainsi en est-il de Jésus au Très Saint Sacrement : l'honorer, le croire Dieu malgré le voile de faiblesse qui le couvre, c'est honorer sa divine Personne, respecter le mystère dont il s'enveloppe.

Et c'est bien plus méritoire pour nous. Comme Pierre confessant la divinité du Fils de l'homme, comme le bon larron affirmant l'innocence du Crucifié, c'est affirmer de Jésus-Christ ce qu'il est, malgré ce qu'il paraît être. Bien plus, c'est croire le contraire de ce que nous disent nos sens, nous appuyant uniquement sur la certitude de sa parole infaillible.

Croyons, croyons à la Présence réelle de Jésus en l'Eucharistie : Jésus-Christ est là. Que le respect nous saisisse à notre entrée dans l'église, le respect de la foi et de l'amour à la rencontre de Jésus-Christ en personne, car c'est lui que nous rencontrons. Que ce soit notre apostolat, notre prédication !

Voilà le mémorial, l'abrégé de toutes les merveilles de Dieu Ps 60, 4

Si l'Eucharistie est l'œuvre d'un amour immense, cet amour a eu à son service une puissance infinie : la toute puissance de Dieu.

Saint Thomas appelle l'Eucharistie, la merveille des merveilles, *maximum miraculorum*. Il suffit, pour s'en convaincre, de méditer ce que la foi de l'Église nous enseigne sur ce mystère.

I

La première des merveilles s'opérant en l'Eucharistie est la transsubstantiation : Jésus d'abord, les prêtres ensuite, par son ordre et son institution, prennent du pain et du vin, prononcent sur cette matière les paroles de la consécration, et aussitôt toute la substance du pain, toute la substance du vin disparaît, elle est changée au Corps sacré et au Sang adorable de Jésus-Christ !

Sous l'espèce du pain comme sous celle du vin se trouve véritablement, réellement et substantiellement le Corps glorieux du Sauveur.

Du pain, du vin, il ne reste que les apparences: une couleur, une saveur, une pesanteur ; pour les sens, c'est du pain, c'est du vin; la foi nous dit que c'est le Corps et le Sang de Jésus, voilés sous les accidents, qui ne subsistent que par un miracle. Miracle que peut seul opérer le Tout- Puissant, car il est contre les lois ordinaires que les qualités des corps existent sans les corps qui les soutiennent. C'est là l'œuvre de Dieu ; sa volonté est leur raison d'être comme elle est la raison de notre existence. Dieu peut tout ce qu'il veut ceci ne lui demande pas plus d'effort que cela. Voilà la première merveille de l'Eucharistie.

II

Une autre merveille, contenue dans la première, c'est que ce miracle se renouvelle à la simple parole d'un homme, du prêtre, et aussi souvent qu'il le veut. Tel est le pouvoir que Dieu lui a communiqué ; il veut que Dieu soit sur cet autel, et Dieu y est ! Le prêtre fait absolument la même merveille qu'opéra Jésus-Christ à la Cène eucharistique, et c'est de Jésus-Christ qu'il tient son pouvoir, en son nom qu'il agit.

Notre-Seigneur n'a jamais résisté à la parole de son prêtre. Miracle de la puissance de Dieu: la créature faible, mortelle, incarne Jésus sacramentel !

III

Jésus prit cinq pains au désert. Il les bénit, et les apôtres y trouvèrent de quoi nourrir cinq mille hommes; faible image de cette autre merveille de l'Eucharistie, le miracle de la multiplication.

Jésus aime tous les hommes ; il veut se donner tout entier et personnellement à chacun ; chacun aura sa part de la manne de vie; il faut donc qu'il se multiplie autant de fois qu'il y a de communiantes qui le veulent recevoir, et chaque fois qu'ils le voudront ; il faut, en quelque sorte, que la table eucharistique couvre le monde. C'est ce qui a lieu par sa puissance ; tous le reçoivent tout entier avec tout ce qu'il est, chaque hostie consacrée le contient ; divisez cette sainte hostie en autant de parties que vous voudrez, Jésus est tout entier sous chacune des parties ; au lieu de le diviser, la fraction de l'hostie le multiplie.

Qui pourra dire le nombre d'hosties que Jésus a mises, depuis le Cénacle, à la disposition de ses enfants !

IV

Mais non seulement, Jésus se multiplie avec les saintes parcelles en même temps, par une merveille connexe à celle-là, il est à la fois en un nombre infini de lieux.

Aux jours de sa vie mortelle, Jésus n'était que dans un lieu, n'habitait qu'une maison ; peu d'auditeurs privilégiés pouvaient jouir de sa présence et de sa parole ; aujourd'hui, au Très Saint Sacrement, il est partout à la fois pour ainsi dire. Son humanité participe en quelque sorte à l'immensité divine qui remplit tout. Jésus est tout entier en un nombre infini de temples et en chacun. C'est que, tous les chrétiens répandus sur la surface de la terre, étant les membres du corps mystique de Jésus-Christ, il faut bien que lui, qui en est l'âme, soit partout, répandu dans tout le corps, donnant la vie, l'entretenant en chacun de ses membres.

Seigneur Jésus, nous adorons votre puissance, qui a multiplié les merveilles pour que vous puissiez demeurer au milieu de vos enfants, vous mettre à leur portée et être tout à eux.

Il m'a aimé, et il s'est sacrifié pour moi Ga 2, 20

A quels caractères reconnaît-on l'amour ? A un seul, à ses sacrifices; aux sacrifices qu'il inspire ou qu'il accepte avec bonheur. L'amour sans le sacrifice n'est qu'un vain nom, un amour-propre déguisé.

Si donc nous voulons connaître la grandeur de l'amour de Jésus pour l'homme en l'Eucharistie, évaluer le prix de son amour, voyons les sacrifices que demande l'Eucharistie.

Ce sont les mêmes que pendant la Passion de l'Homme-Dieu. Ici comme là, Jésus-Christ immole sa vie civile, sa vie naturelle, sa vie divine.

I

En sa Passion, à laquelle le poussait son grand amour pour nous, Jésus-Christ fut mis hors la loi. Son peuple le renie, on le calomnie; il ne fait point entendre de défense. Il est livré à la merci de ses ennemis, sans protection aucune; il ne réclame point le droit du plus vulgaire accusé. Il immole ses droits de citoyen, d'honnête homme, au salut, à l'amour de son peuple.

En l'Eucharistie, Jésus-Christ accepte encore cette immolation de sa vie civile.

Il y est sans droit aucun, la loi ne le reconnaît pas. Lui, le Dieu fait homme, le Sauveur du genre humain, a un mot à peine dans le code des nations qu'il a rachetées; vivant au milieu de nous, on l'ignore. « *Il est venu chez les siens et les siens ne l'ont pas accueilli* » (Jn 1, 11).

Il n'a point d'honneur de société. En plusieurs pays, la Fête-Dieu est supprimée. Jésus-Christ ne peut sortir ni se montrer en public. Il faut qu'il se cache; l'homme a honte de Jésus-Christ : « *Je ne le connais point* » (Lc 22, 57).

L'Eucharistie est sans défense, sans protection. Pourvu que vous ne troubliez point publiquement l'exercice du culte, injuriez, commettez le sacrilège : ce sont choses où l'on n'a rien à voir. De la part des hommes, Jésus-Christ est donc sans protection.

Peut-être que le ciel prendra sa défense ? Non. Comme chez Caïphe, comme chez Pilate.

Jésus est livré par son Père à la volonté des pécheurs : « *Il fut livré à leur volonté* » (Lc 23, 25).

Jésus savait-il cela quand il instituait l'Eucharistie, et a-t-il choisi cet état librement ? Oui. Pour être notre modèle, notre consolation dans nos peines, dans les persécutions du monde. Et jusqu'à la fin du monde, il restera ainsi pour être l'exemple et la grâce de chacun de ses enfants. Il nous aime.

II

Jésus-Christ, dans sa Passion, ajoute à ce sacrifice de ses droits, l'immolation de tout ce qui fait l'homme. L'immolation de sa volonté, de la béatitude de son âme, qu'il laissa envahir par une mortelle tristesse; l'immolation de sa vie sur la Croix.

C'était trop peu pour son amour de l'avoir fait une fois. Il continue dans l'Eucharistie cette mort naturelle.

Pour immoler sa volonté, il obéit à sa créature, lui Dieu; à son sujet, lui Roi; à son esclave, lui le Libérateur ! Il obéit aux prêtres et aux fidèles, aux justes et aux pécheurs; il obéit sans résistance, sans qu'on ait besoin de le violenter, à ses ennemis même; à tous avec le même empressement. Non seulement à la messe, quand le prêtre prononce les paroles de la consécration, mais à tous les moments du jour et de la nuit, selon les besoins des fidèles : son état permanent est l'état pur et simple d'obéissance. Est-ce bien possible ?

Oh si l'homme comprenait l'amour de l'Eucharistie !

Durant sa Passion, Jésus fut lié, perdit sa liberté. Ici il se lie lui-même; il s'est enchaîné par les chaînes perpétuelles et absolues de ses promesses.

Il s'est enchaîné sous les saintes espèces auxquelles l'unissent inséparablement les paroles sacramentelles; il est dans l'Eucharistie sans mouvement propre, sans action, comme sur la Croix, comme au tombeau, bien qu'il possède en lui la plénitude de la vie ressuscitée.

Il est sous la dépendance absolue de l'homme, comme le prisonnier d'amour : il lui est impossible de briser ses liens, de quitter sa prison eucharistique; il est notre prisonnier pour jusqu'à la fin des temps ! Il s'est engagé à cela ! Le contrat d'amour va jusque-là !

Quant à la béatitude de son âme, Jésus ne peut plus, comme à Gethsémani, en suspendre le ravissement et les jouissances; il est glorieux et ressuscité. Il la perd dans l'homme, dans le chrétien, son membre indigne. Que de fois Jésus voit l'ingratitude, l'outrage venir l'atteindre ! Jésus pleura une fois sur Jérusalem coupable; il nous aime bien davantage; que de larmes Jésus verserait au sacrement s'il pouvait pleurer !

En l'hostie enfin, Jésus, ne pouvant plus mourir réellement, prend au moins un état apparent de mort. Les espèces sont consacrées séparément pour rappeler la perte de son sang, qui, en s'échappant de son corps, occasionna sa mort douloureuse. Il se donne en communion; les espèces sont consommées, anéanties en nous.

Enfin Jésus s'expose encore à perdre la vie sacramentelle par les profanations des impies qui détruisent les saintes espèces.

Les pécheurs qui le reçoivent indignement le crucifient en leur âme, le lient au démon, maître souverain chez eux !

III

Ainsi, autant qu'il le peut dans son état ressuscité, Jésus immole en l'Eucharistie sa vie naturelle.

I I n'avait pas épargné en sa Passion sa vie divine; il ne l'épargne pas davantage en l'Eucharistie.

On ne voit point là sa gloire, sa majesté, sa puissance; ce n'est que l'homme de douleurs, le maudit de Dieu et des hommes. Isaïe ne le reconnaissait plus sous les crachats et les plaies qui souillaient sa Face auguste.

Jésus, en sa Passion, ne laissait voir que son amour. Malheur à ceux qui n'ont pas voulu le reconnaître ! Il a fallu qu'un larron, un voleur, adorât sa divinité et proclamât son innocence, et que la nature pleurât son Créateur.

Au sacrement, Jésus continue avec plus d'amour encore cette immolation de ses attributs divins.

De toute la puissance de Jésus-Christ, de sa gloire, on ne voit qu'une patience qui irait jusqu'au scandale, si l'on ne savait que son amour pour nous est infini, que son amour est une folie « *Il a perdu la tête ?* »

(Mc 3, 21).

Il semble nous dire, ce doux Sauveur: Eh bien, n'en fais-je pas assez pour vous ? Ne méritai-je pas votre amour ? Que puis-je ajouter ?

Cherchez quel sacrifice il me reste à faire ?

Oh ! malheur à ceux qui méprisent tant d'amour ! On comprend que l'enfer ne soit pas de trop pour eux... Mais laissons cette pensée...

L'Eucharistie est la suprême preuve de l'amour de Jésus pour nous, parce qu'elle est le suprême sacrifice.

Chaque fois que vous mangez ce pain et buvez cette coupe, vous annoncez la mort du Seigneur 1 Co 11, 26

I

Sous quelque aspect que l'on considère l'Eucharistie, elle nous rappelle d'une manière frappante la mort de Notre-Seigneur.

C'est la veille de sa mort qu'il l'institua, dans la nuit même où il fut livré.

Le nom qu'il lui donne, c'est le testament fondé dans son sang : « *cette coupe est la nouvelle alliance en mon sang* » (1 Co 11, 25).

L'état de Jésus est un état de mort ; se montrant à Bruxelles et à Paris en 1290 et en 1369, il apparut avec ses plaies, comme notre divine victime.

Il est sans mouvement, sans volonté, comme un mort qu'il faut porter.

Autour de lui règne un silence de mort ; son autel est un tombeau et renferme des ossements de martyrs.

La Croix le surmonte, la lampe l'éclaire comme elle éclaire les tombeaux, le corporal qui enveloppe la sainte hostie est un nouveau suaire; quand le prêtre se prépare au Saint Sacrifice, il porte des insignes de mort: tous ses vêtements sacrés sont ornés d'une Croix, il la porte devant et derrière. Toujours la mort, toujours la Croix; tel est l'état de l'Eucharistie considérée en elle-même.

II

Considérée comme sacrifice et comme communion, c'est encore la mort d'une manière plus sensible.

Le prêtre prononce séparément sur la matière du pain et séparément sur le vin les paroles sacramentelles de sorte que, par la vertu précise de ces paroles, le corps devrait être séparé du sang, et c'est la mort. Si la mort n'arrive pas véritablement, c'est que l'état glorieux et ressuscité de Jésus-Christ s'y oppose : au moins prend-il de la mort tout ce qu'il peut: il en prend l'état, nous le voyons comme l'agneau immolé pour nous. C'est ainsi que Jésus-Christ continue par sa mort mystique le sacrifice de la Croix, renouvelé par là des milliers de fois, pour les péchés du monde.

Dans la communion s'achève la mort du Sauveur. Le cœur du communiant devient son tombeau, car les saintes espèces se dissolvant sous l'action de la chaleur naturelle, l'état sacramentel cesse. Jésus-Hostie ne se trouve plus en nous corporellement : c'est la mort du sacrement, la consommation de l'holocauste.

Tombeau glorieux dans le cœur du juste, tombeau d'ignominie dans le cœur du pécheur. Dans le premier, Notre-Seigneur dépose, en perdant son être sacramentel, sa divinité, son Saint-Esprit, et par là un germe de résurrection ; mais dans le cœur coupable, Jésus ne survit pas, l'Eucharistie est frustrée de sa fin. La communion devient une profanation. C'est la mort violente et injuste de Notre-Seigneur, crucifié par de nouveaux bourreaux.

III

Pourquoi Notre-Seigneur a-t-il voulu établir un rapport aussi intime entre le sacrement de l'Eucharistie et sa mort ?

C'est d'abord pour nous rappeler le prix que lui a coûté son sacrement. L'Eucharistie, en effet, est le fruit de la mort de Jésus. L'Eucharistie est un testament, un legs, qui ne peut avoir de valeur que par la mort du testateur. Pour valider son testament, Jésus devait donc mourir. Aussi toutes les fois que nous sommes en présence de l'Eucharistie, nous devons dire : Ce testament précieux a coûté la vie à Jésus-Christ ; et cela nous montre son immense amour, car il a dit lui-même qu'il n'y a pas de plus grande preuve d'amour que de donner sa vie pour ses amis.

Jésus, mourant pour me laisser, pour me conquérir l'Eucharistie, voilà la suprême marque de son amour. Combien pensent à ce prix de l'Eucharistie ? Et cependant Jésus est là pour nous le dire. Mais comme des enfants dénaturés, nous ne songeons qu'à user et à jouir de nos richesses, sans penser à Celui qui nous les a acquises au prix de sa vie.

IV

C'est ensuite pour nous redire sans cesse quels doivent être les effets de l'Eucharistie en nous.

Le premier est de nous faire mourir au péché et à nos inclinations vicieuses.

Le second est de nous faire mourir au monde et de nous crucifier avec Jésus-Christ selon cette parole de saint Paul: « *le monde m'est crucifié et moi au monde* » (Ga 6, 14).

Le troisième est de nous faire mourir à nous-mêmes, à nos goûts, à nos désirs, à nos sens, pour nous revêtir de Jésus-Christ, de telle sorte qu'il vive en nous, et que nous ne soyons que ses membres, dociles à ses volontés.

C'est enfin pour nous faire participer à la résurrection glorieuse. Jésus-Christ se sème en nous ; le Saint-Esprit ranimera ce germe, et par lui nous redonnera la vie, mais une vie glorieuse qui ne finira plus.

Telles sont quelques-unes des raisons qui ont porté Jésus-Christ à entourer d'insignes de mort ce sacrement de vie, ce sacrement où il est glorieux, où son amour triomphe.

Il veut nous mettre sans cesse sous les yeux ce que nous lui avons coûté et ce que nous devons faire pour correspondre à son amour.

O Seigneur ! lui dirons-nous avec l'Église, qui nous avez laissé dans votre admirable sacrement un souvenir si vivant de votre Passion, accordez-nous de traiter le mystère sacré de votre Corps et de votre Sang avec un tel respect, que nous méritions d'éprouver sans cesse en nous les fruits de votre Rédemption !

J'ai désiré d'un ardent désir de manger cette Pâque avec vous Lc 22, 1

L'Eucharistie est quelque chose de surabondant à l'œuvre de la Rédemption ; elle n'était pas demandée à Jésus-Christ par la justice de son Père.

La Passion, le Calvaire, suffisent à nous réconcilier avec Dieu et à nous rouvrir les portes de la maison paternelle.

Pourquoi Notre-Seigneur institue-t-il l'Eucharistie ? Il l'institue pour lui, pour se satisfaire, pour contenter son Cœur.

Ainsi comprise, l'Eucharistie est la chose la plus divine, la plus tendre et la plus aimante; son caractère, sa nature, devient alors la bonté, la tendresse expansive. Quand même nous n'en eussions pas dû profiter, Notre-Seigneur avait besoin d'instituer l'Eucharistie. Il y en a trois raisons.

I

Parce que, d'abord, il était notre Frère. Notre Seigneur voulait satisfaire son affection de Frère pour nous.

Aucune tendresse n'est plus vive, aucun amour n'est plus expansif que l'amour fraternel ; l'amitié veut l'égalité, qui ne se trouve bien qu'entre des frères. Or, l'amour fraternel de Jésus est au-dessus de tout ce qu'on peut imaginer.

L'Écriture dit que l'âme de David était collée à celle de Jonathan, et que toutes deux n'en faisaient qu'une ; mais quelle que soit l'union de deux êtres, il reste en chacun d'eux un principe d'égoïsme : l'orgueil. En Notre-Seigneur, rien de semblable ; il nous aimait absolument, sans retour sur lui-même.

Nous répondons à son amour ou nous n'y répondons pas, n'importe ; il nous poursuit avec plus d'insistance.

Or, un frère aime à voir son frère, à vivre avec lui ; Jonathan languissait loin de David.

Et Notre-Seigneur souffrait de devoir nous quitter ; il se voulait à côté de nous pour nous dire : Vous êtes mes frères.

Que ce mot est tendre ! Toute autre qualité de Jésus ne souffre point l'amitié. Partout ailleurs, il y a le bienfaiteur, le sauveur : l'amabilité douce et familière ne s'y trouve point.

L'Eucharistie passe le niveau sur tous les hommes et fait la vraie égalité: hors du temple même, il y a des dignités; à la table de Jésus, notre premier-né, nous sommes tous frères.

Qu'il est donc fâcheux, quand on communie, de ne penser qu'à la majesté, à la sainteté de Notre-Seigneur. C'est bon quand on veut méditer un autre mystère ; mais pour l'Eucharistie, rapprochons-nous, afin qu'il y ait tendresse et expansion.

II

Notre Seigneur veut encore demeurer au milieu de nous parce qu'il est notre Sauveur non pas uniquement pour nous appliquer les mérites de la Rédemption (il y a tant d'autres moyens: la prière, les sacrements, etc...), mais pour jouir de son titre de Sauveur et de sa victoire.

Un enfant sauvé par sa mère d'un grand danger est doublement aimé.

Notre-Seigneur, à qui nous avons tant coûté, avait besoin de nous aimer d'un amour de tendresse pour se consoler des souffrances du Calvaire.

Il a tant fait pour nous ! Il nous aime selon ce que nous lui avons coûté. On ne laisse pas là ceux qu'on a sauvés ! On a exposé sa vie pour eux, on les aime comme sa vie, il y a là un bonheur du cœur inexprimable.

Notre-Seigneur, certes, a au moins le cœur d'une mère ! Il eût mieux aimé laisser les anges que de nous abandonner.

Notre-Seigneur a besoin de nous revoir. Deux amis du champ de bataille qui se rencontrent après de longues années, ne savent comment se dire leur joie.

On fait un long voyage pour aller voir un ami, un ami d'enfance surtout.

Notre-Seigneur n'aurait-il pas tous ces bons et honorables sentiments ? Pourquoi donc ? Notre-Seigneur a encore ses blessures dans l'Eucharistie ; il les a gardées, elles sont sa gloire et sa consolation ; elles lui redisent tout l'amour qu'il a eu pour nous.

Et quel plaisir on lui cause quand on vient le remercier de ses bienfaits, de ses souffrances ! Il a établi l'Eucharistie en grande partie pour qu'on vienne le consoler de ses douleurs, de sa pauvreté, de sa Croix ; il mendie la compassion et la correspondance à tant d'amour !

Oui, Notre-Seigneur doit être avec ceux qu'il aime, et c'est nous qu'il aime, parce que c'est nous qu'il a sauvés.

III

Enfin, Notre-Seigneur veut demeurer avec nous et nous témoigner tant d'amour en l'Eucharistie, parce que son divin Père nous aime infiniment. Il a besoin de payer son Père de retour pour nous.

On se sent quelquefois pris subitement d'affection pour quelqu'un qu'on ne connaissait pas, qu'on n'avait jamais vu ; un trait, un souvenir, une circonstance, nous rappellent un ami chéri; vous vous sentez de la sympathie pour celui qui vous fait revivre un ami perdu. Vous vous sentez porté aussi à aimer l'ami de votre ami, sans le connaître, uniquement parce qu'il est cher à votre ami. Il en faut peu. Votre cœur, chérissant votre ami, aime instinctivement tout ce qui le touche.

De même pour Jésus. Le Père nous aime et Notre-Seigneur, qui aime son Père, nous aimera à cause de lui, indépendamment de toute autre raison. C'est un besoin pour le Fils de Dieu, il ne peut oublier ceux que son Père aime.

Tournons donc la question et disons à Notre-Seigneur.

Oh ! sans doute je vous remercie de ce que vous ayez établi l'Eucharistie pour mon bien ; mais, doux Sauveur, vous me devez d'avoir pu l'établir; j'en suis l'occasion. Si vous y jouissez de vos titres de Sauveur, de Frère, c'est moi qui suis l'occasion de ces titres. Vous me devez de faire du bien encore, de sauver encore. C'est à nous que vous devez votre beau nom de Frère.

Et du reste, Notre-Seigneur mendie des adorateurs ; sa grâce est venue nous chercher. Notre-Seigneur nous voulait donc, il avait besoin de nous !

Pour son exposition, il lui faut des adorateurs ; autrement, il ne sort pas du tabernacle.

A la messe, il faut au moins un serviteur qui représente le peuple, les fidèles ; nous donnons à Notre-Seigneur les conditions de sa royauté.

Scrutez cette pensée elle vous élèvera, vous ennoblira, vous donnera d'immenses désirs d'aimer, et de vous souvenir que noblesse oblige.

Et dites souvent à Notre-Seigneur avec une sainte liberté. Oui, bon Maître, vous nous devez !

Vous avez fait notre cœur pour vous, ô mon Dieu St Augustin

Pourquoi Jésus-Christ est-il dans l'Eucharistie ? On pourrait faire à cette question beaucoup de réponses ; celle qui les résume toutes est celle-ci parce qu'il nous aime et parce qu'il veut que nous l'aimions. L'amour, voilà le motif de l'institution de l'Eucharistie.

Sans l'Eucharistie, l'amour de Jésus-Christ ne serait pour nous qu'un amour de mort, un amour passé, que nous oublierions vite et que nous serions presque pardonnables d'oublier. L'amour a ses lois, ses exigences. L'Eucharistie seule y satisfait pleinement par elle, Jésus-Christ a tout droit d'être aimé, parce qu'il nous y témoigne un amour infini.

Or, l'amour naturel, tel que Dieu l'a mis en nos cœurs, demande trois choses: la présence ou la société de vie, la communauté de biens, l'union parfaite.

I

La peine de l'amitié, son tourment, c'est l'absence. L'éloignement affaiblit et finit, s'il se prolonge trop, par tuer l'amitié la plus forte.

Si Notre-Seigneur est absent, éloigné, notre amour pour lui subira l'effet dissolvant de l'absence. C'est dans la nature de l'homme et de son amour de réclamer, pour vivre, la présence de l'objet aimé.

Voyez les pauvres apôtres pendant que Notre-Seigneur est au tombeau. Les disciples d'Emmaüs l'avouent, ils ont presque perdu la foi ; ils n'ont plus leur bon Maître.

Ah ! Si Notre-Seigneur ne nous avait laissé d'autre gage de son amour que Bethléem et le Calvaire, pauvre Sauveur ! que nous l'eussions vite oublié ! quelle indifférence !

L'amour veut voir, entendre, converser, toucher.

Rien ne remplace la personne aimée, ni souvenir, ni dons, ni portraits : tout cela n'a pas la vie.

Notre-Seigneur le savait bien ! Rien n'aurait pu remplacer sa Personne. Il faut Notre-Seigneur lui-même

Mais la parole ? Non, elle n'est plus vibrante; nous n'entendons plus ses accents si touchants dans la bouche du Sauveur !

Son Évangile ? C'est un testament.

Les sacrements ne donnent-ils pas la vie ? Il faut l'Auteur de la vie pour l'entretenir en nous.

La Croix ? Non, sans Jésus, elle attriste !

Mais l'espérance ? C'est l'agonie sans Jésus !

Jésus eût-il voulu nous réduire à cet état si triste de vivre et de combattre sans lui ?

Oh ! nous serions trop malheureux sans Jésus présent avec nous. Exilés, seuls sur la terre, obligés de nous priver des biens terrestres, des consolations de la vie, tandis que le mondain a tout à souhait; la vie ne serait plus supportable !

Mais avec l'Eucharistie ! avec Jésus au milieu de nous, sous le même toit ; toujours là jour et nuit ; accessible à tous, attendant tout le monde dans sa maison toujours ouverte ; admettant les petits, les appelant avec une prédilection marquée, la vie est moins amère. C'est le bon père au milieu de ses enfants. C'est la société de vie avec Jésus.

Quelle société, qui nous grandit, nous élève !

Et quelle facilité de rapports de société, de recours au ciel, à Jésus-Christ lui-même en personne !

C'est bien la douce compagnie de l'amitié simple, aimante, familière et intime.

Il le fallait !

II

L'amour veut la communauté de biens, la possession en commun. Il veut partager le bonheur et le malheur. C'est sa nature, son instinct de donner, de tout donner avec joie, avec bonheur.

Aussi, comme Jésus-Christ au Très Saint Sacrement donne avec profusion, avec prodigalité, ses mérites, ses grâces, sa gloire même ! Comme il est empressé de donner ! Refuse-t-il jamais ?

Et il se donne lui-même, à tous et toujours.

Il couvre le monde d'hosties consacrées. Il veut que tous ses enfants le possèdent. Il restait encore douze corbeilles des cinq pains multipliés au désert : il faut que tous en aient !

Jésus-Eucharistie voudrait envelopper le monde dans son nuage sacramentel, féconder tous les peuples par cette eau vivifiante qui ira se perdre dans l'océan de l'éternité, mais seulement après avoir désaltéré, réconforté le dernier des élus !

Il est donc bien à nous, tout à nous, Jésus-Hostie.

III

La tendance de l'amour, sa tendance finale, c'est l'union de ceux qui s'aiment, la fusion de deux en un, de deux cœurs en un cœur, de deux esprits en un esprit, de deux âmes en une seule âme.

Écoutez une mère qui étreint son enfant sur son sein : « Je le mange ! »

Jésus subit cette loi de l'amour qu'il a lui-même établie. Après avoir partagé notre état, notre vie, il se donne en communion : il nous fonde en lui.

Union divine des âmes, toujours plus parfaite, toujours plus intime selon la vivacité plus grande de nos désirs. Nous demeurons en lui, il demeure en nous. Nous ne faisons qu'un avec lui, jusqu'à ce qu'au ciel se consume, dans l'union éternelle et glorieuse, cette union ineffable commencée ici-bas par la grâce et, perfectionnée par l'Eucharistie !

L'amour vit donc avec Jésus présent au Très Saint Sacrement. Il partage tous les biens de Jésus. Il s'unit à Jésus.

Les exigences de notre cœur sont satisfaites; notre cœur ne peut demander davantage.

J'honore mon Père Jn 8, 44

Notre-Seigneur n'a pas voulu demeurer sur la terre seulement par sa grâce, sa vérité, sa parole: il y est en personne. Nous possédons le même Seigneur Jésus-Christ que vit la Judée, bien que sous une autre forme de vie. Il a pris un vêtement sacramentel, mais c'est toujours Jésus, le Fils de Dieu et le Fils de Marie. La gloire de son Père, que Notre-Seigneur cherchait avant tout sur la terre, fait encore l'objet de tous ses désirs au sacrement : on peut dire que Jésus-Christ a revêtu l'état sacramentel pour continuer d'honorer et de glorifier son Père.

I

Par son Incarnation, le Verbe divin a réparé, restauré la gloire du Créateur, souillée dans la création par la chute de l'homme, par l'orgueil. Pour cette œuvre, le Verbe s'est humilié jusqu'à s'unir à notre nature humaine; il est descendu en Marie, il s'est anéanti, on l'a vu revêtu de la forme d'esclave.

Après avoir payé la rançon de l'homme, rendu à Dieu par les actes de sa vie une gloire infinie, purifié la terre par sa présence, il est remonté glorieux au ciel ; son œuvre était achevée. Beau jour pour le ciel que l'Ascension triomphante du Sauveur ! Mais jour bien triste pour la terre, qui voit s'éloigner son Roi, son Réparateur. N'a-t-elle pas à craindre de devenir bientôt, pour le ciel, une terre de souvenir, puis d'oubli, et peut-être de colère et de tempêtes ?

Jésus laisse bien aux hommes son Église, de bons et saints apôtres ; mais ils ne sont pas le bon Maître ! Il y aura bien les saints qui imiteront Jésus leur modèle ; mais, après tout, ce ne sont que des hommes comme les autres, faibles, imparfaits, et pouvant, tant qu'ils sont ici-bas, tomber profondément.

Si donc la réparation opérée par Jésus-Christ, la gloire conquise à son Père par ses travaux et ses souffrances, est laissée entre les mains des hommes, n'y a-t-il pas à craindre qu'elle ne périssent ?

N'est-ce pas trop exposer l'œuvre de la Rédemption et de la glorification de Dieu, que de la laisser aux mains des hommes, si imparfaits, si inconstants ? Non, non, on n'abandonne pas ainsi un royaume conquis au prix de sacrifices inouïs, au prix de l'Incarnation et de la mort d'un Dieu ! On n'expose pas ainsi la loi divine de l'amour.

II

Que fera le Sauveur ? Il restera sur la terre, Il y continuera son office d'adorateur, de glorificateur de son Père. Il se fera le sacrement de la gloire de Dieu.

Le voyez-vous, Jésus, sur l'autel ? dans le tabernacle ? Il y est. Qu'y fait-il ? Il adore son Père, lui rend grâces et continue son office d'intercesseur pour les hommes. Il se fait hostie de réparation de la gloire de Dieu outragée... Il demeure sur son Calvaire mystique répétant sa sublime parole : Père, pardonnez-leur ! Je vous offre pour eux mon sang, mes plaies !

Il se multiplie partout, partout où il y a à expier. En quelque lieu que s'établisse une famille chrétienne, Jésus vient faire avec elle société d'adoration, et glorifier son Père en l'adorant et en le faisant adorer en esprit et en vérité. Dieu le Père, satisfait, glorifié autant qu'il le mérite, s'écrit : "Mon nom est grand parmi les nations ; car depuis le lever du soleil jusqu'à son couchant, on m'offre une hostie d'agréable odeur !"

III

Mais, ô merveille de l'Eucharistie ! Jésus rend à son Père, par son état sacramentel, un hommage nouveau, tel que le Père n'en a jamais reçu d'aucune créature; un hommage plus grand, pour ainsi dire, que tout ce que put faire le Verbe incarné sur la terre.

Quel est donc cet hommage extraordinaire ? C'est l'hommage du Roi de gloire, consommé dans la puissance, et la majesté du ciel, qui vient en son sacrement immoler à son Père, non seulement sa gloire divine comme en l'Incarnation, mais même sa gloire humaine, les qualités glorieuses de son humanité ressuscitée ! Ne pouvant dans le ciel honorer son père par le sacrifice de sa gloire, Jésus-Christ redescend sur la terre, s'incarne de nouveau sur l'autel, et le Père céleste peut le contempler encore pauvre comme à Bethléem, bien qu'Il demeure le Roi du ciel et de la terre; humble et obéissant comme à Nazareth; soumis, non seulement jusqu'à l'ignominie de la Croix, mais jusqu'à la communion sacrilège; soumis à ses ennemis, à ses profanateurs ! Doux Agneau qui ne se plaint pas ! Tendre victime qui ne sait pas murmurer ! Bon Sauveur qui ne se venge pas ! Mais pourquoi ? pourquoi tout cela ?

Pour glorifier Dieu son Père par la continuation mystique des plus sublimes vertus; par le sacrifice perpétuel de sa liberté, de sa puissance et de sa gloire, liées par son amour dans le sacrement jusqu'à la dernière heure du monde. Jésus-Christ, ici-bas, contrebalançant l'orgueil de l'homme par ses humiliations, et rendant à son Père une gloire infinie : quel spectacle pour le Cœur de Dieu ! Quelle raison de la présence eucharistique plus digne de l'amour de Jésus-Christ pour son divin Père !

Jésus-Christ a aimé l'Église, qu'il a faite son épouse immaculée Ep 5, 25

I

Une des raisons encore de l'institution de l'Eucharistie est l'amour de Jésus-Christ pour son Église.

Notre-Seigneur descendu du ciel pour former son Église, la fonder, meurt pour elle sur la Croix. De son côté ouvert, elle sort avec le sang et l'eau qui s'en échappent, nouvelle Eve formée du corps du second Adam. Toutes les actions, toutes les souffrances de Jésus-Christ ont eu pour but d'acquérir à son Église un trésor infini de grâces et de mérites dont elle pût disposer en faveur de ses enfants. Elle en est l'héritière.

Mais si Jésus doit remonter au ciel après sa résurrection, se contentant de laisser l'Église dépositaire de sa vérité et de ses grâces, l'Église sera ici-bas une épouse en deuil, pleurant la présence chérie de son époux divin.

Il n'en peut être ainsi. Ce ne serait pas digne de la puissance et de l'amour du Sauveur. Jésus restera avec l'Église pour être sa vie, sa puissance et sa gloire.

II

La vie d'une épouse privée de son époux n'est plus une vie, c'est l'agonie, le deuil. Mais à côté de son époux, l'épouse est grande et forte, elle est joyeuse ; elle possède le cœur de son époux, et elle est heureuse de se dévouer à le servir.

Telle est l'Église en face de l'Eucharistie.

L'Eucharistie est le but de son amour, le centre de son cœur, le bonheur et la joie de sa vie.

Elle veille jour et nuit par ses enfants aux pieds du Dieu du tabernacle, pour l'honorer, l'aimer, et le servir. L'Eucharistie est le mobile, la fin de tout son culte ; elle en est l'âme, et sans l'Eucharistie le culte cesse, n'a plus de raison d'être.

III

C'est par l'Eucharistie que l'Église est puissante et féconde ; ses enfants ne se comptent plus et sont répandus par toute la terre ; chaque jour ses missionnaires lui en donnent de nouveaux. Elle doit être la mère du genre humain.

Mais d'où lui vient sa fécondité ? Est-ce du baptême, de la pénitence ? Sans doute ces sacrements donnent la vie ou la rendent ; mais que deviendront ces enfants qui sont nés dans l'eau de la régénération divine ?

Il faut les nourrir, les élever. Ils ont en eux le germe de Dieu ; il faut le développer, le faire grandir. Or c'est par l'Eucharistie que l'Église forme Jésus-Christ en ses enfants.

C'est l'Eucharistie qui est le Pain vivant dont elle entretient leur vie surnaturelle.

C'est par l'Eucharistie qu'elle fait leur éducation car, là seulement, les âmes trouvent l'abondance de la lumière et de la vie, la force de toutes les vertus. Agar, dans le désert, pleurerait de ne pouvoir rafraîchir et nourrir son enfant qui allait expirer d'inanition. Mais l'Église reçoit chaque matin le Pain du ciel pour chacun de ses enfants ; il y en a pour tous.

Et c'est le Pain des anges, le Pain des rois ; aussi ses enfants sont-ils beaux comme le Pain qui les nourrit. Ils sont rassasiés du froment des élus ; ils ont le droit de s'asseoir chaque jour au festin royal ; les tables sont toujours dressées dans l'Église, et elle les invite, les conjure d'y venir puiser la force et la vie.

IV

L'Eucharistie est la gloire de l'Église.

Jésus-Christ, son époux, est Roi ; il est le Roi de gloire. Son Père a placé sur sa tête une couronne resplendissante. Mais la gloire de l'époux est la gloire de l'épouse ; et l'Église, comme le bel astre des nuits, reflète les rayons divins du soleil de gloire.

L'Église, devant le Dieu de l'Eucharistie, est belle aux jours des fêtes de son Époux, parée de ses vêtements d'honneur, chantant des hymnes solennels, conviant tous ses enfants à se réunir pour honorer le Dieu de son cœur.

Elle est heureuse de rendre gloire à son Roi et à son Dieu ; à l'entendre, à la voir, on se croirait transporté dans la Jérusalem céleste, où la cour angélique glorifie, dans une fête perpétuelle, le Roi immortel des siècles.

Elle est triomphante quand elle déploie, au jour de la Fête-Dieu, ses longues processions, cortège du Dieu de l'Eucharistie ; elle s'avance comme une armée rangée en bataille, accompagnant son chef et alors, rois et peuples, petits et grands, chantent la gloire du Seigneur, qui a établi sa demeure au milieu de son Église.

Le règne de l'Eucharistie, c'est le règne de l'Église, et là où l'Eucharistie est oubliée, l'Église n'a que d'infidèles enfants, et bientôt elle pleurera une ruine nouvelle.

Vous êtes vraiment le Dieu caché, ô Dieu sauveur ! Is 45, 15

Que le Fils de Dieu ait aimé l'homme jusqu'à se faire homme, on le comprend: le Créateur devait avoir à cœur de réparer l'ouvrage de ses mains. Que l'Homme-Dieu soit mort sur la Croix, on le comprend encore par un excès d'amour. Mais ce qui ne se comprend plus, ce qui épouvante ceux qui sont faibles dans la foi et scandalise les incrédules, c'est que Jésus-Christ glorieux, couronné, après avoir achevé sa mission ici-bas, veuille encore demeurer avec nous, et dans un état plus humilié, plus anéanti qu'à Bethléem, qu'au Calvaire même. Soulevons avec respect le voile mystérieux qui couvre le Saint des saints, et essayons de comprendre l'excès d'amour que nous témoigne le Sauveur.

I

Cet état voilé est le plus glorieux pour le Père céleste; car Jésus renouvelle et glorifie ainsi tous les états de sa vie mortelle. Ce qu'il ne peut faire au ciel dans la gloire, il le fait par son état d'anéantissement sur l'autel. Quels regards de complaisance le Père céleste ne doit-il pas jeter sur la terre, où il aperçoit son Fils, qu'il aime comme lui-même, dans un état de pauvreté, d'humilité, d'obéissance !

Notre-Seigneur a trouvé le moyen de perpétuer et de renouveler sans cesse le sacrifice du Calvaire; il veut que son Père ait constamment sous les yeux l'acte héroïque par lequel il lui rendit une gloire infinie et s'immolant pour détruire le règne de Satan, son ennemi.

Jésus-Christ continue de livrer à l'orgueil le combat qui le vaincra: comme rien n'est plus antipathique à Dieu que l'orgueil, rien ne le glorifie tant que l'humilité. La gloire de son Père, telle est donc la première raison de l'état voilé de Notre-Seigneur en l'Eucharistie.

II

Voilé, Jésus-Christ travaille à l'œuvre de ma sanctification. Pour devenir un saint, il me faut vaincre l'orgueil et mettre à sa place l'humilité; or, en l'Eucharistie, Jésus me donne l'exemple et la grâce de l'humilité. C'est lui qui a prononcé autrefois cette parole : « *Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur* » (Mt 11, 29). Mais, depuis dix-huit siècles, l'humilité ne serait qu'un nom, si nous n'avions que le souvenir; des exemples du Sauveur pendant sa vie mortelle. Nous pourrions dire avec raison : « Mais, Seigneur, je ne vous ai pas vu humilié ».

Eh bien ! Jésus-Christ est là pour répondre à nos excuses, à nos plaintes; c'est du tabernacle, de dessous le voile de l'hostie, que s'échappe surtout cette parole : « *Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur* ». Apprenez de moi à cacher vos bonnes œuvres, vos vertus, vos sacrifices; descendez, venez vers moi !

Et la grâce de l'humilité se trouve dans l'état humilié de Jésus au Très Saint Sacrement. Quelle gloire humaine pourra craindre de s'abaisser, puisque le Roi de gloire s'abaisse jusqu'à cet état ? Quel riche n'estimera l'aimable pauvreté de Jésus-Hostie ? Qui refusera d'obéir à Dieu et à ceux qui le représentent, quand Dieu lui-même obéit à l'homme ?

III

L'état voilé de Jésus encourage ma faiblesse. Je puis m'approcher de lui, lui parler, le contempler sans crainte. Si sa gloire resplendissait, qui oserait parler à Jésus-Christ, alors que les apôtres tombèrent frappés d'épouvante pour avoir vu un rayon de sa gloire, sur le Thabor :

Jésus voile sa puissance, qui effraierait l'homme. Il voile sa sainteté, qui est si sublime qu'elle découragerait nos faibles vertus. La mère bégaye avec son petit enfant et se met à sa portée pour l'élever jusqu'à elle; ainsi Jésus se fait petit avec les petits pour les élever jusqu'à lui, et par lui jusqu'à Dieu. Jésus voile son amour, le tempère. Son ardeur est telle, qu'elle nous consumerait si nous étions exposés à ses feux sans intermédiaire: Dieu est un feu consumant. Voilà comment Jésus voilé encourage notre faiblesse. Quelle plus grande preuve d'amour que ce voile eucharistique ?

IV

Le voile eucharistique perfectionne notre foi. La foi, c'est l'acte pur de l'esprit, dégagé des sens. Or, ici les sens ne servent de rien, ils n'ont pas d'action. C'est le seul mystère de Jésus-Christ où les sens doivent absolument se taire; dans tous les autres, dans l'Incarnation, la Rédemption, les sens voient un Dieu enfant, un Dieu mourant; ici, rien qu'un nuage impenétrable pour eux; la foi doit seule agir, c'est le royaume de la foi.

Ce nuage nous demande un sacrifice bien méritoire, le sacrifice de notre raison et de notre esprit ; il faut croire même contre le témoignage des sens, contre les lois ordinaires des êtres, contre sa propre expérience; il faut croire sur la simple parole de Jésus-Christ. Il n'y a qu'une question à faire: « Qui est là ? » « Moi » répond Jésus-Christ. Tombons à terre et adorons !

Et cette foi pure et dégagée des sens, libre dans son action, nous unit simplement à la vérité de Jésus-Christ au Très Saint Sacrement: « *La chair ne sert de rien, dit le Sauveur, mes paroles sont esprit et vie* » (Jn 6, 63). L'âme franchit la barrière des sens et entre dans l'admirable contemplation de la divine présence de Dieu sous les espèces, assez voilée pour que nous en puissions supporter l'éclat, assez transparente pour les yeux de la foi. Bien plus, au lieu d'être une épreuve, ce voile devient, pour une foi humble et sincère, un aiguillon, un encouragement.

On aime à pénétrer une vérité voilée, à découvrir un trésor caché, à triompher d'une difficulté. Ainsi l'âme fidèle, en présence du voile eucharistique, cherche son Seigneur, comme Madeleine au tombeau: ses désirs grandissent, elle l'appelle comme l'Épouse des Cantiques, elle se plaît à lui donner toutes les beautés, à le décorer de toutes les gloires.

L'Eucharistie est pour elle ce qu'est Dieu pour les bienheureux, une vérité, une beauté toujours ancienne, et toujours nouvelle, qu'on ne se lasse pas de scruter, de pénétrer.

Seigneur, le Bien-Aimé de mon âme, je vous chercherai sans cesse, montrez-moi votre Face adorable ! Et Jésus se manifeste graduellement à notre âme selon la mesure de sa foi et de son amour: de la sorte, l'âme trouve en Jésus un aliment toujours nouveau, une vie qui ne s'épuise pas : le divin objet de sa contemplation lui apparaît toujours orné d'une nouvelle qualité, d'une nouvelle et plus grande bonté ; et comme en ce monde l'amour vit de bonheur et de désirs, l'âme, par l'Eucharistie, jouit et désire en même temps; elle mange, et elle a encore faim ! La sagesse de Notre-Seigneur et sa bonté pouvaient seules inventer le voile eucharistique.

Pourquoi me cachez-vous votre face Job 13, 24

I

Pourquoi Notre-Seigneur se voile-t-il au Très Saint Sacrement sous les saintes espèces ?

On a de la peine à s'habituer à cet état caché de Notre-Seigneur : il faut revenir souvent sur cette vérité, car nous devons croire fermement et pratiquement que Notre-Seigneur Jésus-Christ, tout voilé qu'il est, se trouve réellement et substantiellement présent dans la sainte Eucharistie.

Donc pourquoi cette présence silencieuse, ce voile impénétrable ? Seigneur, est-on souvent tenté de dire, montrez-nous votre face ?

Notre-Seigneur nous fait sentir sa puissance, il nous attire, nous tient dans le respect, et nous ne le voyons pas. Il serait si doux, si bon, d'entendre les paroles de la bouche de Notre-Seigneur !

Et quelle consolation s'il se montrait, quelle assurance d'être dans son amitié ! Car il ne se montre, dirait-on, qu'à ceux qu'il aime.

II

Eh bien, Notre-Seigneur caché est plus aimable que s'il se montrait ; silencieux, il est plus éloquent que s'il parlait ; et ce que nous croyons être une punition, est un effet de son amour et de sa bonté.

Oui, s'il se montrait, nous serions malheureux ; le contraste de ses vertus, de sa gloire, nous humilierait. Quoi ! dirions-nous, un Père si bon, et des enfants si misérables ! Nous n'oserions approcher, nous montrer. Au moins maintenant, ne connaissant que sa bonté, nous venons sans crainte.

Et tous viennent. Supposons que Notre-Seigneur ne se montre qu'aux bons ; car, ressuscité, il ne peut se faire voir aux pécheurs. Qui osera se croire bon ? Qui ne craindra de venir à l'église, de peur que Jésus-Christ, ne le trouvant pas assez bon, ne se montre pas à lui ? Et alors des jalousies. Les orgueilleux seuls oseraient assez compter sur eux pour venir vers Notre-Seigneur.

Tandis que maintenant tous ont des droits égaux et peuvent se croire aimés.

III

Mais peut-être que la vue de la gloire nous convertirait ?

Non, non, la gloire ne convertit pas. Les Juifs devinrent idolâtres au pied du Sinaï en feu ; les apôtres au Thabor déraisonnaient.

La gloire effraie et enorgueillit, elle ne convertit pas. Le peuple juif n'osait approcher de Moïse illuminé du rayon divin. Non, Seigneur, restez donc voilé, cela vaut mieux. Je puis m'approcher de vous et espérer que vous m'aimez, puisque vous ne me repoussez pas.

Mais sa parole si puissante ne nous convertirait-elle pas ? Les Juifs ont entendu Notre-Seigneur pendant trois ans ! Se sont-ils convertis ? A peine quelques-uns. Ce n'est pas la parole humaine de Notre-Seigneur, celle que l'on entend, qui convertit, mais sa parole de grâce. Or, Notre-Seigneur, dans le Saint Sacrement, nous parle au cœur, et cela doit nous suffire, car c'est une vraie parole.

IV

Mais si, au moins, je pouvais sentir le Cœur de Notre-Seigneur, quelques-unes de ses flammes si ardentes, je l'aimerais bien plus ; elles changeraient mon cœur et l'embrasseraient d'amour.

Nous confondons l'amour avec le sentiment. Et quand nous demandons à Notre-Seigneur de l'aimer, nous voulons qu'il nous fasse sentir que nous l'aimons.

Ce serait bien malheureux qu'il en fût ainsi. Non, l'amour c'est le sacrifice, le don de notre volonté, la soumission à celle de Dieu.

Or, ce qui ressort de la contemplation de l'Eucharistie et de la communion, qui est l'union parfaite à Jésus, c'est la force. La douceur n'est que passagère. Il ne reste que la force. Et de quoi avons-nous besoin contre nous et contre le monde, sinon de force ? La force, c'est la paix.

Or, ne vous sentez-vous pas en paix devant Notre-Seigneur ? C'est preuve que vous l'aimez. Que voulez-vous de plus ?

Quand deux amis sont réunis, ils passent leur temps à se regarder et à se dire qu'ils s'aiment ; ils perdent leur temps. Cela n'augmente pas leur amitié. Séparez-les quelque temps, ils pensent l'un à l'autre, se refont chacun dans son souvenir l'image de leur ami ; ils se désirent.

Il en est de même de Notre-Seigneur. Pendant trois ans que les apôtres ont vécu avec lui, qu'ont-ils fait ?

Il s'est caché pour que nous méditions sur sa bonté, ses vertus, pour que notre amour devienne sérieux et sorte des sens, qu'il se contente de la force et de la paix de Dieu.

V

Concluons donc: le Sauveur est bien là sous les voiles du sacrement ; mais il nous dérobe la vue de son corps, pour que nous demeurions dans son amour, dans son adorable personnalité.

S'il se montrait, ou seulement un rayon de sa gloire, un trait de son adorable visage, nous le laisserions, lui, pour rester dans cette manifestation. Mais il l'a dit : son corps n'est pas notre fin ; il n'est qu'un échelon pour nous faire monter à son âme, et de là à sa divinité : nous avons son amour pour nous y conduire.

Notre foi recevra une certitude absolue de la force de notre amour. Nos sens se taisant, notre âme entre en communication avec Jésus-Christ, et comme Jésus c'est le bonheur, le repos, la joie, plus nous entrons intimement en Jésus, plus notre bonheur est grand.

L'œuvre de Dieu est que vous croyez en Jésus-Christ Jn 6, 29

I

Notre-Seigneur veut que nous nous rappelions tout ce qu'il a fait pour nous sur la terre, et que nous honorions sa présence au Très Saint Sacrement par la méditation de tous les mystères de sa vie.

Pour nous rappeler plus vivement le mystère de la Cène, il ne nous a pas donné seulement le récit des évangélistes, mais un souvenir vivant, Lui-même, sa personne adorable.

Bien que Notre-Seigneur soit au milieu de nous, nous ne pouvons le voir, ni nous représenter comment il est dans l'Eucharistie.

Cependant Notre-Seigneur a souvent apparu; pourquoi n'a-t-il pas permis qu'on gardât des portraits de ces augustes apparitions ?

Notre-Seigneur sait bien qu'en définitive tous les portraits ne serviraient qu'à nous faire oublier la réalité de sa présence actuelle sous les saints voiles de l'Eucharistie.

Mais si je voyais, n'aurais-je pas plus de foi ? Est-ce que l'on n'aime pas mieux ce que l'on voit ?

Oui, les sens peuvent confirmer ma foi chancelante ; mais Notre-Seigneur ressuscité ne veut pas que seuls nos sens l'atteignent : il demande une foi pure.

Il n'est pas corps seulement, mais âme aussi. Il ne veut pas être aimé comme les corps ; il veut que nous allions jusqu'à son âme avec notre esprit et avec notre cœur, sans le découvrir par les sens.

Du reste, Notre-Seigneur, bien que véritablement présent au Saint Sacrement en corps et en âme, y est à la manière des esprits; les esprits ne s'analysent pas et ne se dissèquent pas; les sens ne peuvent les atteindre.

II

D'ailleurs pourquoi nous plaindre ? Notre-Seigneur a su tout concilier ; les saintes espèces ne le touchent pas; elles ne sont pas une partie de lui-même. Cependant elles sont inséparablement unies à la personne de Notre-Seigneur ; elles sont la condition de sa présence, elles nous disent où il est. Notre-Seigneur aurait pu prendre une manière d'être purement spirituelle, et alors comment le trouver ? Où le chercher ?

Remercions-le, ce bon Sauveur ! Il n'est pas caché, il n'est que voilé. Une chose cachée, on ne sait pas où elle est, elle est comme n'existant pas; une chose voilée, on la possède, on en est sûr, bien qu'on ne la voie pas.

Savoir qu'on a son ami à côté de soi, qu'il est là, n'est-ce pas beaucoup déjà ? Eh bien ! vous voyez bien où est Notre-Seigneur ; regardez la sainte hostie, vous êtes sûr qu'il est là.

III

Notre-Seigneur se voile pour notre bien; dans notre intérêt, pour nous forcer à étudier son âme, ses intentions, ses vertus en lui-même ; si nous le voyions, nous resterions à l'admirer extérieurement, nous n'aurions pour lui qu'un amour de sentiment. Notre-Seigneur veut que nous l'aimions d'un amour de sacrifice.

Certes, il en coûte à Notre-Seigneur de se voiler ainsi. Il aimerait mieux montrer ses traits divins qui lui attireraient tant de cœurs ; mais il le fait pour notre bien.

L'esprit travaille alors sur l'Eucharistie, la foi est aiguillonnée; nous pénétrons en Notre-Seigneur.

Au lieu de se montrer à nos yeux, il se montre à notre âme. Il se signale en nous par sa propre lumière, il nous éclaire et il est l'objet que nous devons contempler : objet et moyen de notre foi.

Ici, celui qui aime davantage, qui est plus pur, voit plus clair. Notre-Seigneur l'a dit: « *Celui qui m'aime et qui garde mes préceptes, je me manifesterai à lui* » (Jn 14, 21).

Notre-Seigneur donne aux âmes de prière des lumières très grandes sur lui-même, et qui ne les trompent pas.

Il varie sa lumière ; il la dirige tantôt sur un point de sa vie, tantôt sur un autre, et comme l'Eucharistie est la glorification de tous les mystères, Jésus-Christ devient lui-même notre méditation, quel qu'en soit le sujet.

IV

Aussi, qu'il est bien plus facile de méditer devant le Très Saint Sacrement que chez soi !

Chez soi, on est présent à l'immensité de Dieu. Ici, on est devant Notre-Seigneur, corporellement présent, tout proche de nous.

Et comme le cœur suit l'esprit; l'affection, la connaissance, il devient plus facile d'aimer en face du Très Saint Sacrement ; l'amour est actuel, puisqu'il se porte sur Jésus qui vit devant nous, qui renouvelle en l'Eucharistie tous ses mystères.

Celui qui médite les mystères, en eux-mêmes, sans les vivifier par l'Eucharistie, trouve toujours un vide, garde un regret malgré lui. "Que n'y étais-je ?" se dit-on.

Mais en face du Très Saint Sacrement, que regretter, que désirer ? Tous les mystères vivent dans le Sauveur présent. Que vous pensiez à la vie mortelle ou à la vie glorieuse de Jésus, vous savez que Jésus-Christ est là avec son corps, son âme et sa divinité.

Entrons donc dans ces pensées. Imaginons les mystères que nous voudrions, mais fortifions et animons ce souvenir de la présence de Jésus-Christ.

Rappelons-nous donc que Notre-Seigneur est là, dans cette hostie avec tous ses états, tout lui-même; celui qui ignore cela est dans les ténèbres, et sa foi est toujours languissante, elle ne le rend pas heureux.

Ayons donc l'activité, la délicatesse de la foi; c'est ce qui ferait notre bonheur. Notre-Seigneur veut nous béatifier par lui-même. Tous les hommes sont incapables à cette tâche ; la piété même, seule, ne rend pas heureux. Il faut la piété nourrie de l'Eucharistie ; car le bonheur ne vient que de la possession de Dieu, et l'Eucharistie, c'est Dieu tout à nous.

Nous avons cru à l'amour que Dieu a pour nous 1 Jn 4, 16

Nous croyons à l'amour de Dieu pour nous. Parole profonde. Il y a la foi à la vérité des paroles divines, exigée de tout chrétien ; et il y a la foi à l'amour, qui est plus parfaite et la couronne de la première. La foi en la vérité sera stérile, si elle n'aboutit pas à la foi en l'amour.

Quel est cet amour auquel nous devons croire ? C'est l'amour de Jésus-Christ, l'amour qu'il nous témoigne dans l'Eucharistie, amour qui est Lui même, amour vivant et infini.

Heureux ceux qui croient à l'amour de Jésus en l'Eucharistie : ils aiment, car croire à l'amour, c'est aimer.

Ceux qui se contentent de croire à la vérité de l'Eucharistie n'aiment pas ou guère.

Mais quelles preuves de son amour Notre-Seigneur nous donne-t-il en l'Eucharistie ?

I

Il y a d'abord sa parole, sa sincérité. Jésus nous dit qu'il nous aime, qu'il n'a institué son sacrement que par amour pour nous. Donc c'est vrai.

On croit à un honnête homme sur parole; pourquoi croirait-on moins à Notre-Seigneur ? Quand un ami veut prouver à son ami qu'il l'aime, il le lui dit en personne et lui serre la main avec affection.

Eh bien, Notre-Seigneur, pour nous certifier son amour, ne veut ni anges ni ministres quelconques; il vient en personne; l'amour ne veut pas d'intermédiaires.

Aussi il ne se perpétue que pour nous redire sans cesse: "Je vous aime, vous voyez bien que je vous aime".

Notre-Seigneur avait tant peur que nous venions à l'oublier, qu'il a pris sa maison, son chez lui parmi nous, pour que nous ne puissions penser à lui sans penser à son amour. Se donnant de la sorte, s'affirmant ainsi, peut-être, espère-t-il, ne l'oubliera-t-on pas.

Quiconque pense sérieusement à l'Eucharistie, quiconque surtout y participe, sent invinciblement que Notre-Seigneur l'aime; il sent qu'il a en lui un père ; il se sent aimé comme un enfant.

Il a le droit de venir vers son père, de lui parler. A l'église, au pied du tabernacle, il est chez son père, il le sent.

Ah je comprends que l'on aime vivre près des églises, à l'ombre de la maison paternelle !

Ainsi Jésus, au Très Saint Sacrement, nous dit qu'il nous aime, il nous le dit intérieurement et nous le fait sentir. Croyons à son amour.

II

M'aime-t-il personnellement ?

A cela il n'y a qu'une réponse. Sommes-nous de la famille chrétienne ? Dans une famille, est-ce que le père et la mère n'aiment pas chacun de leurs enfants d'un égal amour ? Et s'il y avait quelque préférence, ne serait-elle pas pour le plus faible, le plus chétif ?

Notre-Seigneur a au moins pour nous les sentiments d'un bon père; pourquoi lui refuser cette qualité ?

Mais de plus, voyez comme Notre-Seigneur exerce envers chacun de nous son amour personnel. Chaque matin, il vient pour voir en particulier chacun de ses enfants, lui parler, le visiter, l'embrasser. Bien qu'il vienne ainsi depuis si longtemps, sa visite est aussi gracieuse, aussi aimable que la première fois. Il n'a point vieilli, il n'est point fatigué de nous aimer et de se donner à chacun de nous.

Ne se donne-t-il pas tout entier à chacun ? Et si l'on est plus nombreux à le recevoir, se divise-t-il ? Donne-t-il moins à chacun ?

Si l'église est pleine d'adorateurs, chacun de nous ne peut-il pas prier Jésus, lui parler ? Et n'est-il pas écouté, exaucé comme s'il était seul à l'église ?

Voilà l'amour personnel de Jésus. Chacun le prend pour soi tout entier et ne fait de tort à personne ; comme le soleil nous donne à tous et à chacun toute sa lumière ; comme l'océan est tout entier à chaque poisson et à tous les poissons. Jésus est plus grand que nous tous, il est inépuisable.

III

La persistance de l'amour de Jésus au Très Saint Sacrement, voilà encore une preuve irrécusable de son amour. Que c'est affligeant pour l'âme qui comprend !

Il se célèbre chaque jour sur la terre un nombre presque infini de messes ; elles se succèdent presque sans interruption ; et combien de ces messes, où Jésus s'offre pour nous, sont sans auditeurs, sans assistants ! Tandis que sur ce nouveau Calvaire, Jésus crie miséricorde, les pécheurs outragent Dieu et son Christ.

Pourquoi donc Notre-Seigneur renouvelle-t-il si souvent son sacrifice, puisqu'on n'en profite pas ?

Pourquoi Notre-Seigneur reste-t-il jour et nuit sur tant d'autels où personne ne vient prendre les grâces qu'il offre à pleines mains ?

Il aime, il espère, il attend.

S'il ne venait sur nos autels qu'à certains jours, il craindrait qu'un pécheur, mû par un bon désir de retour et le cherchant, ne le trouvât pas et attendît ; il aime mieux attendre lui-même le pécheur pendant des années que de le faire attendre un instant, ce qui le découragerait peut être quand il voudrait sortir de l'esclavage du péché.

Oh ! combien peu pensent que Jésus les aime à ce point au Très Saint Sacrement ! Et pourtant tout cela est vrai. Oh ! nous n'avons pas foi à l'amour de Jésus. Traiterions-nous un ami, un homme quelconque, comme Notre-Seigneur ?

Je ne vous laisserai point orphelins. Je reviens à vous. Jn 14, 18

L'imitation a dit : Quand Jésus est présent, tout est bon ; quand il est absent, c'est un enfer. Que serions nous, si le Sauveur s'était contenté de vivre sa vie mortelle ?

Cela, sans doute, eût été déjà une grande miséricorde et eût suffi pour nous mériter le salut et la gloire éternelle. Mais cela n'empêche pas que nous serions les plus malheureux des hommes. Comment donc ? Avec la grâce, la parole de Jésus, ses exemples, les témoignages excessifs de son amour ? Oui, avec tout cela, nous serions les plus malheureux des hommes.

I

Voilà une famille groupée, unie autour de son bon père : elle est heureuse.

Son chef lui est enlevé ; les larmes remplacent la joie et le bonheur ; ce n'est plus une famille : il n'y a plus de père.

Or, Jésus est venu sur terre fonder une famille. Ses enfants seront, dit le Prophète, joyeux autour de sa table comme les jeunes plants de l'olivier.

Que notre chef disparaisse, la famille est dispersée.

Sans Notre Seigneur, nous serions absolument comme les apôtres pendant sa Passion, errant et ne sachant que devenir. Cependant ils étaient peu éloignés de Notre Seigneur ; ils avaient tout reçu de lui ; ils avaient vu ses miracles ; sa vie venait de s'écouler sous leurs yeux, c'est vrai.

Mais le bon Père manquait, ils n'étaient plus une famille, ils n'étaient plus frères : ils s'en allaient chacun à ses affaires. Quelle société peut subsister sans un chef ?

L'Eucharistie est donc le trait d'union de la famille chrétienne : ôtez la, il n'y a plus de fraternité.

Les catholiques qui ne fréquentent pas l'Eucharistie sont-ils frères encore ? On ne peut le dire ; et dans les familles où le père, les frères ne communient pas, l'esprit d'union s'en va, la mère est une martyre et les soeurs des persécutées. Non, non, sans l'Eucharistie, il n'y a pas de famille.

Mais si Jésus reparait, la famille renaît. Voyez la grande famille de l'Eglise. Il y a des fêtes et on les comprend : les fêtes au père de famille, les fêtes à la mère, aux saints qui sont nos frères. Ces fêtes ont une raison d'être.

Oh ! Jésus savait bien que tant que durerait la famille chrétienne, il fallait qu'il fût son père, son centre, son plaisir, sa joie, son bonheur !

Aussi, quand nous nous rencontrons, nous pouvons nous saluer fraternellement.

Nous sortons de la même table. Aussi les apôtres appelaient ils instinctivement les premiers chrétiens, leurs frères.

Oh ! que le démon savait bien qu'en éloignant les âmes de l'Eucharistie, il détruit la famille chrétienne, et que nous devenons égoïstes ; car il n'y a que deux amours : ou l'amour de Dieu ou l'amour de soi. Il faut se donner à l'un ou à l'autre.

II

Dans la présence de Notre Seigneur nous trouvons encore notre protection et notre sauvegarde. Jésus a dit : « *Vous ne vous défendrez pas. Si l'on vous insulte, vous pardonnerez ; si l'on veut votre manteau, donnez aussi votre tunique* » (Mt 5, 40). Jésus semble ne nous donner ici bas, comme chrétiens, qu'un droit : c'est le droit à la persécution et à la malédiction des hommes. Eh bien si l'on nous ôte l'Eucharistie, où irons nous puiser la force de suivre une pareille doctrine ? La vie n'est plus tenable.

Jésus nous a condamnés à des galères intolérables. Quel roi quitte son peuple après l'avoir engagé dans une guerre meurtrière ?

Nous avons l'espérance du ciel, il est vrai. Mais que ma récompense est loin. J'ai encore vingt, quarante ans à vivre sur cette terre de misères, et pendant ce temps là je devrai vivre d'un espoir aussi lointain ?

Mais mon cœur a besoin de consolation. Il a besoin de se déverser dans le cœur d'un ami... À qui irai-je donc ?

Celui qui manque de foi à l'Eucharistie répond : Je quitterai ma religion, et j'en embrasserai une autre... C'est logique. On ne peut pas n'avoir toujours que des peines et jamais de consolations. Il est impossible de vivre sans Jésus.

Aussi allez le trouver dans son Sacrement, voilà l'ami, le guide, le père. L'enfant qui vient de recevoir un baiser de sa mère n'est pas plus heureux que l'âme fidèle qui a conversé avec Jésus.

Je ne comprends pas que ceux qui souffrent n'aient pas une grande dévotion à l'Eucharistie ! Ils finiront par le désespoir. Je ne m'en étonne pas : saint Paul, comblé de tant de grâces, trouvait encore la vie lourde et ennuyeuse.

Oh ! sans la présence de Celui qui dit aux passions : vous ne monterez pas plus haut, vous n'envahirez pas la tête et le cœur de cet homme, on devient fou. Que Jésus a donc été bon de se perpétuer dans l'Eucharistie !

III

Sa seule présence diminue la puissance des démons, les empêche de dominer comme avant l'incarnation. Aussi, depuis la venue du Sauveur, y a-t-il relativement peu de possessions; les contrées infidèles en ont bien plus que les nôtres. Le règne du démon revient à mesure que diminue la foi en l'Eucharistie.

Et vos tentations, quelquefois si terribles, si épouvantables, ne s'apaisent-elles pas souvent dès que vous entrez dans une église, dès que vous vous mettez en rapport avec Jésus dans l'Eucharistie ? C'est toujours lui, sachez le, qui commande aux tempêtes.

Jésus est donc avec nous ; et tant qu'il y aura un adorateur sur la terre, Jésus sera avec lui pour le protéger.

Voilà le secret de la longue vie de l'Église. On a peur des ennemis de l'Église. C'est un manque de foi. Seulement il faut honorer et servir Notre Seigneur en son Sacrement. Que pourrait faire un père de famille qu'on mépriserait, qu'on insulterait ? Il s'en irait. Gardons bien Jésus, et nous n'aurons rien à craindre.

Si nous aimons Jésus en l'Eucharistie, si nous nous repentons de nos fautes quand nous lui avons fait de la peine, il ne nous abandonnera pas. L'essentiel est de ne pas l'abandonner nous mêmes les premiers.

Il faut qu'il puisse toujours dire j'ai un chez moi.

Et quand le fort armé occupe sa maison, la famille est en paix.

Notre Père, donnez nous aujourd'hui notre pain quotidien. Mt 6, 9

Nous avons un Père dans les cieux, et c'est à lui que cette prière s'adresse directement. Mais Notre Seigneur Jésus-Christ nous a enfantés à la grâce, à la vie surnaturelle, et a mérité par là le titre de Père. Le Père céleste habite la gloire, Jésus habite cette église.

Il est notre Père sur la terre et il veut remplir tous les devoirs d'un bon père vis-à-vis de ses enfants.

I

Un père demeure avec sa famille. Il en est le centre et le pivot. Tous les membres sont sous sa garde et agissent par son impulsion. Il est le chef, la tête. Il a l'autorité première, même sur la mère à qui est spécialement réservée la part de la tendresse. Or, Jésus-Christ, notre Père, a sa maison, qui est l'Église. Vous êtes sa famille, sa famille privilégiée.

Dans une famille, il y a des enfants qui travaillent au-dehors, d'autres avec leur père sous ses yeux. Vous êtes ces enfants heureux. Ah ! Sans Notre Seigneur qui est votre Père, cette maison si pieuse, qui représente si bien une famille, ne serait qu'une réunion de prisonnières ou d'ouvrières courbées sous le travail sans joie. Il n'y aurait pas ce centre, ce foyer d'affection qui est le Tabernacle de cette chapelle. Oh ! Pensez souvent, dans vos travaux, à ce bon Père toujours présent au milieu de vous, vous protégeant et vous regardant d'un œil de bonté. Car la bonté est la grande qualité de ce Père divin. Il ne sait rien refuser. Toujours il fait bon accueil, et vous l'aurez toujours, ce Père. Vos parents sont morts, ne vous laissant pour toute la vie que des regrets et des larmes.

Jésus ne meurt point, et il ne vous abandonnera pas.

Tenez, comme vous êtes très estimables, puisque vous avez reçu le baptême et que vous êtes les enfants de l'Église. Eh bien, voyez quel cas le monde fait de vous. Sait-il seulement que vous êtes là ?

S'occupe-t-il de vos besoins ? Mais Notre Seigneur a donné à des âmes qui lui étaient dévouées la pensée de vous réunir dans cette maison. Il est venu planter sa tente au milieu de vous afin que vous le voyiez toujours.

Il vous aime d'autant plus que vous êtes plus faibles et plus oubliées. Vous entendez sa parole, non point une parole qui frappe les oreilles, mais qui touche le cœur et lui donne la joie et la paix. Ah si vous avez la foi à ces choses, si vous comprenez votre bonheur, gardez-le au prix de tous les sacrifices, car ici vous avez pour vous, à vous, Jésus, que rien ne remplace.

II

Un père de famille nourrit ses enfants. Il travaille sans relâche, use sa vie pour leur donner le pain de chaque jour. Notre Seigneur vous nourrit du pain de vie. C'est lui qui est mort pour nous gagner ce bon pain ce pain, c'est lui-même, sa chair et son sang adorables, un père qui se donne lui-même à ses enfants. Dans quelle famille a-t-on jamais vu pareil prodige de dévouement ? Ah ! Notre Seigneur ne veut pas que ses enfants tiennent leur pain d'un autre que de lui. Non, non, ni les anges ni les saints ne vous donneront le pain qu'il vous faut. Jésus seul a semé le froment dont il est pétri ; il l'a fait passer par le feu des souffrances ; il vous l'offre lui-même. Voyez comme il est aimable, ce bon Père ! La veille de sa mort, il avait une petite famille, le commencement de la grande famille qu'il a maintenant. Il donne à chacun de ses enfants ce pain du ciel à la Cène, et leur promet que, jusqu'à la fin du monde, tous ses enfants auront comme eux ce pain à manger. Que ce pain est donc délicieux !

Il a en lui toutes les délices : c'est Dieu lui-même, Dieu, pain des orphelins.

Il ne nourrit pas le corps, c'est vrai ; mais il remplit l'âme de grâces et d'amour ; il engraisse notre âme et lui donne la force de repousser ses ennemis, de faire de bonnes œuvres, de grandir pour le Ciel.

Et avec quelle bienveillance il nous le donne. Le pain du corps, il faut travailler beaucoup pour le gagner, il faut le payer. Celui-ci ne peut pas se payer, il dépasse tout prix. Notre Seigneur le donne. Il demande seulement que nous ayons le cœur pur, que nous soyons vivants par la grâce. Préparez-vous donc à le recevoir souvent ; pour cela soyez purs ; plus vous serez purs, plus vous en recueillerez de fruits, et plus vous y trouverez de délices.

Venez manger ce bon pain. Notre Seigneur est heureux que vous veniez le lui demander, comme un père est heureux de savoir le pain de ses enfants assuré.

III

Enfin un père doit, de temps en temps, faire quelques fêtes, donner quelques récréations. Il en faut dans une famille. Cela resserre les liens d'affection. On se voit, on se réunit, on s'épanche davantage ces jours-là. Qu'elles sont belles et saintes ces fêtes de famille où tous les enfants sont réunis joyeux autour de leur père, et qu'elles font du bien. Les enfants s'y préparent longtemps à l'avance ; ils préparent leur petit compliment et font à leur père quelque surprise : un petit cadeau ou bien un beau bouquet.

¹ Le discours, dont nous reproduisons ici le résumé, a été prêché pour l'ouverture des Quarante-Heures devant des orphelines.

Notre Seigneur a aussi ses fêtes de famille. Ce sont d'abord les fêtes de l'Église, jours où vous ne travaillez pas. Il y en a encore de plus intimes, pour vous seules. C'est celle d'aujourd'hui, qui durera trois jours. Les Quarante Heures sont la vraie fête des cœurs. Ne voyez vous pas comme tout est beau, comme tout chante et tressaille autour du bon Père de famille assis sur son trône d'amour ? Vous avez préparé sans doute votre compliment, et on ne vous occupe à rien d'autre qu'à entourer votre bon Père. Tout ce beau luminaire, ces belles fleurs, sont le fruit de votre travail, le don de vos cœurs. Aussi Jésus est là, heureux, les mains ouvertes et remplies de grâces pour vous. Il faut donc qu'en ces jours toutes vos pensées, toutes vos actions soient pour lui.

Et quand ce sera votre tour de faire l'adoration, voilà le moment du compliment.

Tirez-le bien de votre cœur. N'allez pas le demander à des étrangers. Parlez-lui comme vous savez : il vous répondra. Oh ! Écoutez bien ce qu'il vous dira au cœur.

Vous lui offrirez quelques bons désirs, comme votre bouquet de fleurs choisies. Ensuite faites quelque acte de vertu, offrez-lui pour cadeau quelque petit sacrifice. Tout cela est très vrai. Ce sont les rapports que vous devez avoir avec Notre Seigneur. N'êtes-vous pas sa famille ?

Passez bien ces jours de fête. Il est tout à vous. Regardez-le et écoutez-le bien. Il vous comblera de ses grâces pendant votre vie, et vous réunira un jour à la grande famille des bienheureux dans le ciel.

Nous prêchons un Christ crucifié, scandale pour les Juifs et folie pour les païens 1 Cor 1, 23

Que dire des abaissements eucharistiques de Notre Seigneur Jésus-Christ ? Pour demeurer avec nous, Jésus-Christ s'expose à l'ingratitude et à l'outrage. Rien ne le rebute.

Contemplant ce bon Sauveur, traité comme on ne le ferait de personne, et persistant à rester avec nous.

I

Notre-Seigneur, qui vient vers nous et nous apporte des trésors infinis de grâces, mérite bien notre reconnaissance sans doute.

Il est Roi, après tout; il est Dieu ! Qu'un grand de la terre, qu'un roi surtout, visite un pauvre, un malade, qui ne sera pas touché de reconnaissance pour cette condescendance ?

L'envie, la haine elle-même, tombe devant la grandeur qui s'abaisse.

Notre-Seigneur ne mérite-t-il pas qu'on le remercie, qu'on l'aime ? Car il ne nous visite pas en passant; il demeure au milieu de nous. Qu'on le demande on non, sans même qu'on le désire, il est là pour nous faire du bien. Cependant seul il n'est pas remercié du bien qu'il fait. Il opère, par sa présence au Très Saint Sacrement, des merveilles de charité; on ne les apprécie pas, on ne les regarde même pas.

Dans les rapports humains, il est honteux d'être ingrat ; pour Notre-Seigneur, on croirait qu'il y a un commandement de l'être.

Et tout cela ne rebute pas Notre-Seigneur; il le savait quand il institua l'Eucharistie.

Il n'a qu'une pensée : « *Mes délices sont d'être avec les enfants des hommes* » (Pr 8, 31).

Il y a un degré où l'amour est si puissant qu'il veut être avec ceux qu'il aime, même sans être payé de retour.

Une mère peut-elle abandonner, cesser d'aimer son fils infirme ? Une épouse dévouée, son époux dévoyé ?

II

Notre-Seigneur semble aller au-devant des outrages; il n'a pas souci de son honneur. C'est effrayant d'y penser. Au jour du jugement, que l'on tremblera d'avoir vécu avec tant d'amour à côté de soi et de n'y avoir point pris garde.

Notre-Seigneur vient, en effet, sans éclat ni majesté sur l'autel, sous les voiles eucharistiques, Notre-Seigneur a l'air d'un je ne sais quoi qui n'a plus d'être.

Est-ce assez d'abaissement ?

Et Notre-Seigneur, pour s'abaisser ainsi, déploie toute sa puissance. Il soutient ces accidents par un prodige ; il contredit toutes les lois de la nature pour s'abaisser, pour s'humilier. Qui pourrait envelopper le soleil d'un nuage assez épais pour intercepter sa lumière et sa chaleur ? Ce serait le plus grand des miracles. Notre-Seigneur le fait en sa personne sous ces espèces eucharistiques qui sont si faibles, si communes par elles-mêmes, il est glorieux, lumineux, il est Dieu.

Oh ! Ne faisons donc pas honte à Notre-Seigneur de ce qu'il est si humilié, si petit.

C'est son amour qui l'a voulu. Un Roi qui ne descend pas ne peut honorer: il n'aime pas. Notre-Seigneur descend, lui, donc il nous aime.

III

Mais Notre-Seigneur pourrait avoir à sa suite un cortège d'anges visibles et armés pour sa garde. Il ne le veut pas ; ces armées d'anges nous effraieraient ou nous humilieraient par le spectacle de leur foi, de leur respect. Notre-Seigneur vient seul, abandonné, pour s'abaisser davantage ; l'amour descend, descend toujours.

IV

Un roi qui se revêtirait de vêtements pauvres pour se mettre davantage à la portée d'un sujet qu'il irait consoler, ce serait beaucoup d'amour. Et cependant, sous ce déguisement encore, sa parole, ses manières nobles et distinguées, le feraient reconnaître.

Notre-Seigneur se refuse même cette gloire personnelle au Très Saint Sacrement.

Il voile son beau visage. Il fait taire sa bouche divine, la bouche du Verbe.

Tout cela le ferait honorer, le mettrait trop au-dessus de nous ; il veut descendre jusqu'à nous.

Respectons donc les abaissements de Jésus-Christ dans l'Eucharistie !

V

Un roi abaissé par amour vers son pauvre sujet conserve encore sa liberté d'homme, son action propre ; attaqué, il peut se défendre, se sauver, appeler du secours.

Notre-Seigneur se livre sans défense aucune; il perd sa propre action. Il ne peut plus ni se plaindre, ni se sauver, ni crier au secours. Il a défendu à ses anges de le secourir et de punir ses insulteurs pourtant; c'est un instinct de secourir n'importe qui se trouve attaqué ou en danger. Notre-Seigneur, non, personne ne le secourra. Il est homme, il est Dieu ; il ne conserve cependant que la puissance d'aimer et de s'abaisser.

Mais, Seigneur, pourquoi cela ? Pourquoi cet excès ? Je les aime, je les vois, je les attends. Je vais vers eux. « *Mes délices sont d'être avec les enfants* » (Pr 8, 31).

Et cependant l'on court au plaisir, à l'ambition, à ses amis, à ses affaires; tout, avant Notre-Seigneur. Lui, le dernier, en viatique, si l'on en a le temps, n'est-ce pas assez ?

Oh ! Seigneur, pourquoi venir vers ceux qui ne vous veulent pas, et vous obstiner à rester avec ceux qui vous repoussent.

VI

Qui consentirait à faire ce que fait Notre-Seigneur ?

Il établit son sacrement pour qu'on l'y honore, et il y reçoit plus d'injures que de gloire ; et le nombre des mauvais chrétiens est plus grand que celui des chrétiens fidèles.

Notre-Seigneur va en perdant. Pourquoi continue-t-il ce commerce ? Qui voudrait faire du commerce à pure perte ?

Ah les saints, qui voient, qui comprennent tant d'amour et tant d'abaissement, doivent frémir d'une sainte colère, doivent être indignés de nous voir si peu reconnaissants.

Et le Père dit à son Fils: "Il faut en finir ; vous ne profitez à rien ; votre amour est méconnu, vos abaissements inutiles ; vous perdez, finissons."

Et Notre-Seigneur ne veut pas. Il reste, il espère, il se contente de l'adoration et de l'amour de quelques bonnes âmes. Oh ne lui faisons pas défaut, nous au moins.

Ses abaissements ne méritent-ils pas que nous l'honorions et que nous l'aimions ?

Que le Dieu d'Israël est bon. Ps 72, 1

C'était le cri du peuple juif, de David, au souvenir des bienfaits dont Dieu n'avait cessé de les entourer. Quel sera le cri des chrétiens ? Et n'avons-nous pas beaucoup plus de raisons que les Israélites de nous écrier : « *Que le Dieu d'Israël est bon !* » (Ps 72, 1).

Les Juifs avaient reçu de Dieu bien moins que nous. Nous avons reçu les biens du ciel : la Rédemption, la grâce, l'Eucharistie ; le don que Dieu nous a fait, c'est Jésus lui-même, c'est l'Eucharistie.

Mais les caractères de la bonté de Dieu pour nous dans le don de l'Eucharistie, le recommandent encore bien plus à notre reconnaissance.

Donner, c'est déjà quelque chose sans doute ; bien donner, c'est tout !

Or, Jésus-Christ se donne à nous dans l'Eucharistie sans appareil de dignité. Dans le monde, on fait sentir plus ou moins qui l'on est et le prix de ce qu'on donne ; il le faut, du reste, pour le respect et l'honneur des rapports sociaux.

Mais Jésus ne veut pas même cela, pour être plus aimable, plus à notre portée ; et cependant son corps est glorieux comme au ciel ; il règne, et les anges lui font leur cour ; il cache sa gloire, il dérobe son corps, son âme, sa divinité ; rien ne paraît que le voile de sa bonté.

Il s'abaisse, s'humilie, s'anéantit, pour que nous n'ayons pas peur de lui.

Déjà, aux jours de sa vie mortelle, il était si doux et si humble que tout le monde osait l'approcher ; les enfants, les femmes, les pauvres, les lépreux tous venaient sans crainte.

Maintenant que son corps est glorieux, il ne saurait paraître sans nous éblouir ; il se voile donc. Aussi personne n'a peur de venir à l'église ; elle est ouverte à tous ; on sait qu'on va vers un bon père qui nous attend pour nous faire du bien et converser familièrement avec nous ! Que le Dieu d'Israël est bon !

Jésus se donne à nous sans réserve ; il attend que nous venions le prendre, avec une patience et une longanimité admirables ; il se donne à tous sans rebuter personne.

Il attend le pauvre, le pécheur ; le pauvre vient recevoir, le matin avant son travail, une douce bénédiction pour la journée. La manne tombait dans le camp des Israélites avant le lever du soleil pour qu'on n'attendît pas la céleste nourriture.

Notre-Seigneur est toujours sur son autel ; il prévient son premier visiteur.

Heureux celui qui reçoit la première bénédiction du Sauveur.

Et les pécheurs, Jésus au Saint Sacrement, les attend des semaines, des mois, des années entières ; pendant des quarante et des soixante ans, il a les bras tendus vers celui qui se rendra enfin à ses instances.

Venez donc tous à moi. Ah ! si l'on pouvait voir la joie de Notre Seigneur quand on vient à lui ! On dirait qu'il est l'intéressé, que c'est lui qui y gagne.

Jésus donne sans éclat ; on ne voit pas ses dons. On s'y attacherait et on oublierait celui qui a donné ; il cache ses mains pour qu'on pense à son cœur, à son amour. En donnant ainsi, il nous apprend à donner secrètement et à nous cacher quand nous faisons le bien, afin que les remerciements remontent à Dieu, l'auteur de tout don.

La bonté de Jésus descend jusqu'à la reconnaissance ; oui, il est content de tout ce qu'on lui donne, on le réjouit. On dirait qu'il en a besoin ; il nous le demande même, il nous supplie : "Mon fils, je vous en conjure, donnez-moi votre cœur".

Sa bonté dans l'Eucharistie va jusqu'à la faiblesse. Oh ! ici ne nous scandalisons pas : c'est le triomphe de la bonté eucharistique. Voyez une mère dont la tendresse ne connaît de bornes que la mort.

Voyez le père du prodigue qui court au-devant de son fils, qui pleure de joie en revoyant cet ingrat, ce dissipateur de sa fortune. Dans le monde, on appelle cela de la faiblesse, c'est l'héroïsme de l'amour.

Que dire de la bonté du Dieu de l'Eucharistie ? Ah ! Seigneur, oui, il faut dire le scandale de votre bonté.

Jésus s'environne de faiblesse au Saint Sacrement ; il se laisse insulter, déshonorer, mépriser, profaner sous ses yeux, en sa présence, au pied de ses autels.

Et le Père céleste laisse insulter son Fils bien-aimé ? C'est pis qu'au Calvaire. Là au moins le soleil se voila d'horreur, les éléments pleurèrent leur Créateur : ici, rien.

Ce Calvaire de l'Eucharistie est élevé partout il est parti du Cénacle et il couvre la terre : il y sera jusqu'à la dernière minute du monde.

O Dieu ! pourquoi cet excès ? C'est le combat de la bonté contre l'ingratitude.

C'est Jésus qui veut avoir plus d'amour que l'homme n'aura de haine, qui veut aimer l'homme malgré lui, lui faire du bien quand même.

Il s'est résigné à tout plutôt que de se venger ; il veut sans cesse poursuivre l'homme par sa bonté.

Voilà la bonté de Jésus, sans gloire, sans éclat, pleine de faiblesse, mais toute resplendissante d'amour pour ceux qui veulent voir. Seigneur Jésus, Dieu de l'Eucharistie, que vous êtes bon !

Je suis pauvre et je mendie Ps 39, 18

I

Jésus a voulu être le dernier des pauvres, afin de pouvoir tendre la main au plus petit, et de pouvoir lui dire: “Je suis votre frère”.

Pendant sa vie, le ciel admirait un Dieu devenu pauvre par, amour pour l'homme, pour être son modèle et lui apprendre le prix de la pauvreté.

Il n'y a pas, en effet, de pauvre qui soit né si misérablement que le Verbe incarné, ayant pour berceau la paille des animaux, et pour toit la retraite des troupeaux.

Grandissant, il a mangé le pain d'orge, le pain du pauvre, et pendant sa vie évangélique, il vivait d'aumônes.

Enfin, il est mort dans un dénuement qui ne sera jamais égalé.

Et voilà que maintenant, glorieux et ressuscité, il fait encore de la pauvreté sa compagne ; il a trouvé le moyen d'honorer, de pratiquer la pauvreté ; et Jésus habitant au milieu de nous dans son sacrement est encore plus pauvre qu'aux jours de sa vie mortelle. Une pauvre église, pire peut-être que la grotte de Bethléem, voilà bien souvent sa maison.

Quatre planches, souvent vermoulues, voilà son tabernacle.

Il faut que ses prêtres ou ses fidèles lui fassent l'aumône de tout : de la matière du sacrifice, le pain et le vin ; du linge qui doit le recevoir ou le couvrir, les corporaux, les nappes d'autel; il n'apporte du ciel que sa personne adorable et son amour.

Les pauvres sont sans honneur ; Jésus y est sans gloire. Les pauvres sont sans défense, Jésus y est abandonné à tous ses ennemis.

Les pauvres n'ont guère ou point d'amis, Jésus-Eucharistie en a bien peu : c'est un étranger, un inconnu pour la plupart des hommes. Mais elle est belle et aimable, cette pauvreté eucharistique de Notre-Seigneur !

II

Le Seigneur nous demande d'honorer en nous sa pauvreté, de l'imiter.

Nous serions bien loin de la perfection si nous croyions que c'est la pauvreté temporelle qu'il nous demande. Jésus vise plus haut : il nous veut pauvres d'esprit.

Qu'est-ce que la pauvreté d'esprit ? C'est l'amour parfait et c'est l'âme de la vraie humilité.

Un homme pauvre d'esprit, convaincu qu'il n'a rien et ne peut rien de lui-même, se fait de sa pauvreté même le titre le plus puissant et le plus précieux sur le cœur de Dieu. Plus il sera pauvre, plus il aura de droits à la bonté et à la miséricorde divines.

Et remarquons bien que plus le pauvre se met dans sa pauvreté, plus il se met à sa place naturelle, car nous sommes néant.

Et, par conséquent, il honore d'autant plus Dieu, son Créateur, il le fait d'autant plus grand et miséricordieux !

Aussi le Seigneur dit par un de ses prophètes: « *Sur qui arrêterai-je mes regards d'amour, sinon sur le plus petit des pauvres et sur celui qui a le cœur brisé ?* »

Voilà où le bon Dieu trouve sa gloire: c'est dans notre pauvreté, qui lui rend tout, qui lui fait hommage de tout. Oh le bon Dieu aime tant les pauvres d'esprit qu'il dépouille ses serviteurs de tout, pour les faire triompher par leur pauvreté même.

Il paralyse leur intelligence, dessèche leur cœur, leur enlève la douceur de sa grâce et de sa paix; il les livre aux tempêtes des passions, aux fureurs des démons. Il leur cache son soleil, il les isole de tout secours; il se dérobe lui-même en quelque sorte à sa créature désolée. Quel douloureux état !

Non, quel état sublime ! Le pauvre triomphera de Dieu lui-même ! Plus

Dieu le dépouille, plus il l'en remercie comme d'un grand bien ; plus Dieu l'éprouve, plus il met sa confiance en son inépuisable bonté ; et quand le démon lui montre l'enfer et que ses péchés l'accusent et le condamnent, qu'il est grand ce pauvre d'esprit, disant à Dieu : « J'espère en votre infinie miséricorde : j'en suis digne, le plus digne, puisque je suis le plus misérable ! Faites-vous justice sur moi en ce monde, ô mon Dieu.

Merci, merci, de me donner l'occasion de payer mes dettes. Encore plus, Seigneur, j'en mérite encore plus ! »

Que peut répondre le bon Dieu à ce pauvre reconnaissant ? Dieu s'avouera vaincu par lui. Il l'embrassera, lui ouvrira tous ses trésors ; il le montrera aux anges avec admiration et leur dira : “Voilà l'homme qui m'a vraiment glorifié”.

III

Aimons faire l'adoration et la communion, comme le pauvre du bon Dieu; nous y trouverons l'application facile des quatre fins du sacrifice.

1° Que fait le pauvre quand il va demander l'aumône à un bon riche ? Il le salue d'abord avec respect et joie, oubliant qu'il est misérable, mal propre et mal vêtu, pour ne penser qu'à la bonté du riche. Faites de même vis-à-vis de Notre-Seigneur : oubliez votre misère pour ne penser qu'à sa bonté. Adorez-le dans la confiance et l'humilité.

2° Le pauvre loue ensuite la bonté du riche : « Vous êtes bien bon » tout le monde le proclame. Et déjà vous avez été bon pour moi ! Et il entre dans le détail des bienfaits reçus.

Ainsi, louez et remerciez la divine bonté envers vous, et votre cœur trouvera des expressions et des larmes de reconnaissance bien douces et bien éloquentes.

3° Ensuite le pauvre expose ses misères: « Je suis encore à votre porte avec mes misères plus grandes que par le passé. Je n'ai que vous ! Je sais que votre bonté ne se lassera pas, qu'elle est plus grande que ma pauvreté, je sais que je vous rends heureux en vous offrant l'occasion de faire du bien ».

Ainsi, sachons exposer nos misères devant Notre-Seigneur, le prendre par son cœur, par le bien qu'il peut faire, et nous le rendrons heureux car son amour ne se manifeste que par les effusions de sa bonté.

Quand le pauvre a reçu beaucoup plus qu'il ne demandait, il pleure d'attendrissement.

Il ne pense pas d'abord à regarder ce qu'on lui donne, mais ne voit que la bonne grâce de son bienfaiteur, et il répond, il n'a qu'un mot à répondre : « Ah que vous êtes bon ! Je le savais bien ».

Mais si le riche fait entrer le pauvre, l'invite à sa table, se met à côté de lui, ah ! le pauvre n'a pas le courage de manger, tant il est confus, touché d'une si grande bonté !

N'est-ce pas ainsi que Notre-Seigneur nous traite ? Que notre misère nous fasse mieux comprendre sa bonté.

4° Enfin, le pauvre quitte son bienfaiteur en lui disant : « Ah si je pouvais faire quelque chose pour vous. Au moins, je prierai bien pour votre famille ». Et il s'en va en priant avec bonheur et en bénissant son bienfaiteur.

Faisons de même. Prions pour la famille de Notre-Seigneur. Bénissons sa bonté. Publiions partout sa gloire, et offrons-lui l'hommage de notre cœur et de notre vie...

Demeurez en moi Jn 15, 4

I

Le cœur de l'homme a besoin d'un centre d'affection et d'expansion.

En créant le premier homme, Dieu dit en effet: « *Il n'est pas bon que l'homme soit seul : faisons-lui une compagne semblable à lui* » (Gn 2, 18).

Et l'Imitation dit aussi : « Sans un ami, vous ne sauriez vivre heureux ».

Eh bien, Notre-Seigneur au Très Saint Sacrement veut être le centre de tous les cœurs, et il nous dit « *Demeurez dans mon amour. Demeurez en moi* » (Jn 15, 10).

Qu'est-ce que demeurer dans l'amour de Notre-Seigneur ? C'est faire de cet amour qui vit en l'Eucharistie, son centre de vie, le centre unique de sa consolation ; dans les peines, dans les chagrins, dans les déceptions, dans ces moments où le cœur se livre avec plus d'abandon, c'est se jeter dans le Cœur de Jésus. Il nous y invite. « *Venez à moi, vous tous qui êtes accablés, et je vous soulagerai* » (Mt 11, 28).

Dans la joie, c'est rapporter le bonheur à Notre-Seigneur : car c'est une délicatesse d'ami de ne vouloir se réjouir qu'avec son ami.

C'est faire de l'Eucharistie le centre de ses désirs ; Seigneur, je ne veux cela que si vous le voulez; je ferai cela pour vous faire plaisir.

C'est aimer à surprendre Notre-Seigneur par un don, un petit sacrifice.

C'est vivre par l'Eucharistie : se guider dans ses actions par sa pensée, se faire une loi invariable de préférer à tout son bon service.

Hélas ! Jésus-Eucharistie est-il bien notre centre ?

Peut-être dans les peines extraordinaires, dans les prières très ferventes, les besoins urgents; mais dans l'ordinaire de la vie, pensons-nous, délibérons-nous, agissons-nous en Jésus comme en notre centre ?

Pourquoi Notre-Seigneur n'est-il pas mon centre ?

Parce qu'il n'est pas encore le Moi de mon moi; parce que je ne suis pas entièrement sous sa domination, sous l'inspiration de son bon plaisir; parce que j'ai des désirs en rivalité avec les désirs de Jésus en moi. Il n'est pas tout en moi ! Et cependant un enfant travaille pour ses parents, l'ange pour son Dieu; je dois donc travailler pour Jésus-Christ, mon Maître.

Que faire ? Y entrer, en ce centre, y demeurer, y agir. Non pas par le sentiment de sa douceur, qui ne dépend pas de moi, mais par des retours fréquents, l'hommage de chaque action. Allons, ô mon âme, sors du monde, sors de toi-même, quitte-toi. Va vers le Dieu de l'Eucharistie.

Il a une demeure pour te recevoir, il te veut ; il veut vivre avec toi, vivre en toi. Sois donc en Jésus présent en ton cœur, vis du cœur, vis en la bonté de Jésus-Eucharistie.

Travaille, ô mon âme, sur Notre-Seigneur en toi, et ne fais rien que par lui. Demeure en Notre-Seigneur; demeure en lui par un sentiment de dévouement, de sainte joie, de promptitude à tout ce qu'il te demandera.

Demeure dans le Cœur et la paix de Jésus-Eucharistie.

II

Ce qui me frappe, c'est que ce centre de l'Eucharistie est caché, invisible, tout intérieur et cependant il est très vrai, très vivant, très nourrissant.

Jésus attire spirituellement l'âme en l'état tout spiritualisé qu'il a au Saint Sacrement.

Quelle est, en effet, la vie de Jésus au Très Saint Sacrement ? Elle est toute cachée, toute intérieure.

Il y cache sa puissance, sa bonté; il y cache sa divine personne. Et toutes ses actions, toutes ses vertus, prennent ce caractère simple et caché.

Il demande le silence autour de lui. Il ne prie plus son Père avec soupirs, avec cris, comme au jardin des Olives, mais par son propre anéantissement.

De l'hostie s'échappent toutes les grâces. Jésus sanctifie le monde de son hostie, mais d'une manière invisible et spirituelle.

Il gouverne le monde et l'Église sans quitter son repos, ni sortir de son silence. Tel doit être le royaume de Jésus, tout intérieur. Il faut que je me centre sur Jésus : mes facultés, mon intelligence et ma volonté, mes sens; autant que possible, il faut que je vive de Jésus et non de moi, en

Jésus et non en moi.

Il faut que je prie avec lui, que je m'immole avec lui, que je me consume dans un seul amour avec lui ; il faut que je devienne en lui une seule flamme, un seul cœur, une seule vie.

Et l'aliment de ce centre n'est pas autre chose que l'« *egredere* » d'Abraham; c'est le dépouillement, l'abandon du dehors, l'écoulement au-dedans, la perte en Jésus. Et cette vie est plus agréable à son cœur, honore davantage son Père : Notre-Seigneur la désire ardemment.

Aussi il me dit: « Sors de toi, viens dans la solitude avec moi, et je te parlerai au cœur, seul à seul ».

Ah c'est que cette vie en Jésus est l'amour de préférence ; c'est le don de soi, c'est le travail de l'union. Par là, on prend racine, on prépare la nourriture, la sève de l'arbre. « *Le royaume de Dieu est en vous* » (Lc 17, 21).

III

Et il n'y a pas d'autre centre que Jésus, et Jésus-Eucharistie.

Il nous dit : « Sans moi vous ne pouvez rien faire » (Jn 15, 5). Lui seul donne la grâce : Il s'en réserve la disposition pour nous obliger à la lui demander et à aller à lui.

Par là, il veut établir et alimenter l'union avec nous. Il se réserve la consolation, la paix, afin que dans la peine, dans la guerre, nous nous réfugiions en lui. Il veut être le seul bonheur du cœur. Il n'a mis ce centre de repos et rien autre qu'en lui.

Pour qu'il ne nous manque jamais quand nous le cherchons, il est toujours à notre service, toujours prêt, toujours aimable. Il nous attire sans cesse vers lui : la vie de l'amour n'est que cette attraction continuelle de nous à lui.

Hélas que ce centre est encore faible en moi !

Que mes aspirations envers Jésus sont encore mélangées, rares, interrompues souvent pendant de longues heures. Et cependant Jésus me le répète : « *Celui qui m'aime demeure en moi, et je demeure en lui* » (Jn 15, 4).

Reste avec nous Seigneur, car il se fait tard. Lc 24, 29

Les disciples qui se rendent à Emmaüs sont intérieurement échauffés, illuminés, émus de la conversation du divin étranger qui s'est joint à eux pendant leur voyage.

Celui-ci veut les quitter : « *Restez avec nous, lui disent-ils, demeurez, car il se fait tard* » (Lc 24, 29). Ils ne pouvaient se rassasier d'entendre le Seigneur : il leur semblait tout perdre en le perdant.

De nos jours, nous pouvons bien dire à Notre-Seigneur : "Oh ! restez avec nous, Seigneur; sans vous, c'est la nuit, la nuit horrible".

C'est qu'en effet, l'Eucharistie est le souverain bien du monde. Être privé de l'Eucharistie serait le plus grand des malheurs.

I

Jésus est le souverain bien. Avec lui, dit la sagesse, me sont venus tous les biens. Et saint Paul s'écrie : « *Lui qui n'a pas épargné son propre Fils mais l'a livré pour nous tous, comment avec lui ne nous accordera-t-il pas toute faveur ?* » (Rm 8, 32)

En effet, tout ce qu'il a, tout ce qu'il est, il nous le donne ; il ne peut faire davantage (St Augustin).

Avec Jésus-Eucharistie, la lumière luit sur le monde. Avec l'Eucharistie, nous avons le pain des forts, le viatique des voyageurs, le pain d'Élie qui nous aide à arriver jusqu'à la montagne de Dieu, la manne qui nous fait supporter l'horreur du désert.

Avec Jésus, nous avons la consolation, le repos dans les fatigues, les troubles de notre âme, les déchirements de notre cœur.

En l'Eucharistie, nous trouvons le remède à nos maux, le prix des nouvelles dettes que nous contractons chaque jour envers la justice divine par nos péchés. Notre-Seigneur s'offre chaque jour comme victime de réparation pour tous les péchés du monde.

II

Mais ce don, au-dessus de tout don, sommes-nous sûrs de l'avoir toujours ?

Jésus-Christ a promis de demeurer avec son Église jusqu'à la consommation des siècles; il n'a fait de promesse à aucun peuple, à aucun individu en particulier.

Il nous restera si nous savons entourer sa personne sacrée d'honneur et d'amour. La condition est expresse. L'honneur, Jésus-Christ y a droit.

Il le demande.

Il est notre Roi, notre Sauveur. A lui l'honneur avant tout autre honneur; à lui le culte suprême de latrerie; à lui l'honneur public: nous sommes son peuple.

La cour céleste se prosterne en présence de l'Agneau immolé, Ici-bas,

Jésus a reçu les adorations des anges en entrant dans ce monde, des foules pendant sa vie, des apôtres après sa résurrection. Les peuples et les rois sont venus l'adorer.

Au Saint Sacrement, n'a-t-il pas droit à plus d'honneur encore, puisqu'il y multiplie les sacrifices et s'abaisse davantage ?

A lui l'honneur solennel, la magnificence, la richesse, la beauté du culte.

Dieu avait fixé les moindres détails du culte mosaïque, ce n'était qu'une figure. Les siècles de foi n'ont jamais cru assez faire pour la splendeur du culte eucharistique : témoin ces basiliques, ces vases sacrés, ces ornements, chefs-d'œuvre d'art et de magnificence.

La foi opérait ces merveilles le culte, l'honneur rendus à Jésus-Christ sont la mesure de la foi d'un peuple, l'expression de sa vertu. L'honneur donc à Jésus-Eucharistie : il en est digne, il y a droit !

Mais il ne saurait se contenter des honneurs extérieurs. Il demande le culte de notre amour, notre service intérieur, la soumission de notre esprit, non point renfermés en nous, mais manifestés par ces attentions si tendres, si aimables d'un bon fils pour ses parents, qui vit autour de son père, de sa mère qui a besoin de les voir, de leur donner des témoignages de sa tendresse qui, loin d'eux, souffre, languit; qui est là au premier besoin, qui vole au premier signe, qui prévient les désirs même autant qu'il est en lui, qui est prêt à tout pour faire plaisir à son bon père, à sa bonne mère : voilà le culte de l'amour naturel.

Le culte d'amour que réclame Jésus-Eucharistie est le même. Il cherche l'Eucharistie, celui qui aime; il en parle volontiers, il a besoin de Jésus, il tend sans cesse vers lui, il lui offre toutes ses actions, tous les plaisirs de son cœur, ses joies, ses consolations, il fait de tout un bouquet pour Jésus-Eucharistie.

C'est à ce prix que nous garderons le Très Saint Sacrement, car le perdre serait le souverain mal.

III

Quand le soleil se couche, les ténèbres s'amoncellent ; lorsqu'il ne luit pas, il fait froid.

Si l'amour de l'Eucharistie s'éteint dans un cœur, la foi se perd, l'indifférence règne ; et dans cette nuit de l'âme, les vices sortent comme des bêtes fauves pour faire leur proie.

Oh ! malheur incomparable ! Qu'est-ce qui pourra ranimer un cœur glacé que l'Eucharistie est impuissante à réchauffer ?

Et ce que fait Jésus-Christ pour les individus, il le fait pour les peuples.

Il n'est plus aimé, respecté, connu ; on le délaisse, on le méprise. Que ferait un roi abandonné de ses sujets ?

Jésus s'en va, il va vers un peuple meilleur.

Quels tristes spectacles que ces délaissements de Notre-Seigneur !

L'Égypte, l'Afrique, autrefois terres classiques des saints, habitées par des légions de saints moines, Jésus-Christ les a abandonnées ; depuis que l'Eucharistie n'y est plus, la désolation y règne : mais soyez sûr que Jésus-Christ n'a quitté la place que le dernier, quand il n'y a plus trouvé aucun adorateur.

Ce nuage de désolation a passé sur notre Europe: Jésus a été chassé de ses temples, profané sur ses autels. Il n'y est plus rentré.

Notre France a vu diminuer sa foi, son amour envers l'Eucharistie ; aussi, que d'églises livrées à l'hérésie, où Jésus-Christ avait autrefois de fervents adorateurs ! Quand leur amour s'est éteint, Jésus a fui, il n'est pas rentré.

Ce qui effraie aujourd'hui, c'est de voir, dans tant de villes, Jésus-Eucharistie abandonné, laissé seul, absolument seul. Et dans nos campagnes, on ferme les églises par crainte des voleurs, et parce qu'il n'y entre jamais personne ! Est-ce possible ? Voulons-nous donc perdre l'Eucharistie ?

Sachons bien que, Jésus s'en allant, la persécution, la barbarie reviendront.

Qui donc arrêterait ces fléaux ?

O Seigneur, demeurez avec nous ! Nous serons vos fidèles adorateurs !

Mieux vaudrait l'exil, la mendicité, la mort, que d'être privés de vous. Oh ! ne nous infligez pas cette punition d'abandonner le sanctuaire de votre amour.

Seigneur, demeurez, demeurez avec nous, car il se fait tard, il est nuit sans vous. « *Reste avec nous, Seigneur, parce qu'il se fait tard* » (Lc 24, 29).

Tout le jour, je tends les mains à un peuple désobéissant et rebelle Rm 10, 21

I

Hélas ! il n'est que trop vrai, Notre-Seigneur au Très Saint Sacrement n'est pas aimé ! Et d'abord de ces millions de païens qui ne connaissent pas ou connaissent mal l'Eucharistie.

Oh parmi tant de milliers de créatures en qui Dieu a mis un cœur capable d'aimer, combien aimeraient le Saint Sacrement si elles le connaissaient comme moi !

Ne dois-je pas au moins m'efforcer de l'aimer pour elles, à leur place ?

Parmi les catholiques, peu, très peu aiment Jésus au Très Saint Sacrement; combien pensent souvent à lui ? parlent de lui ? viennent l'adorer, le recevoir ?

Pourquoi cet oubli, cette froideur ? Oh c'est qu'ils n'ont jamais goûté l'Eucharistie, sa suavité, les délices de son amour. C'est qu'ils n'ont jamais connu Jésus dans sa bonté. C'est qu'ils ne se doutent pas de l'étendue de son amour au Très Saint Sacrement.

Quelques-uns ont la foi en Jésus-Christ, mais une foi inactive, une foi tellement superficielle qu'elle ne va pas jusqu'au cœur, mais se borne à ce que demande rigoureusement la conscience, le salut. Et encore ces derniers sont-ils relativement peu nombreux parmi tant d'autres catholiques qui vivent en vrais païens, comme s'ils n'avaient jamais entendu parler de l'Eucharistie.

II

D'où vient que Notre-Seigneur est si peu aimé en l'Eucharistie ?

Cela vient de ce qu'on n'en parle pas assez, de ce qu'on ne recommande que la foi à la présence de Jésus-Christ, au lieu de parler de sa vie, de son amour au Très Saint Sacrement, au lieu de faire ressortir les sacrifices que lui impose son amour, en un mot, au lieu de montrer Jésus-Eucharistie aimant chacun de nous personnellement, particulièrement.

Une autre cause, c'est notre conduite qui dénote en nous peu d'amour à nous voir prier, adorer, fréquenter l'Église, on ne comprend pas la présence de Jésus-Christ.

Combien ne font jamais, parmi les meilleurs, une visite de dévotion au Très Saint Sacrement, pour lui parler avec leur cœur, lui dire leur amour !

Ils n'aiment donc pas Notre-Seigneur en l'Eucharistie, parce qu'ils ne le connaissent pas assez.

Mais s'ils le connaissent avec son amour, les sacrifices, les désirs de son cœur, et si, malgré cela, ils ne l'aiment pas, quelle injure ! Oui, une injure !

Car, c'est dire à Jésus-Christ qu'il n'est pas assez beau, assez bon, assez aimable, pour être préféré à ce qui leur plaît. Quelle ingratitude !

Après tant de grâces reçues de ce bon Sauveur, tant de promesses de l'aimer, tant d'offrandes de soi-même à son service, c'est se rire de son amour que de le traiter ainsi. Quelle lâcheté !

Car si on ne veut pas trop le connaître, le voir de près, le recevoir, lui parler cœur à cœur, c'est qu'on a peur d'être pris par son amour ! On a peur de ne pouvoir résister à sa bonté, on a peur d'être obligé de se rendre et de lui offrir son cœur sans réserve, son esprit, sa vie, sans condition. On a peur de l'amour de Jésus-Christ au Très Saint Sacrement, et on le fuit !

On se trouble devant lui, on craint de céder. Comme Pilate, Hérode, on fuit sa présence.

III

On n'aime pas Notre-Seigneur au Très Saint Sacrement, parce qu'on ignore ou que l'on n'examine pas assez les sacrifices que son amour y fait pour nous. Ils sont tellement surprenants que, rien que d'y penser, j'en ai le cœur opprimé et les yeux en larmes.

L'institution de l'Eucharistie était au prix de toute la Passion du Sauveur.

Comment cela ? Parce que l'Eucharistie est le sacrifice de la nouvelle loi ; or, il n'y a pas de sacrifice sans victime; l'immolation exige la mort de la victime, et pour participer aux mérites du sacrifice, il faut participer à la victime par la manducation. Or, tout cela est dans l'Eucharistie.

Elle est le sacrifice non sanglant, parce que la victime est morte une fois et que, par cette seule mort, elle a réparé et mérité toute justification ; mais elle se perpétue en son état de victime, pour nous appliquer les mérites du sacrifice sanglant de la Croix, qui doit durer et être représenté à Dieu jusqu'à la fin du monde. Nous devons manger notre part de la victime ; mais si elle n'avait cet état de mort, nous aurions trop de répugnance à la manger : on ne mange que ce qui est mort à sa propre vie.

De sorte que l'Eucharistie était au prix de l'agonie au jardin des Olives, des humiliations qu'il dut subir devant les tribunaux de Caïphe et de Pilate, de sa mort sur le Calvaire. La victime devait passer par toutes ces immolations pour arriver jusqu'à l'état sacramentel et jusqu'à nous.

En instituant son sacrement, Jésus perpétuait les sacrifices de sa Passion, il se condamnait à subir: un abandon aussi douloureux que celui qu'il endura au jardin des Olives; la trahison de ses amis, de ses disciples devenant des apostats qui vendraient la sainte hostie aux renégats et aux magiciens.

Il perpétuait les reniements qui l'affligèrent chez Anne, les fureurs sacrilèges de Caïphe, les mépris d'Hérode, la lâcheté de Pilate, la honte de se voir préférer une passion, une idole de chair, comme il s'était vu préférer

Barabbas, le crucifiement sacramentel dans le corps et dans l'âme du communiant sacrilège.

Eh bien, Notre-Seigneur savait tout cela d'avance, il connaissait tous les nouveaux Judas, il les comptait parmi les siens, parmi ses enfants bienaimés.

Tout cela ne l'a pas arrêté, il a voulu que son amour allât plus loin que l'ingratitude et la malice de l'homme ; il a voulu survivre à sa malice sacrilège.

Il connaissait d'avance la tiédeur des siens, la mienne ; le peu de fruit que l'on retirerait de la communion ; il a voulu aimer quand même, aimer plus qu'il n'était aimé, plus que l'homme ne pourrait le reconnaître. Plus encore ? Cet état de mort, alors qu'il a la plénitude de la vie et d'une vie surnaturelle et glorieuse ; être traité comme un mort, regardé comme un mort, n'est-ce rien ? Cet état de mort dit que Jésus est sans beauté, sans mouvement, sans défense, enveloppé dans les saintes espèces comme dans un suaire, et dans le tabernacle comme dans un tombeau.

Cependant il est là, voyant tout, entendant tout. Il souffre tout comme s'il était mort. Son amour a voilé sa puissance, sa gloire, ses mains, ses pieds, son beau visage, sa bouche sacrée, tout. Il ne lui a laissé que son cœur pour aimer et son état de victime pour intercéder en notre faveur.

A la vue de tant d'amour de Jésus-Christ pour l'homme, qui en est si peu reconnaissant, il semble que le démon triomphe et insulte à Jésus. Moi, dit-il, je ne donne rien à l'homme, de vrai, de beau, de bon ; je n'ai pas souffert pour lui, et je suis plus aimé, plus obéi, mieux servi que vous.

Hélas ! il n'est que trop vrai, et notre froideur, notre ingratitude, sont le triomphe de Satan contre Dieu. Oh ! comment pouvons-nous oublier l'amour de Notre-Seigneur, un amour qui lui a tant coûté, auquel il n'a rien refusé.

IV

Il est vrai aussi que le monde fait tous ses efforts pour empêcher d'aimer Jésus au Très Saint Sacrement d'un amour véritable et pratique, pour empêcher qu'on ne le visite, pour paralyser les effets de cet amour.

Il absorbe, il lie, il captive les âmes dans les occupations, les bonnes œuvres extérieures, pour les détourner d'appliquer longtemps leurs pensées sur l'amour de Jésus.

Il combat même directement cet amour pratique, et le représente comme non requis, comme possible tout au plus dans un cloître.

Et le démon livre une guerre de tous les instants à notre amour envers Jésus au Très Saint Sacrement.

Il sait que Jésus est là vivant, substantiel, attirant et possédant directement les âmes par lui-même : il efface en nous la pensée, la bonne impression de l'Eucharistie. Pour lui, c'est décisif.

Et cependant Dieu est tout amour. Et ce doux Sauveur nous crie de son hostie: "Aimez-moi comme je vous ai aimés ; demeurez dans mon amour. Je suis venu apporter sur la terre le feu de l'amour, et mon plus ardent désir est qu'il embrase vos cœurs".

Oh ! à la mort, après la mort, que doit-on penser de l'Eucharistie, lorsqu'on en voit, qu'on en connaît toute la bonté, tout l'amour, toutes les richesses ?

O mon Dieu, mon Dieu ! Que devez-vous penser de moi, qui vous connais depuis si longtemps, qui communie si souvent ? Vous m'avez donné tout ce que vous pouviez me donner.

Vous voulez que je vous serve en retour, et je n'ai pas encore la première vertu de ce service. Vous n'êtes pas ma loi souveraine, le centre de mon cœur, la fin de ma vie.

Que faut-il donc que vous fassiez pour triompher de mon cœur ?

Seigneur, c'est fini, et ma devise sera désormais: *L'Eucharistie pour toujours !*

Le Christ et vainqueur, il triomphe. il commande. Qu'il délivre son peuple de tous les maux.

Le pape Sixte Quint fit graver ces mots sur l'obélisque qui s'élève au milieu de la place de Saint Pierre, à Rome. Ces paroles magnifiques sont au présent, et non au passé, pour nous indiquer que le triomphe de Jésus Christ est toujours actuel, et que c'est par l'Eucharistie, en l'Eucharistie qu'il s'accomplit.

I

Christus vincit : Le Christ est vainqueur.

Notre Seigneur a combattu, il est resté maître du champ de bataille, et il y a planté son drapeau, sa demeure : l'hostie sainte, le tabernacle eucharistique.

Il a vaincu le juif et son temple : Il a un tabernacle sur le Calvaire, où toutes les nations viennent l'adorer sous les espèces du Sacrement.

Il a vaincu le paganisme : Il a choisi pour sa capitale Rome, la ville des Césars. Son tabernacle est dans le temple de Jupiter.

Il a vaincu la fausse sagesse des sages : Devant la divine Eucharistie se levant sur le monde et étendant ses rayons sur toute la terre, les ténèbres ont fui comme les ombres de la nuit à l'approche du soleil. Les idoles ont été renversées, les sacrifices abolis. Jésus Eucharistie est un conquérant qui ne s'arrête jamais, qui marche toujours en avant. Il veut soumettre l'univers à son doux empire.

Toutes les fois qu'il s'empare d'un pays, il y plante sa royale tente eucharistique. L'érection d'un tabernacle est sa prise de possession.

De nos jours encore, il va vers les nations sauvages et partout où l'Eucharistie est portée, partout les peuples se convertissent au christianisme.

C'est le secret du triomphe de nos missionnaires catholiques et de l'insuccès des prédicants protestants. Ici l'homme combat, là c'est Jésus : il triomphe.

II

Christus regnat : Le Christ règne.

Jésus ne règne pas sur les territoires, mais sur les âmes, et c'est par l'Eucharistie. Un roi doit régner par ses lois et par l'amour que ses sujets lui portent. Or, l'Eucharistie est la loi du chrétien, loi de charité, d'amour, publiée au Cénacle dans l'admirable discours après la Cène : « *Aimez vous les uns les autres ; c'est mon précepte* » (Jn 15, 12). « *Aimez vous comme je vous ai aimés. Demeurez en moi et observez mes commandements* » (Jn 15, 9).

Loi révélée dans la Communion : comme les disciples d'Emmaüs, le chrétien voit clair alors et comprend la plénitude de la loi. C'était la fraction du pain qui rendait les premiers chrétiens si forts contre les persécutions, si fidèles à pratiquer la loi de Jésus-Christ : ils persévéraient dans la fraction du pain.

La loi de Jésus-Christ est une, sainte, universelle, éternelle. Rien n'y sera changé, rien ne l'affaiblira. Jésus-Christ lui-même, son divin auteur, la garde. Et c'est lui qui la grave par son amour dans notre coeur. Le législateur lui-même promulgue à chacune de nos âmes sa divine loi.

C'est une loi d'amour. Combien de rois règnent par amour ? Il n'y a guère que Jésus-Christ dont le joug ne soit pas imposé par la force. Son règne est la douceur même ; ses vrais sujets lui sont dévoués à la vie, à la mort : ils meurent pour lui rester fidèles.

III

Christus imperat : Le Christ commande.

Aucun roi ne commande à l'univers entier. Il a dans les autres rois des égaux. Mais Dieu le Père a dit à Jésus-Christ : je te donnerai toutes les nations en héritage. Et notre Seigneur, envoyant ses lieutenants par le monde, leur dit : Tout pouvoir m'a été donné au ciel et sur la terre allez et enseignez, commandez à toutes les nations.

C'est du Cénacle que sont partis ses ordres. Le tabernacle eucharistique, prolongement, multiplication du Cénacle, est le quartier général du Roi des rois. Là reçoivent leurs ordres tous ceux qui combattent le bon combat.

Devant Jésus Eucharistie tous sont sujets, tous obéissent, depuis le Pape, Vicaire de Jésus-Christ, jusqu'au simple fidèle. Le Christ commande.

IV

Ab omni malo plebem suam defendat ! Que le Christ nous défende de tous les maux.

L'Eucharistie est le divin paratonnerre qui écarte de dessus nos têtes les foudres de la justice divine. Comme une mère dévouée et tendre qui, pour soustraire son enfant à la colère d'un père irrité, le cache dans son sein, l'entoure de ses bras et lui fait un rempart de son corps, ainsi Jésus s'est multiplié par le monde, il couvre le monde et l'enveloppe de sa miséricordieuse présence. La justice divine ne sait alors où frapper ; elle n'ose pas.

Et contre le démon, quelle protection ! Le sang de Jésus qui rougit nos lèvres, nous rend terribles à Satan. Nous sommes teints du sang de l'Agneau véritable, l'ange exterminateur n'entrera pas.

L'Eucharistie protège le coupable pour qu'il ait le temps de se repentir.

Autrefois le meurtrier, poursuivi par la loi, s'enfuyait dans une église, d'où l'on ne pouvait le tirer pour le punir. Il vivait à l'ombre de la miséricorde de Jésus-Christ. Ah ! sans l'Eucharistie, sans ce Calvaire perpétuel, que de fois la colère divine eût éclaté sur nos têtes.

Et combien sont malheureux les peuples qui n'ont plus l'Eucharistie !

Quelles ténèbres ; quelle anarchie des esprits ; quel froid des coeurs !

Seul Satan règne en maître, et avec lui toutes les mauvaises passions.

Pour nous, l'Eucharistie nous délivre de tous les maux : *Christus vincit, Christus regnat, Christus imperat ; ab omni malo plebem suam defendat !*

Le Seigneur est vraiment ici, et je ne le savais pas. » Gn 28, 16

Pour bien juger d'une famille, il faut voir si la loi du respect y est observée. Là où les enfants, les serviteurs, sont soumis et respectueux, vous pouvez dire : Voilà une bonne et heureuse famille. Le respect, l'honneur rendus aux parents, c'est la religion de la famille, comme le respect pour le souverain ou ses représentants est la religion des sociétés. Ce ne sont pas les qualités qu'on nous demande d'honorer, mais la dignité qui vient de Dieu.

Or, à Notre-Seigneur, nous devons le respect. C'est notre première obligation : respect spontané, nullement raisonné, respect d'instinct, sous peine de manquer d'un sens.

C'est une impression. Il faut honorer Notre-Seigneur partout où il est. Sa dignité d'Homme-Dieu le demande : « *À son nom tout genou fléchit, au ciel, sur la terre et dans les enfers* » (Ph 2, 10).

Au ciel, les anges sont prosternés devant sa Majesté, tremblants et l'adorant. Le lieu de la gloire de Notre-Seigneur est aussi le lieu de son souverain respect. Sur la terre, toutes les créatures obéissaient à Notre-Seigneur. La mer s'est abaissée sous ses pieds, elle l'a adoré. Le soleil, les astres l'ont pleuré, l'ont honoré quand les hommes le maudissaient.

Et aux enfers, les damnés tremblent sous la justice du juge sévère des vivants et des morts.

Du reste, le respect à Notre-Seigneur présent ne doit pas se raisonner.

On annonce à la cour le roi. Tous se lèvent, c'est d'instinct. Le souverain passe. Tous saluent. Il y a un mouvement spontané de respect et de déférence. Celui qui n'a plus ce sentiment ou qui veut le détruire chez les autres, n'est plus un homme.

Oh ! que les catholiques ont à rougir de leur peu de respect en face de Notre-Seigneur ! Je ne parle que du respect d'instinct.

Allez dans une synagogue si vous vous y tenez mal ou y parlez, on vous met à la porte. Pour entrer dans une mosquée, on vous fait retirer vos chaussures. Et tous ces infidèles n'ont rien de réel dans leurs temples, et nous avons tout. Malgré cela, leur respect dépasse le nôtre de beaucoup.

Notre-Seigneur pourrait bien dire que le démon est plus honoré que lui : « J'ai nourri des enfants, et ils m'ont méprisé ».

Je demande aux mères si elles seraient bien contentes d'être méconnues publiquement par leurs enfants. Ce qui nous blesserait tant, pourquoi le faire vis-à-vis de Notre-Seigneur ? Pourquoi sommes-nous moins susceptibles quand il s'agit de l'honneur de Jésus-Christ que quand il s'agit de notre petite dignité ?

Quoi de plus faux ? Notre dignité ne nous vient que de Dieu, par reflet. En laissant perdre le respect envers Notre-Seigneur, c'est celui qui nous est dû que nous détruisons. Oh si Notre-Seigneur nous punissait comme nous le méritons, de nos manques de respect... Il fit flageller Héliodore pour avoir profané son temple ; mais ici il y a plus que le temple.

Donnons donc à Notre-Seigneur ce premier hommage de sentiment, de respect en entrant en sa présence. Quand la légèreté, la négligence précèdent en nous cet hommage, nous sommes des misérables. Oui, nos péchés les plus grands contre la foi sont nos manques de respect.

Qui a la foi sait où il va. Il va à l'église, vers Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Il entre en disant, comme saint Bernard, à toutes ses occupations :

Restez à la porte, j'ai besoin d'aller vers Dieu me reconforter. Faites donc ainsi vous savez combien de temps vous avez à rester à l'église : laissez tout le reste. Si vous venez pour prier, vous ne venez pas faire vos affaires. Et si les distractions, l'esprit, les préoccupations vous tiraillent, renvoyez tout cela à la porte, sans vous troubler. Restez, mettez vous en amende honorable, en respect. Tenez vous mieux. Que Notre-Seigneur voie que vous détestez vos distractions. Par votre tenue, sinon par votre esprit, vous professez encore sa divinité, sa présence. Si vous ne faites que cela, ce serait déjà beaucoup.

Voyez un saint entrer dans une église. Il entre sans se soucier de ceux qui y sont. Il oublie tout pour ne voir que Notre-Seigneur. En face du pape, on ne pense guère aux évêques ou aux cardinaux. Au ciel les saints ne s'amusent pas à s'honorer les uns les autres. Non, à Dieu seul tout honneur et toute gloire. Faisons donc ainsi dans l'église où il n'y a que Notre-Seigneur.

Après être entrés, restez un moment en repos. Le silence est la plus grande marque de respect. La première disposition à la prière, c'est le respect.

La plupart de nos sécheresses dans la prière et de nos indévotions viennent de ce que nous avons manqué de respect à Notre-Seigneur en entrant, ou de ce que nous nous tenons irrespectueusement.

Oh ! prenons donc la résolution inébranlable de ce respect d'instinct. Il n'y a pas besoin de raisonner pour cela. Est ce que Notre-Seigneur doit se prouver chaque fois que nous entrons à l'église ? Doit-il chaque fois nous envoyer un ange pour nous dire qu'il est là ? Certes, ce serait bien malheureux ; mais, hélas bien nécessaire.

Vous devez à Notre-Seigneur le respect extérieur, la prière du corps. Rien n'aide tant à la prière de l'âme. Voyez avec quel soin religieux l'Église a réglé les moindres détails du culte extérieur. C'est que cette prière est très glorieuse à Jésus-Christ. Il nous en a donné l'exemple en priant à genoux. La tradition nous le montre priant les bras en croix et élevés vers le ciel. Les Apôtres nous ont conservé cette manière de prier, et le prêtre l'emploie au Saint-Sacrifice.

Et notre corps qui reçoit la vie de Dieu, qui vit de ses bienfaits de tous les instants, ne doit-il rien à Dieu ? Il faut donc le faire prier par sa posture pleine de respect.

Les attitudes négligentes du corps amollissent l'âme, tandis qu'une posture crucifiante la fortifie et l'aide. Il ne faut pas vous faire souffrir par une tenue trop gênante, mais il faut une tenue sévère. N'ayez jamais devant Dieu de postures familières. Elles engendrent le mépris. Aimez, soyez tendres et affectueux ; familiers, jamais. Les aridités, les indévotions dans la prière ont presque toutes leur source dans l'irrévérence de la tenue.

Si vous étiez en voyage, ou si vous faisiez des prières de surrogation chez vous, prenez telle posture qui vous gênera moins. Mais devant Notre-Seigneur, il faut faire adorer vos sens. Rappelez-vous combien Dieu était sévère sur ce point dans l'ancienne loi. Par quelles menues préparations ne passaient pas les Lévites ! Dieu voulait leur faire sentir leur dépendance et les préparer à bien prier.

Parce que nous manquons de ce respect extérieur, notre piété est mourante.

Je sais bien qu'il ne faut pas trembler de peur devant Dieu, qu'il faut oser entrer en sa présence, mais il ne faut pas non plus paraître mépriser.

Cette tenue sévère nous est un secours qui nous aide à bien prier.

Nous le refusons pour satisfaire notre sensualité. Nous croyons être fatigués ; que l'imagination nous trompe souvent !

Si la pape passait, notre prétendue fatigue ne nous empêcherait pas de nous tenir à genoux. Et quand même nous serions vraiment fatigués, ne craignons pas tant la souffrance, elle ouvre les ailes de la prière. Du moins, même alors, ayons une tenue ferme et sérieuse. Que les personnes du monde, si elles sont fatiguées, s'asseyent d'une manière ferme ; qu'elles ne se couchent pas sur leur chaise. Ne prenez pas de ces postures qui détendent l'âme et la rendent impropre à la prière.

Pour nous, religieux, nous sommes à genoux. C'est la vraie tenue de l'adorateur. Si nous sommes trop fatigués, nous nous levons. C'est encore une posture honorante. Ne nous asseyons jamais. Soyons le soldat du Dieu de l'Eucharistie. Que si notre cœur n'est pas brûlant d'amour, le corps au moins atteste notre foi et notre désir d'aimer et de bien faire. Que notre corps prie donc ; qu'il adore. Soyons tous la cour du Roi Jésus.

Pensez que le Maître est là ; frappez-vous l'esprit de cela. Attention à Notre-Seigneur Jésus-Christ : Vraiment le Seigneur est dans ce lieu.

Ayez des pensées dignes du Seigneur au sujet de sa bonté Sg 1, 1

I

Au respect d'instinct, d'hommage extérieur, doit se joindre un respect d'amour; le premier honore la dignité de Notre-Seigneur, celui-ci sa bonté ; le premier est le respect du serviteur, celui-ci du fils. Or, c'est à celui-ci que Notre-Seigneur attache le plus de prix ; et s'arrêter au respect d'honneur extérieur, ce serait rester à la porte. Notre-Seigneur veut surtout être honoré dans sa bonté.

Dans la loi ancienne, il en était autrement ; Dieu avait écrit sur son temple : « Tremblez en approchant de mon sanctuaire ». Mais aujourd'hui que Notre-Seigneur s'est incarné, il veut que nous le servions par amour, et il a écrit sur son tabernacle : « *Venez tous à moi, et je vous soulagerai ; venez, je suis doux et humble de cœur* » (Mt 11, 28).

Pendant sa vie mortelle, Notre-Seigneur n'a fait que conquérir son titre de bon, et les disciples, ses ennemis même, l'appelaient 'bon Maître'.

Mais c'est maintenant, c'est dans l'Eucharistie que Notre-Seigneur veut jouir de son titre de bon Maître. Loin de changer, il a augmenté sa familiarité avec nous : il veut que nous pensions à sa tendresse, que nous dilations notre cœur, que ce soit le bonheur de le voir qui nous attire à ses pieds.

C'est la raison de son voile sacramentel. On court davantage vers ce qui est grand que vers ce qui est bon ; si Notre-Seigneur montrait sa gloire, nous nous arrêterions là sans aller jusqu'à son Cœur. Aussi Notre-

Seigneur ne veut du respect extérieur que comme un acte premier, qui nous conduise à son Cœur, qui nous fasse rester dans sa paix.

Si nous voyions Notre-Seigneur dans sa grandeur, nous tremblerions, nous nous jetterions par terre ; nous ne ferions jamais un acte d'amour.

Nous ne sommes pas encore au ciel !

Mais en face de Notre-Seigneur si bon, on prie une heure, deux heures, sans tension d'esprit : si les distractions viennent, on en demande pardon, et aussi souvent qu'elles se présentent ; on ne se lasse pas on sait qu'on sera toujours pardonné. Autrement, après quelques distractions, on quitterait la prière tout découragé.

II

La considération de la bonté de Notre-Seigneur l'honore. Elle le fait travailler, car sa bonté ne peut s'écouler que plus bas qu'elle ; en me mettant bien bas, et en me faisant bien petit, je me fais inonder de ses grâces, de ses douces effusions. On se met alors avec les pauvres, les petits, que Notre-Seigneur aimait tant. On dit à Notre-Seigneur : Vous êtes bien bon : eh bien, voilà où épancher votre bonté !

L'Eucharistie, par sa douceur, rend éloquente la langue des petits enfants : et nous sommes tous des enfants.

La bonté de l'Eucharistie rend nos prières plus faciles et plus suaves ; nous sommes portés à nous élever de nos grâces, à nous en regarder comme les propriétaires. Notre-Seigneur n'aime pas cela, il ne fait que nous les prêter, pour que nous les fassions fructifier à son profit ; il nous laisse alors envahir par les distractions pour nous humilier. On voudrait prier sans distractions, et on ne peut pas. "Je laisserai donc la prière, où je ne fais que pécher", dit-on alors.

C'est faux ! Mettez-vous dans la bonté de Notre-Seigneur: vos fautes ne vous effraieront plus; la miséricorde vous les pardonnera ; elle est en personne devant vous.

III

Le culte d'amour doit nous faire venir avec grande confiance devant Notre-Seigneur. Personnalisons son amour ; disons-lui : « Seigneur, me voici, moi que vous avez tant aimé, attendu ; moi à qui vous tendez les bras ». Cette pensée vous dilatera. Dites-vous bien que Notre Seigneur vous aime personnellement : on ne peut demeurer insensible devant une telle pensée.

C'est d'ailleurs le secret du recueillement vrai et pas guindé. Pour être recueilli en Notre-Seigneur et agir tout de même, et remplir les obligations de votre état, mettez-vous dans la bonté de Notre-Seigneur : votre cœur agira en lui, c'est le recueillement. En même temps l'esprit sera libre, indépendant ; vous pourrez l'appliquer à tout ce que vous voudrez.

Le cœur dirige et gouverne la tête ; il lui envoie ses influences.

C'est ainsi que la présence de Dieu s'allie à tout. Tandis que si votre esprit veut être toujours sous l'impression de la majesté et de la grandeur, il s'absorbe ou se fatigue : il perd de vue Dieu ou ses devoirs. Le recueillement du cœur est le vrai. Dieu a mis en nous une petite mesure d'esprits vite épuisée ; mais du cœur, il en a mis beaucoup.

Le cœur peut toujours aimer davantage, et la présence cordiale de Dieu s'allie à tout ; elle encourage : avec elle on sait que Dieu est bon et miséricordieux; on vit dans sa bonté.

Donnons-lui enfin tout notre cœur ! Donc, en entrant en sa présence, l'honneur de respect instinctif, profond, pour sa majesté. Mais de là , allons à sa bonté et demeurons-y. « *Demeurez dans mon amour* » (Jn 15, 9).

J'ai aimé la beauté de votre maison Ps 25, 8

Un jour une femme, une bonne adoratrice celle-là, vint à Jésus pour adorer. Elle apportait avec elle un vase d'albâtre rempli de parfums qu'elle répandit sur les pieds de Jésus, pour lui témoigner son amour et honorer sa divinité et son humanité sainte.

« Pourquoi cette profusion ? dit le traître Judas ; ces parfums auraient pu se vendre très cher, et on en aurait donné le prix aux pauvres ». Mais Jésus venge sa servante : « Ce que cette femme a fait, elle l'a bien fait ; et partout où sera prêché cet Évangile, on racontera cette action à sa louange » (Jn 12, 5).

Voici l'application de ce fait évangélique.

I

Notre-Seigneur est au Saint Sacrement pour recevoir des hommes les mêmes hommages qu'il reçut de ceux qui eurent le bonheur de l'approcher durant sa vie mortelle. Il est là, afin que tout le monde puisse rendre à son humanité sainte des hommages personnels.

Quand ce serait la seule raison de l'Eucharistie, nous devrions être bien heureux de pouvoir rendre à Notre-Seigneur en personne nos devoirs de chrétiens. Par cette présence, le culte public a une raison d'être une vie. Otez la présence réelle, comment rendrez-vous à sa très sainte humanité les respects et les honneurs auxquels elle a droit ? Notre-Seigneur, comme homme, n'est qu'au ciel et au Très Saint Sacrement.

C'est par l'Eucharistie que nous pouvons approcher du Sauveur en personne, vivant ; le voir, lui causer ; sans cette présence, le culte devient une abstraction. Par cette présence, nous allons à Dieu directement, et nous l'approchons comme pendant sa vie mortelle.

Quel malheur, si nous étions réduits, pour honorer l'humanité de Jésus-Christ, à reporter nos souvenirs à dix-huit siècles en arrière ! C'est bon pour l'esprit : mais comment rendre l'hommage extérieur à un passé aussi éloigné ? Nous nous contenterions de remercier sans entrer dans la participation des mystères. Mais actuellement, je puis venir adorer comme les bergers ; me prosterner comme les mages ; nous n'avons plus à regretter de n'avoir pas été à Bethléem ni au Calvaire.

II

Non seulement la présence de Jésus est la vie du culte extérieur, mais elle nous donne l'occasion de faire l'aumône à Notre-Seigneur. Oui, nous sommes plus heureux que les saints sous ce rapport ; ils reçoivent, mais ne donnent plus. Et il a été dit : « Mieux vaut donner que recevoir ».

Or, nous donnons à Jésus ! Nous lui donnons de notre argent, de notre pain, de notre temps, de nos sueurs et de notre sang.

N'est-ce pas la plus grande des consolations ? Notre-Seigneur ne vient du ciel qu'avec sa bonté : il n'a rien autre, et il attend de ses fidèles toutes ses conditions d'existence ici-bas. Son temple, la matière de son sacrifice, les lampes, les vases sacrés nécessaires pour qu'il se fasse sacrement : nous lui donnons tout !

Sans ces lumières, sans ce petit trône, Notre-Seigneur ne peut sortir de son tabernacle. Nous les lui donnons, et nous pouvons lui dire : « Vous êtes sur un beau trône, c'est nous qui vous l'avons élevé ; c'est nous qui avons ouvert la porte de votre prison et déchiré le nuage qui vous cachait, ô Soleil d'amour ! » Dardez vos rayons maintenant dans tous les cœurs. Et Jésus nous doit !

Il peut payer ses dettes, il les payera. Il s'est fait garant de ses membres pauvres et souffrants : Tout ce que vous ferez au plus petit de mes frères, je vous le rendrai au centuple. Mais si Jésus paye les dettes des autres, à plus forte raison payera-t-il les siennes.

Au jour du jugement, nous pourrions lui dire : « Nous vous avons visité non seulement dans vos pauvres mais en vous-même, votre auguste Personne : que nous donnerez-vous en retour ? » Les gens du monde ne comprendront jamais cela. Donnez, donnez aux pauvres ; mais aux églises, à quoi cela sert-il ? C'est perdu, ces profusions sur les autels ! Non, l'Église veut un culte vivant, parce qu'elle possède son Sauveur vivant sur la terre. Quel bonheur donc de se faire des rentes éternelles en donnant à Notre-Seigneur ! N'est-ce rien ? Mais ce n'est pas tout. Donner à Jésus est une consolation, un bonheur : c'est de plus un besoin.

III

Oui, nous avons besoin de voir, de sentir auprès de nous Notre-Seigneur et, de l'honorer, par nos dons. Si Notre-Seigneur ne voulait de notre part que des hommages intérieurs, il manquerait de répondre à un besoin impérieux de l'homme; nous ne saurions aimer sans montrer notre amour par des témoignages extérieurs, d'amitié et d'affection.

Aussi la balance de la foi d'un peuple est toute faite dans ses dons aux églises. Si le luminaire brille, si les linges sont propres, les ornements décents et entretenus, oh ! il y a la foi, là ! Mais si Notre-Seigneur est sans ornements, dans une église qui ressemble plutôt à une prison, la foi manque ! Que nous sommes misérables à ce point de vue en France.

On donne pour toutes les œuvres de bienfaisance : vous demandez pour le Très Saint Sacrement, on ne sait pas ce que vous dites. Pour orner l'autel de quelque saint, pour un pèlerinage où s'opèrent des guérisons, on donne encore : mais au Très Saint Sacrement ? Rien !

Le roi ira donc en haillons pendant que les serviteurs seront bien ornés ?

On n'a pas la foi, la foi agissante, la foi qui aime; on n'a qu'une foi spéculative, négative. Notre-Seigneur est là : on lui demande sans cesse des grâces, la santé, une bonne mort: et on n'honore pas sa pauvreté du moindre don ! Si, dit saint Jacques, un pauvre vous demande l'aumône et que vous le renvoyiez sans lui rien donner, en lui disant: « Allez en paix », vous vous moquez de lui ! Voilà Notre-Seigneur qui n'a rien, qui attend tout de vous; vous venez lui dire: “Je vous adore, je vous reconnais comme mon Roi, je vous remercie d'être dans le Très Saint Sacrement”; et vous ne lui donnez rien pour l'honneur de son culte ! Car tous, oui, tous peuvent donner à Notre-Seigneur; et l'expérience prouve que ce ne sont ni les grands ni les riches qui font les honneurs du culte eucharistique, mais la masse du pauvre peuple...

Un jour, Notre-Seigneur voyait les pharisiens mettre de grosses sommes dans le tronc: il n'en paraissait nullement touché. Mais voici qu'une pauvre femme met un denier; c'était tout ce qu'elle avait, et Notre-Seigneur l'admire, son cœur est ému, et il ne peut s'empêcher de le dire à ses apôtres: cette pauvre veuve avait donné plus que tous les autres, parce qu'elle avait donné de son superflu. De même celui qui se prive pour donner un cierge, une fleur, donne plus que celui qui facilement peut apporter de grosses offrandes; Jésus ne regarde guère la quantité des dons, mais le cœur qui les fait. Donnez, donnez donc à Notre-Seigneur ! Consolez son délaissement, secourez sa pauvreté.

IV

Mais voici davantage. Quoi ! Jésus est ici par amour ? Eh bien ! quand on croit à sa présence, quand on l'aime, je ne comprends pas qu'on ne lui donne pas ! Mettez même de côté la question des mérites et des grâces que vous obtenez par vos dons, n'est-ce pas un assez grand honneur que de pouvoir donner à Notre-Seigneur, que de pouvoir honorer le Roi ? Tout le monde, certes, n'est pas admis à présenter ses hommages à un roi de la terre ; on ne l'obtient qu'à force de protections.

Oserait-on même, à moins d'être familier avec un ami plus haut placé que soi, lui offrir un bouquet de fête ? Eh bien, Jésus est bien Roi, puisque c'est lui qui les fabrique, les rois, et cependant il déroge à l'étiquette des rois de la terre, il permet que nous lui présentions continuellement nos hommages, il les attend ! Ah ! que cela nous honore ! Profitons-en, il n'y a qu'un temps pour donner. Ici-bas, Dieu veut bien recevoir de nos mains. Ah ! Puissiez-vous avoir souvent la consolation de dire: “J'ai donné à Notre-Seigneur !” Il se donnera à vous en retour.

Vous aimerez le Seigneur votre Dieu de tout votre cœur Dt 6, 5

I

« Quand je serai élevé de terre, j'attirerai tout à moi » (Jn 12, 32).

C'est du haut de sa Croix d'abord que Notre-Seigneur a attiré toutes les âmes à lui, en les rachetant. Mais certainement aussi, en prononçant ces paroles, Notre-Seigneur avait en vue son trône eucharistique, au pied duquel il veut attirer toutes les âmes pour les y lier par les chaînes de son amour.

Notre-Seigneur veut mettre en nous un amour passionné pour lui. Toute vertu, toute pensée qui ne se termine pas à une passion, qui ne finit pas par devenir une passion, ne produira jamais rien de grand.

Ce n'est pas de l'amour, que l'affection d'un enfant : il aime par instinct et parce qu'il se sent aimé, il s'aime en ceux qui lui font du bien.

Un domestique peut se dévouer, il n'aimera véritablement que s'il est dévoué par affection pour ses maîtres, sans pensée d'intérêt personnel.

L'amour ne triomphe que quand il est en nous une passion de vie. Sans cela, on peut produire des actes d'amour isolés, plus ou moins fréquents; la vie n'est pas prise, n'est pas donnée.

Or, tant que nous n'aurons pas pour Notre-Seigneur au Très Saint Sacrement un amour de passion, nous n'aurons rien fait.

Notre-Seigneur, certes, nous y aime avec passion, nous y aime à l'aveugle, sans penser à lui, se dévouant tout entier pour nous : il faut lui rendre la pareille !

II

Notre amour, pour être une passion, doit subir les lois des passions humaines. Je parle des passions honnêtes, naturellement bonnes ; car les passions sont indifférentes en elles-mêmes; nous les rendons mauvaises quand nous les dirigeons vers le mal, mais il ne tient qu'à nous de nous en servir pour le bien.

Or, une passion qui domine un homme, le concentre.

Cet homme veut arriver à telle position honorable et élevée. Il ne travaillera que pour cela dix, vingt ans, n'importe. "J'arriverai", dit-il, il fait unité: tout est réduit à servir cette pensée, ce désir ; il laisse de côté tout ce qui ne le mènerait pas où il tend.

Un autre veut faire sa fortune, il la limite: "j'arriverai à posséder cela". Il travaille, il ne compte pas la peine, tout lui est moyen en dehors de ce but, il est indifférent à tout. Il faut que j'arrive à cette alliance honorable.

Comme Jacob, sept ans de service ne semblent rien. Il recommencera à servir sept ans encore s'il le faut ! J'aurai Rachel. Et tous ses travaux, dit l'Écriture, ne lui paraissent rien à cause de son grand amour.

Voilà comment on arrive dans le monde ; ces passions peuvent devenir mauvaises, et ne sont, hélas, bien souvent qu'un crime continu ; mais enfin, elles peuvent être et sont encore honorables.

Sans une passion on n'arrive à rien. La vie n'a point de but ; on traîne une vie inutile.

III

Eh bien, dans l'ordre du salut, il faut avoir aussi une passion qui domine notre vie et lui fasse produire, pour la gloire de Dieu, tous les fruits que le Seigneur en attend.

Aimez telle vertu, telle vérité, tel mystère avec passion. Dévouez-y votre vie, consacrez-y vos pensées et vos travaux sans cela vous n'arriverez à rien, vous ne serez qu'un journalier à vos pièces, jamais un héros !

Ayez un amour de passion pour l'Eucharistie. Aimez Notre-Seigneur au Très Saint Sacrement avec toute l'ardeur dont on s'aime dans le monde, mais par des motifs surnaturels.

Pour y arriver, vous commencerez par mettre votre esprit sous l'influence de cette passion. Nourrissez en vous l'esprit de foi ; persuadez vous invinciblement de la vérité de l'Eucharistie, de la vérité de l'amour que Notre-Seigneur vous y témoigne.

Ayez une grande idée, une contemplation ravie de l'amour et de la présence de Notre-Seigneur. Vous donnez par là à votre amour un foyer qui alimentera sa flamme ; il sera constant alors.

Un homme de génie conçoit un chef-d'œuvre; il l'embrasse du regard de l'âme ; il en est ravi; il le réalisera par tous les moyens possibles, au prix de tous les sacrifices. Il ne se lassera pas, il ne se rebutera pas ; son chef-d'œuvre le domine il le voit, il ne peut en détourner sa pensée.

Eh bien, voyez Notre-Seigneur au Très Saint Sacrement, voyez son amour que cette pensée vous saisisse, qu'elle vous ravisse. Quoi ! Est ce possible que Notre-Seigneur m'aime au point de se donner toujours, sans se fatiguer jamais ?

Votre esprit se fixe alors en Notre-Seigneur, toutes vos pensées vont le chercher, l'étudier ; vous voulez approfondir les raisons de son amour, vous tombez dans l'étonnement, dans le ravissement, et votre cœur laisse échapper ce cri : comment répondre à tant d'amour ?

Et voilà l'amour du cœur qui se forme. On n'aime bien que ce que l'on connaît bien. Et le cœur bondit vers le Très Saint Sacrement. Il bondit !

Il n'a pas la patience de marcher. Jésus-Christ m'aime ! Il m'aime en son sacrement.

Le cœur briserait, s'il pouvait, son enveloppe de chair, pour s'unir plus étroitement à Notre-Seigneur.

Voyez les saints ; leur amour les transporte, les fait souffrir, les embrase ; c'est un feu qui les consume, use leurs forces et finit par les faire mourir.

Heureuse mort !

IV

Mais si nous n'allons pas tous jusque-là, tout au moins nous pouvons aimer avec passion Notre-Seigneur, nous laisser dominer par son amour.

N'aimez-vous donc personne du monde ?

Mères, n'avez-vous pas un amour passionné pour vos enfants ? Épouses, n'aimez-vous pas avec passion vos époux ? Enfants, avez-vous dans votre cœur place pour autre chose que pour vos parents ?

Eh bien reportez cet amour sur Notre-Seigneur. Il n'y a pas deux amours ; il n'y en a qu'un. Notre-Seigneur ne vous demande pas d'avoir deux cœurs, un pour lui et un pour ceux que vous aimez ici-bas.

Mères, aimez donc le Très Saint Sacrement avec votre cœur de mère, aimez-le comme un fils ! Épouses, aimez-le comme votre époux !

Enfants, aimez-le comme votre père !

Il n'y a en nous qu'une puissance d'aimer, mais tendant vers des objets différents, avec des motifs divers.

Il y en a qui aiment à la folie leurs parents, leurs amis, et qui ne savent pas aimer le bon Dieu. Mais ce que l'on fait pour la créature, c'est ce que l'on a à faire pour Dieu seulement, le bon Dieu, il faut l'aimer sans mesure, et toujours davantage.

V

Une âme qui aime ainsi, n'a qu'une puissance, qu'une vie : Notre Seigneur au Très Saint Sacrement. Il est là !... Elle vit sous le coup de cette pensée.

Il est là !... Il y a correspondance alors, il y a société de vie.

Ah pourquoi donc ne pas en arriver là ? On retourne à plus de dix-huit siècles en arrière pour chercher des exemples de vertu dans la vie mortelle de Notre-Seigneur !

Mais Notre-Seigneur pourrait nous dire : "Vous m'avez aimé au Calvaire, parce que j'y efface vos péchés ; vous m'avez aimé à la crèche, parce que j'y suis doux et aimable ; pourquoi donc ne m'avez-vous pas aimé au Saint Sacrement, où je suis toujours avec vous ? Vous n'aviez qu'à venir. J'étais là, à côté de vous".

Ah ! Au jugement, ce ne sont pas tant nos péchés qui nous effraieront et qui nous seront le plus reprochés ; ils sont pardonnés sans retour.

Mais Notre-Seigneur nous reprochera son amour.

Vous m'avez aimé moins que les créatures ! Vous n'avez pas fait de moi le bonheur de votre vie. Vous m'avez aimé assez pour ne pas m'offenser mortellement, pas assez pour vivre de moi.

Mais nous pourrions dire : "Sommes-nous donc obligés d'aimer ainsi ?"

Je sais bien que le précepte d'aimer ainsi n'est pas écrit ; il n'y en a pas besoin. Rien ne le dit, tout le crie : la loi en est dans notre cœur.

Oui, ce qui m'effraie, c'est que les chrétiens penseront volontiers et sérieusement à tous les mystères, se dévoueront au culte de quelque saint ; mais à Notre-Seigneur au Très Saint Sacrement, non !

Mais pourquoi, pourquoi ? Ah c'est qu'on ne peut regarder attentivement le Très Saint Sacrement sans dire : "Il faut que je l'aime, que j'aie le visiter ; je ne puis le laisser seul ; il m'aime trop !"

Pour le reste, c'est loin, c'est de l'histoire : ça ne prend pas ainsi le cœur ; on admire surtout mais ici, il faut se donner, il faut demeurer, il faut vivre en Notre-Seigneur !

L'Eucharistie est la plus noble aspiration de notre cœur : aimons-la donc avec passion ! On dit : "Mais c'est de l'exagération, tout cela". Mais l'amour n'est que de l'exagération ! Exagérer, c'est dépasser la loi ; eh bien, l'amour doit exagérer !

L'amour que nous témoigne Notre-Seigneur en demeurant avec nous sans honneurs, sans serviteurs, n'est-il pas exagéré aussi ? Celui qui ne veut s'en tenir qu'à ce qu'il doit absolument, n'aime pas. On n'aime que lorsqu'on sent en soi la passion de l'amour.

Et vous aurez la passion de l'Eucharistie quand Notre-Seigneur au Très Saint Sacrement sera votre pensée habituelle ; quand votre bonheur sera de venir à ses pieds ; votre désir constant, de lui faire plaisir.

Allons ! entrons en Notre-Seigneur ! Aimons-le un peu pour lui ; sachons nous oublier et nous donner à ce bon Sauveur ! Consumons-nous donc un peu. Voyez ces cierges, cette lampe, qui se consomment sans rien laisser, sans rien se réserver. Pourquoi ne serions-nous pas, pour Notre-Seigneur, une offrande dont il ne resterait rien ? Non, ne vivons plus : que Jésus-Hostie vive seul en nous ! Il nous aime tant !

Je suis la voie, la vérité et la vie Jn 14, 6

Notre-Seigneur a dit ces paroles alors qu'il était parmi les hommes. Mais elles s'étendent plus loin que la vie humaine du Sauveur. Elles sont pour toujours, et il peut toujours les dire avec autant de vérité au Très Saint Sacrement. Il y a des chemins factices, des routes de traverse dans la vie spirituelle, des routes qu'on peut suivre pour un temps et quitter ensuite.

Notre-Seigneur au Saint Sacrement est la voie stable. Il est le moyen, il est le modèle; car il nous servirait de peu de connaître la voie, s'il ne nous apprenait, par son exemple, à la suivre. On ne va au ciel que par la participation à la vie de Notre-Seigneur. Cette vie nous est donnée en germe par le baptême; les sacrements la fortifient; mais elle consiste surtout dans la pratique et l'imitation des vertus du Sauveur.

Nous avons besoin de voir Notre-Seigneur à l'œuvre pour imiter ses vertus, de le suivre dans tous les détails des sacrifices, des travaux qu'elles demandent pour régner en nous. Ses vertus sont l'application de ses paroles; elles sont ses préceptes en action. Pour arriver à la perfection, il faut les détailler, car il n'y a de partait que ce qui est particularisé.

Le Verbe éternel, qui voulait nous ramener à son Père, et qui ne pouvait au ciel pratiquer les vertus humaines qui impliquent toutes une idée de combat et de sacrifice, s'est fait homme; il a pris les outils de l'homme et il a travaillé sous ses yeux. Et comme dans le ciel, où il est remonté glorieux, il ne peut plus pratiquer nos vertus de patience, de pauvreté, d'humilité, il s'est fait sacrement pour continuer d'être notre modèle. Ces vertus ne procèdent plus de la liberté, il n'en fait plus les actes méritoires: il en a fait son état, il s'en est revêtu.

Autrefois il en pratiquait les actes: aujourd'hui il en a revêtu extérieurement l'état. Sur terre, il fut humble et humilié: aujourd'hui il règne glorieux, mais sous un état, une apparence d'humilité au Très Saint Sacrement. Il s'est uni l'état des vertus d'une manière inséparable: en le contemplant, nous voyons ses vertus et nous savons comment nous devons en pratiquer les actes. Otez son humiliation, et l'état sacramentel cesse. Otez sa pauvreté, qu'il soit suivi d'un cortège magnifique, nous serons anéantis devant sa majesté, il n'y aura plus d'amour; l'amour ne se témoigne qu'en descendant. La patience, le pardon des injures, il les pratique encore plus qu'au Calvaire. Là ses bourreaux ne le connaissent pas; ici on le connaît et on l'insulte. Il prie pour tant de villes dont il est proscrit. Sans ce cri de pardon, il n'y aurait plus de sacrement d'amour, mais la justice entourerait et protégerait son trône insulté.

L'acte de la vertu, il ne le pratique plus, il en a l'état: c'est nous qui devons en faire les actes et ainsi le compléter. Par là, il ne fait qu'une personne morale avec nous. Nous sommes ses membres agissants, son corps, dont il est le chef et le cœur de sorte qu'il peut dire: "Je vis encore". Nous le complétons, nous le perpétons.

Là donc, au sacrement, Jésus nous offre le modèle de toutes les vertus; nous en étudions quelques-unes en détail. Rien n'est beau comme l'Eucharistie ! Mais, seules, les âmes pieuses qui communient, qui réfléchissent, peuvent le comprendre. Les autres ne comprennent rien. Il est peu de personnes qui pensent aux vertus, à la vie, à l'état de Notre-Seigneur au Saint Sacrement. On le traite comme une statue; on croit qu'il n'est là que pour nous pardonner et recevoir nos prières. C'est faux.

Notre-Seigneur vit et agit: regardez-le, étudiez-le, imitez-le. Ceux qui ne le font pas sont obligés de remonter à dix-huit siècles en arrière, de lire l'Évangile, de le compléter quant aux détails intimes; ils sont privés de la douceur de cette parole actuelle et présente: "Je suis votre voie, aujourd'hui moi, je suis votre voie !" Sans doute la vérité ne décline pas, et l'Évangile est un livre toujours vivant. Mais enfin quel labeur pour retourner toujours en arrière ! Et ce n'est qu'une représentation qui demande du travail et qui fatigue. C'est plus spéculatif, et cela soutient moins la vertu. Les vertus ne se prennent et ne se soutiennent facilement qu'en l'Eucharistie.

Rappelons-nous donc que Notre-Seigneur n'est pas au sacrement seulement comme dispensateur de ses grâces; il y est aussi et surtout notre voie et notre modèle. L'éducation se fait par la présence, par une correspondance secrète qui existe entre le cœur de la mère et celui de l'enfant.

Les étrangers n'y réussissent pas, tandis que la voix de la mère fait vibrer le cœur de son enfant. Nous n'aurons en nous la vie de Notre-Seigneur que si nous vivons sous son inspiration, que s'il nous élève lui même.

On peut vous indiquer la voie des vertus, mais vous donner les vertus, faire votre éducation intime, personne ne le peut que Notre-Seigneur.

Moïse et Josué conduisaient le peuple, mais ils étaient eux-mêmes conduits par la colonne de feu. De même un directeur spirituel ne vous redit que les ordres de Notre-Seigneur; il le consulte, il cherche Notre Seigneur en vous, la grâce et l'attrait particulier qu'il a déposés en votre âme.

Pour vous connaître, il cherche à connaître Notre-Seigneur en vous, et il vous conduit selon votre grâce dominante qu'il développe et applique en votre vie sous la conduite du souverain directeur des âmes. Il n'a qu'à vous redire ses ordres. Eh bien, Notre-Seigneur est au Saint Sacrement pour tous, et non point seulement pour les directeurs des âmes : tous peuvent l'y voir et l'y consulter. Regardez-le pratiquer les vertus, et vous saurez ce que vous avez à faire.

Si vous lisez l'Évangile, transportez-le en l'Eucharistie, et de l'Eucharistie en vous. Vous avez alors une bien plus grande puissance.

L'Évangile s'illumine, et vous avez sous les yeux et réellement la continuation de ce que vous y lisez. Car Notre-Seigneur, qui est le modèle, est aussi la lumière qui nous manifeste le modèle, qui nous en découvre les beautés.

Notre-Seigneur au Saint Sacrement est sa propre lumière, sa propre connaissance, comme le soleil est à lui-même sa preuve: il se montre et il se fait connaître. Il n'y a pas besoin de raisonnements pour cela.

Un enfant ne raisonne pas pour reconnaître ses parents. Ainsi se manifeste Notre-Seigneur par sa présence, sa réalité. Mais à mesure que nous connaissons mieux sa voix, que notre cœur est plus vide et plus sympathique, Notre-Seigneur se manifeste sous un jour plus lumineux et d'une manière intime que ceux-là seuls connaissent qui aiment. Il donne alors à l'âme une conviction divine qui éclipse toute lumière de raison naturelle. Voyez Madeleine: un seul mot de Jésus, et elle l'a reconnu ! Ainsi au Saint Sacrement, il ne dit qu'un mot, mais qui retentit en notre cœur: "C'est moi"...

Et on le sent, et on le croit plus fortement que si on le voyait des yeux.

Cette manifestation eucharistique doit être le point de départ pour tous les actes de la vie. Il faut que toutes les vertus partent de l'Eucharistie.

Vous voulez pratiquer l'humilité; voyez comme Jésus la pratique au Saint Sacrement.

Partez de cette connaissance, de cette lumière, et allez à la crèche, si vous voulez, ou au Calvaire. Et vous y allez plus facilement, parce que c'est dans la nature de notre intelligence de procéder du connu à l'inconnu.

Vous avez au sacrement l'humilité de Notre-Seigneur sous vos yeux. Il vous sera bien plus facile de supposer par là ce qu'elle a été dans sa naissance ou dans tout autre circonstance.

Faites ainsi pour toutes les vertus. On comprend mieux l'Évangile alors.

Notre-Seigneur parle par son état; il peut mieux que personne expliquer et faire comprendre ses paroles et ses mystères. Il nous donne de plus l'onction pour nous les faire goûter en même temps que nous les comprenons.

On ne cherche plus la mine; on y est, on l'exploite. Ce n'est donc que par l'Eucharistie que l'on sent toute la force actuelle de ces paroles du Sauveur: « *Je suis la voie* » (Jn 14, 6).

Que toute notre étude spirituelle soit donc de contempler l'Eucharistie, d'y chercher l'exemple de ce que nous avons à faire dans toutes les circonstances de la vie chrétienne: c'est en cela que consiste et par là que s'entretient la vie d'union à Jésus-Hostie. C'est par là que nous devenons eucharistiques dans notre vie; c'est par là que l'on se sanctifie selon la grâce de l'Eucharistie.

Il s'est anéanti lui-même Ph 2, 16

Notre-Seigneur est notre modèle au Très Saint Sacrement.

Voyons comment il nous enseigne les vertus qui font les saints.

Voyons pour cela quel est l'état de Notre-Seigneur : la forme de sa vie sera la forme de nos vertus. En étudiant comment il est, nous saurons ce qu'il veut, car l'extérieur indique l'intérieur. Aux paroles, aux manières, on reconnaît ce qu'est l'âme. Quand on voyait Notre Seigneur pauvre, conversant avec les pauvres, on savait qu'il venait nous sauver par la pauvreté. Quand il mourait pour nous, il nous montrait ce que nous avions à faire pour aller au ciel. Or, l'état de Notre-Seigneur au Saint Sacrement, le caractère qui domine, qui frappe, c'est l'anéantissement.

Cet état doit donc nous faire comprendre ses occupations, ses vertus, qui prendront toutes, chacune dans son espèce, cette forme, ce cachet d'anéantissement et d'humilité. Étudiez cet anéantissement, et vous saurez ce que vous avez à faire pour ressembler à votre modèle et pour être dans la grâce de la sainteté eucharistique. Rappelez-vous que c'est le caractère dominant de Jésus-Hostie, et que ce doit être le vôtre, si vous voulez être dans la grâce de l'Eucharistie.

I

Or, Notre-Seigneur est la sainte hostie. Il prend l'état des saintes espèces.

Il remplace leur substance; il a subordonné son état à la manière d'être des espèces, qui deviennent la forme de sa vie, qui font la loi de sa durée. Il est comme leur sujet; il leur est soumis ; il dépend d'elles.

Elles n'atteignent pas, il est vrai, sa vie divine, et quand elles cessent d'être, il n'en subit pas de détriment dans son corps glorieux ; mais cependant, quand elles cessent d'être, il se retire. Il est uni à elles, il subit leurs lois de mouvement, d'humiliation, il est traité comme elles ; en les voyant, on voit l'état, la manière d'être extérieure de Notre-Seigneur.

Or, elles sont pauvres, si pauvres qu'elles ne possèdent plus leur être propre; la consécration a détruit la substance à laquelle les avait attachées la nature. Elles n'ont plus la propriété naturelle de leur existence; elles n'existent que par un miracle.

Ainsi est Notre-Seigneur: il n'a point de propriété au Saint Sacrement; il n'apporte rien du ciel que lui-même. Il n'a pas en propriété une pierre, une église. Il est pauvre à l'égal des saintes espèces, plus pauvre donc qu'à Bethléem; là il se possédait, avait un corps qu'il mouvait, qui parlait, qui pouvait recevoir, grandir, accepter de ses amis. Ici rien. On donne autour de lui. Tout cela ne change pas son état personnel.

Que l'autel soit d'or, que mille lumières y resplendissent, Jésus n'en est pas moins pauvre ni moins obscur sous les saintes espèces. Il est mort civilement, impuissant à rien recevoir. C'est un mort. L'honneur du religieux qui fait le vœu de pauvreté est de lui ressembler. Il est comme enfermé, lié dans un linceul; c'est là tout son vêtement, toujours le même ; un vêtement qui n'est même pas une substance ni un être naturel, tellement fragile que, si le miracle cessait, il serait détruit et ne pourrait exister un instant. Voilà le grand pauvre. On a besoin de le voir, de le considérer pour faire le vœu de pauvreté. Étudiez sa pauvreté, qui est celle de l'hostie, et vous saurez jusqu'où vous devez pousser l'esprit de détachement et de pauvreté.

De plus, elles sont bien humbles, ces espèces. Toujours blanches, mais le blanc n'est pas une couleur : sa vue prolongée est fastidieuse. Ainsi Notre-Seigneur n'a aucune beauté visible au Saint Sacrement, aucune beauté humaine, lui qui était si beau pendant sa vie, le plus beau des enfants des hommes. Le nuage qui l'entoure ne laisse rien apercevoir.

Le dernier des hommes est plus élevé que Notre-Seigneur : il est encore quelqu'un. Notre-Seigneur a voulu prendre la loi des espèces et n'être que quelque chose.

Elles sont immobiles et inanimées. Lui, le Verbe, la vie du monde, le suprême moteur de tous les êtres, la vie de toutes les vies, se condamne à rester sans mouvement, sans action; il s'emprisonne. Il s'y réduit au point que, si petit que soit le fragment d'hostie, il y est encore tout entier. Il a en lui la vie et le mouvement ; il n'en use pas parce qu'il s'est soumis à la condition des espèces inanimées. On peut l'insulter, le conspuer, il ne se défendra pas. S'il pouvait encore souffrir, il souffrirait plus en l'hostie que pendant sa vie.

Mais vous savez ce que dit le prophète en sa personne: « *Je ne suis plus un homme, mais un ver de terre* » (Ps 22, 7). Le ver est le dernier des animaux, immédiatement au-dessus des végétaux. Le ver est sans vêtement, tandis que les autres animaux, même la chenille, ont une fourrure, un vêtement quelconque. Il fut semblable à un ver de terre sur la Croix, quand on l'exposa nu aux insultes des bourreaux ; mais ce ne fut qu'un instant. Au Saint Sacrement, il ne devient pas ver de terre, mais il s'expose à être accolé aux vers. Que d'hosties saintes se gâtent par accident ou incurie; elles se détériorent, se pourrissent, les vers s'y mettent, et chassent Notre-Seigneur ; car il ne demeure sous les espèces qu'autant qu'elles sont saines. Les vers prennent sa place. Et dans l'instant où l'hostie est en décomposition, à moitié détruite, Jésus-Christ se réfugie dans la dernière partie saine ; l'hostie est disputée entre Jésus-Christ et les vers de la décomposition ! Il a pris toutes les misères des saintes espèces quant à sa manière d'être extérieure : « *J'ai surnommé la mort mon père ; ma mère et ma sœur, c'est la pourriture* » (Job 17, 14).

Enfin les espèces n'ont pas de volonté. On les prend, on les porte où l'on veut ; quel que soit celui qui lui commande, Jésus ne résiste point, ne dit jamais non. Il se laisse prendre aux mains d'un scélérat. C'est une des

conditions de l'état qu'il a choisi. Il ne se défend pas. La société venge l'agression par la punition de l'agresseur : Notre-Seigneur permet tout... Comment ?... Jusque là ?...

Il s'est anéanti au Calvaire par rapport au bonheur et à la gloire de sa divinité, et par rapport au reste des hommes, oui sans doute ; mais c'est ici qu'il s'anéantit réellement. Le dernier degré de la création est de n'avoir pas de substance propre, de n'être qu'un accident, une qualité ; or, Jésus-Christ, qui ne peut perdre sa propre substance, prend l'état extérieur, les conditions des simples accidents naturels ; tout cela pour nous dire : “Voyez, et faites comme moi. Jamais nous n'arriverons à l'imiter, à descendre aussi bas que lui !” Notre regret éternel sera d'avoir si peu pensé aux abaissements de Jésus-Christ au Très Saint Sacrement.

II

Son anéantissement éclipse tout ce qui est glorieux en lui. Si Notre-Seigneur laissait paraître sa gloire, il ne serait plus notre modèle d'anéantissement, et nous pourrions aussi chercher la gloire et la majesté des vertus. Mais avez-vous vu la gloire de Jésus au Saint Sacrement ? C'est bien, certes, le soleil voilé. Quelquefois il y fait des miracles ; mais ils sont rares, et ils rappellent et font mieux saisir son abaissement habituel. Il veut être entièrement éclipsé. Il est plus grand quand il ne fait pas de miracles que quand il en fait ; c'est son amour qui lui lie alors les mains, s'il nous montrait sa gloire, il ne pourrait plus nous dire : “regardez-moi, voyez comme je suis doux et humble de cœur”. Il nous effraierait.

Il éclipse sa divinité, bien plus que pendant sa vie mortelle. Alors on voyait toujours quelque chose de divin sur son visage, dans son maintien.

Aussi, avant de l'humilier, les prétoriens lui voilèrent les yeux ; ses yeux étaient si beaux ! Ici, rien, rien ! L'imagination essaie quelquefois de peindre ses traits dans l'hostie ; ce n'est pas la réalité. Si on le voyait au moins quelque jour dans l'année, dans la vie ! Non, il a voilé sa gloire derrière un nuage impénétrable.

Cet anéantissement, Jésus-Christ l'a pratiqué dans son état de gloire, et d'une manière positive et pas seulement négative. Celui-là s'humilie négativement qui, étant pécheur, indigne des grâces de Dieu, reconnaît sa misère et son néant : il lui est facile de reconnaître qu'il n'est rien de bon, puisqu'il ne produit que des fruits de mort. Mais l'humilité positive se pratique dans le bien, dans la louange méritée, dans la gloire que l'on offre à Dieu, dont on se prive volontairement pour lui en faire hommage.

C'est la leçon que Jésus-Christ nous donne par son anéantissement eucharistique.

Humiliez-vous dans vos vertus. Certes le chrétien est grand. Il est l'ami, l'héritier de Jésus-Christ : il participe à sa nature divine. Sa grâce fait de lui le temple et l'instrument du Saint-Esprit. Et le prêtre, le ministre des plus hauts mystères, qui commande à Dieu, qui sanctifie et sauve les âmes, qui les dirige vers Dieu, qu'il est grand ! Et que le chrétien et le prêtre, à considérer leur dignité sublime, auraient bien sujet de s'élever.

Si Notre-Seigneur s'était contenté de nous grandir comme il l'a fait, nous courrions grand risque de nous perdre par orgueil. Mais Jésus-Christ anéantit sa gloire, sa grandeur, et nous crie : Voyez comme je m'humilie ;

je suis plus grand que vous, certes ; voyez cependant ce que je fais de ma grandeur et ce que je deviens. Si Notre-Seigneur n'était pas là, abaissant sa gloire, nous ne saurions vous dire : “Soyez humbles”. Car vous pourriez nous répondre : “Nous sommes des princes de la grâce !”

C'est vrai, mais regardez votre Roi ! C'est cette pensée qui jette à genoux devant Notre-Seigneur les évêques, le pape lui-même ; à les voir anéantis en sa présence, on confesse que Dieu seul est vraiment grand.

Et d'où vient notre orgueil, cet orgueil spirituel qui s'élève des grâces reçues, des dons de Dieu, du cercle d'amis vertueux et saints, de l'influence que l'on peut avoir sur les âmes, sinon de l'oubli de l'Eucharistie ? Quand vous communiez, vous vient-il cet orgueil ? Quand vous sentez Jésus en vous qui vous dit : “Vous vous élevez des dignités et des grâces que je vous ai données, de l'amour privilégié que je vous porte. Mais moi je m'anéantis ; faites donc au moins comme moi !”

Méditer Notre-Seigneur anéanti au Saint Sacrement, c'est le vrai chemin de l'humilité : on comprend que son anéantissement est la plus grande preuve de son amour, et qu'il doit être aussi la preuve du nôtre ; qu'il faut descendre jusqu'à Notre-Seigneur qui s'est mis au rang des derniers êtres de la création.

Voilà la vraie humilité, qui donne du sien, qui renvoie à Dieu l'honneur et la dignité qu'elle en reçoit. Beaucoup croient qu'on ne peut s'humilier que de ses péchés et de ses misères, et non dans le bien, dans la grandeur surnaturelle. Mais si, certainement. Renvoyer à Dieu tout bien est l'humilité d'hommage, l'humilité la plus parfaite. Notre-Seigneur nous l'enseigne, et plus on s'approche de lui, plus on s'humilie comme lui.

Voyez la Sainte Vierge, sans péché, sans défaut, sans imperfection, mais toute belle, toute parfaite, toute brillante par sa grâce immaculée et par sa coopération incessante : elle s'humilie plus qu'aucune créature.

L'humilité consiste à reconnaître qu'on n'est rien sans Dieu, et à lui rapporter tout ce qu'on est ; et plus on est parfait, plus cette humilité grandit, parce qu'on a plus à donner à Dieu ; à mesure que les grâces nous élèvent, nous descendons ; nos grâces sont les échelons de notre humilité.

L'Eucharistie nous apprend donc à rapporter à Dieu la gloire, la grandeur, et non pas seulement à nous humilier de nos misères.

Et quelle leçon permanente ! Aussi toute âme eucharistique doit devenir humble : le voisinage, la vie habituelle avec Jésus-Hostie doit nous rendre tels que nous ne pensions, que nous n'agissions que sous l'impulsion de cette divinité

anéantie !... Mais il suffit de regarder pour sentir le besoin de s'anéantir. Aussi l'Église vous met à genoux dans la posture de l'humilité et de l'anéantissement, devant le Très Saint Sacrement.

Voilà l'humilité d'état. Voyons l'humilité des œuvres.

III

Notre-Seigneur opère au Très Saint Sacrement. Il travaille, il est médiateur, il sauve les âmes ; il applique sa Rédemption et nous sanctifie. Son action s'étend sur toutes les créatures. Il est le Verbe qui a dit une parole par laquelle tout a été créé, et qui conserve encore tout par sa parole. Il continue d'y prononcer le fiat qui conserve la vie dans toute la création.

Non seulement il y est créateur, mais réformateur, restaurateur et Roi de toute la terre. Il a reçu toutes les nations à régir, et le Père n'agit que par lui sur le monde. Il gouverne le monde ; le mot d'ordre qui le régit, part du Très Saint Sacrement. Il tient en main la vie de tous les êtres ; il est juge des vivants et des morts.

Or, les souverains mettent un appareil royal à dire ou à faire n'importe quoi. Il le faut: l'homme ne se gouverne que par l'amour ou par la crainte.

Mais Notre-Seigneur ! Où est l'apparat de ce Roi à qui toute la puissance appartient au ciel et sur la terre ? Ou la gloire, l'éclat de ses paroles et de ses actions ? Des millions d'anges partent à chaque instant du tabernacle et y reviennent après avoir accompli ses ordres; là est leur centre, là leur quartier général, car là est le général en chef des armées célestes. Voyez-vous, entendez-vous quelque chose ? Toutes les créatures lui obéissent, et nous ne saisissons rien. Voilà comme il sait cacher son action. Voilà comme il sait commander dans l'anéantissement ! Et les hommes qui commandent aux autres croient être quelque chose ! Et ils parlent haut et fort ! Ils croient par là commander plus efficacement.

Voilà une leçon pour les supérieurs, les chefs de maison : tous doivent être humbles dans le commandement, pour imiter Notre-Seigneur au Très Saint Sacrement.

Et remarquez encore l'humilité de Notre-Seigneur ; il ne commande pas aux hommes visiblement, parce qu'on ne voudrait plus obéir qu'à lui; il s'éclipse pour que nous obéissions à nos semblables qui ont un reflet de son autorité. Quelle admirable union de l'autorité et de l'humilité !

De plus, Notre-Seigneur cache la sainteté de ses œuvres. La sainteté a deux parties : l'une est dans la vie intérieure de l'âme avec Dieu. C'est la principale: en elle est la perfection et la vie; la plupart du temps, elle suffit et elle est tout. Elle consiste dans la contemplation et dans l'immolation intérieure de l'âme. L'autre est la vie extérieure.

La contemplation se compose des rapports de l'âme avec Dieu, les anges et le monde spirituel, c'est la vie de prière, qui fait la valeur de la sainteté, qui est la racine de la charité et de l'amour. Or, cette vie, il faut la cacher, il faut que Dieu seul en ait le secret: l'homme y mettrait l'orgueil.

Dieu se l'est réservée. Il veut la diriger lui-même ; un saint ne suffirait pas à la diriger. C'est la relation nuptiale de l'âme avec Dieu qui se fait dans le secret de l'oratoire, les portes closes: « *Quand tu pries, entre dans ta chambre, ferme la porte et prie ton Père qui est dans le secret* » (Mt 6, 6). Il en coûte de faire son oraison dans le secret. On veut toujours aller aux œuvres, penser à ce que l'on fera, à ce que l'on dira dans telle et telle circonstance. On n'a pas la clef de la prière : on ne sait pas se taire. Voyez Notre-Seigneur ; il prie, c'est le grand suppliant de l'Église.

Il obtient plus par sa prière que toutes les créatures ensemble ; mais il prie dans son anéantissement. Qui voit son oraison ? Qui entend sa prière ? Les apôtres le voyaient prier sur la terre, ils pouvaient entendre ses gémissements au jardin des Olives. Ici rien. Sa prière est donc bien anéantie, mais elle est d'autant plus puissante qu'elle est immolée.

Pressez une éponge, et elle répand la liqueur qu'elle contient. Il faut de la compression pour avoir une grande force d'expansion. Eh bien Notre-Seigneur s'anéantit, se réduit à rien, se presse pour que son amour rejaillisse jusqu'à son Père avec une force infinie.

L'âme contemplative voit ici son modèle: elle ne veut pas être connue, elle veut être seule, elle se ramasse et se concentre ; que d'âmes que le monde méprise et qui sont toutes-puissantes, parce que leur prière a la qualité de la prière humble et anéantie de Jésus-Hostie ! Pour nourrir et soutenir cette prière cachée et concentrée, elles ont besoin de l'Eucharistie ; si elles demeuraient en elles-mêmes, elles en perdraient la tête. Jésus seul peut par sa douceur tempérer la force de cette prière.

La vie intérieure consiste de plus dans l'immolation. Il faut, pour que l'âme soit libre et tranquille dans la prière, que les sens, le corps, les facultés, soient tenus en silence. Aussi, toute âme qui veut travailler intérieurement doit supporter en elle un combat auquel rien ne saurait être comparé.

La vie anéantie de Notre-Seigneur est encore ici notre modèle. Qui s'immole plus que lui ? On dit qu'il ne souffre plus. Il n'est pas nécessaire de souffrir actuellement, il suffit de se mettre dans l'état et la volonté du sacrifice pour s'immoler véritablement. C'est un préjugé que la douleur sentie extérieurement et actuellement fait tout le mérite du sacrifice.

Beaucoup disent: « Je n'ai pas de mérite, car rien ne me coûte à faire.

Je fais tout facilement, donc je ne fais rien pour Dieu ». Ceci mène à abandonner la voie de la sainteté. C'est que la piété aime tant voir ce qu'elle fait, sentir qu'elle agit, qu'elle donne !

Mais, dites-moi, le premier sacrifice que vous avez dû faire pour commencer à pratiquer telle ou telle vertu, ne le comptez-vous plus ? Celui là vous a coûté sans doute. La répétition de l'acte, n'est-ce rien ? Cela ne prouve-t-il pas la persévérance de votre volonté ? Sachez que le sacrifice consiste dans la volonté ; or, bien que, par l'habitude du sacrifice, la douleur soit moins vive, la volonté demeure constante et se fortifie même par l'habitude. L'agonie, la mort à

soi, est dans le commencement, dans le premier don : après, la paix revient mais le mérite dure et s'accroît avec la répétition et la continuation du sacrifice. L'amour filial fait supporter avec simplicité, sans que cela coûte, des sacrifices héroïques; l'amour de Dieu fait que les saints jouissent au milieu des souffrances.

Ces sacrifices et ces souffrances en valent-ils moins parce qu'ils sont accompagnés d'un bonheur qui fait qu'on les sent moins ?

Eh bien ! Notre-Seigneur ne souffre pas au sacrement, mais il a pris volontairement cet état d'immolation. Le mérite a été acquis à la première heure, alors que Jésus, sachant les mépris, les avanies qu'il aurait à endurer de la part des hommes, a tout accepté, a institué le sacrement et revêtu son état de victime. Ce mérite dure, certes : il n'est pas épuisé; la volonté de Notre-Seigneur embrassait tous les temps et tous les lieux et, librement, il a tout accepté. Et pour attester sa volonté toujours vivante de s'immoler, il a ordonné à son Église de représenter son immolation, à la sainte Messe, par la séparation de l'espèce du vin d'avec celle du pain, et par la fraction de l'hostie. A la communion, il perd dans le corps du communiant son être sacramentel. Voyez-vous cette immolation continuelle ?

Nous ne savons pas le mot de ce mystère qui allie en l'Eucharistie la vie et l'immolation, la gloire et l'humiliation; c'est un mystère que Dieu seul connaît. En cela encore, il apprend à l'âme intérieure à ne faire connaître ses souffrances intimes qu'à Dieu seul.

Oh que les hommes ne sachent pas nos souffrances ! Ils nous plaindraient, nous loueraient, cela nous perdrait ! Voyez votre modèle au Saint Sacrement. Oh combien parmi ceux qui prient et qui communient ne connaissent pas l'action anéantie de Notre-Seigneur, ne s'en doutent même pas.

Quant aux actes extérieurs de la vie chrétienne, Notre-Seigneur nous enseigne aussi à les cacher, à ne pas recevoir les louanges même méritées.

Pour l'imiter, nous ne devons laisser voir que le pauvre côté de nos bonnes œuvres; le côté du ciel en sera d'autant plus brillant ! Nous devons faire ainsi toutes les fois que nous sommes libres de la forme extérieure de nos actes. Quant ce sont des œuvres que nous devons faire publiquement, faisons-les bien pour l'édification ; mais si ce sont des bonnes œuvres personnelles, cachons-les. Nous serons dans la grâce eucharistique. Qui voit les vertus de Notre-Seigneur ?

Pour conclure tout ceci, rappelez-vous les anéantisements de Jésus-Christ au Saint Sacrement, abaissez-vous comme Lui; perdez-vous, il faut qu'il grandisse et que vous diminuiez. Que l'anéantissement soit comme le caractère de votre vertu et de toute votre vie. Devenez comme les espèces qui n'ont plus rien à elles, et ne vivent que par miracle.

Ne soyez plus rien pour vous ; n'attendez rien de vous ; ne faites rien pour vous, anéantissez-vous !

Apprenez de moi car je doux et humble de cœur Mt 11, 29

Jésus nous enseigne par sa forme eucharistique à nous anéantir, pour lui ressembler ; l'amitié veut l'égalité de vie et de condition : pour vivre de l'Eucharistie, il faut nous anéantir avec Jésus, qui s'y anéantit. Entrons dans l'âme de Jésus, dans son Cœur : voyons quels sentiments l'ont animé et l'animent encore au sacrement.

Nous appartenons à Jésus-Hostie : ne se donne-t-il pas à nous pour nous absorber en Lui ? Il nous faut vivre de son esprit, écouter ses leçons, car Jésus est notre maître en l'Eucharistie ; c'est lui-même qui veut nous instruire à le servir selon ses goûts et sa volonté.

C'est bien juste, puisqu'il est notre Seigneur, et que nous ne sommes que ses serviteurs. Or, son esprit, Jésus me le révèle dans ces paroles : « *Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur* », et quand les fils de Zébédée veulent incendier une ville rebelle à leur maître, Jésus leur dit : *Vous ne savez quel esprit vous pousse (Lc 9, 54)*. L'esprit de Jésus est donc humilité et douceur : humilité et douceur de cœur, c'est-à-dire aimée, acceptée par amour et pour ressembler à Jésus-Christ.

Notre-Seigneur veut nous y former, c'est pour cela qu'il est au Saint Sacrement et qu'il vient en nous. Il veut être notre maître en ces vertus : lui seul peut nous les apprendre et nous en donner la grâce.

I

L'humilité du cœur, voilà l'arbre qui donne la fleur et le fruit de la douceur. « Apprenez de moi que je doux et humble de cœur ». Jésus parle de l'humilité du cœur : n'avait-il pas l'humilité de l'esprit ? Non, l'humilité d'esprit négative, fondée sur le péché et le néant de notre nature corrompue, Jésus n'y était pas soumis ; il en a cependant fait les œuvres pour notre exemple. Ainsi Jésus s'humilie comme les pécheurs, et cependant il est sans péché, il n'a à rougir de rien selon que le disait le bon larron : « *Celui-ci n'a rien fait de mal* » (Lc 23, 41). Mais nous, nous devons rougir de tout ; nous avons fait beaucoup de mal et nous ne connaissons pas même tout le mal dont nous sommes coupables.

Jésus n'a pas l'ignorance de la nature déchue, et nous, nous ne savons rien, nous ne savons que le mal. Nous vicions la notion du juste et du bien. Jésus sait tout, et il est aussi humble que s'il ne savait rien : il reste trente ans à apprendre dans le silence !

Il a tous les dons naturels, il sait et peut tout faire à la perfection ; il ne le montre pas ; il ne travaille que grossièrement, à la manière des apprentis : « *N'est-ce pas là, dit-on, le fils de l'artisan, artisan comme son père ?* » (Mt 13, 55)

Jésus n'a jamais montré qu'il savait tout même dans ses enseignements, il atteste qu'il ne fait que redire la parole de son Père : il se borne à sa mission ; il la remplit dans la forme la plus simple et la plus humble, il s'est donc conduit comme un homme véritablement humble d'esprit. Il ne s'est glorifié de rien, n'a jamais cherché à briller, à faire de l'esprit, à paraître plus instruit que les autres même dans le temple, quand il était au milieu des docteurs, « *il est écoutait et les interrogeait* » (Lc 2, 46) pour s'instruire.

Jésus avait l'humilité d'esprit positive qui ne consiste pas à s'humilier de sa misère, mais à renvoyer le bien à Dieu, à s'humilier dans le bien : il dépendait en tout de son Père, le consultait et obéissait à ceux qui tenaient sa place sur terre, il renvoyait la gloire de tout bien à son Père ; son humilité d'esprit est magnifique, admirable, divine : « *Je ne cherche pas ma gloire* » (Jn 8, 50). Elle est toute glorieuse, c'est une humilité toute d'amour, toute spontanée.

Nous devons avoir l'humilité d'esprit, parce que nous sommes ignorants et pécheurs : c'est un devoir de justice. Nous y avons une autre obligation en notre qualité de disciples, de serviteurs de Jésus. Cependant Jésus ne nous parle dans son commandement que de l'humilité de cœur ; il semble à son amour que ce serait trop nous humilier que de nous parler de cette humilité d'esprit : cela rappelle trop de misères, de péchés, de titres au mépris. L'amour de Jésus voile ce côté pénible et nous dit d'être comme lui, humbles de cœur.

Qu'est-ce donc qu'être humble de cœur ?

C'est recevoir de Dieu avec soumission de cœur les exercices d'humilité comme un bien, comme un acte qui lui est très glorieux ; c'est accepter son état et ses devoirs quels qu'ils soient, et ne pas rougir de sa condition ; c'est être simple et comme naturel dans les grâces extraordinaires de Dieu. Et si j'aime Jésus, je dois lui ressembler ; si j'aime Jésus, je dois aimer ce qu'il aime, ce qu'il fait, ce qu'il préfère à tout : l'humilité.

L'humilité de cœur est plus facile que l'humilité d'esprit, puisqu'il ne s'agit que d'un sentiment très honorable, très élevé : ressembler à Jésus-Christ, l'aimer, le glorifier en ces sublimes circonstances d'humilité.

Avons-nous cette humilité de cœur, on plutôt cet amour de Jésus humilié ? Peut-être celle qui va avec le dévouement, la gloire, le succès ; qui se donne, se dévoue purement et sans motifs de gloire humaine ; mais non cette humilité qui descend avec Jean Baptiste, lequel s'abaisse et se cache, et est heureux qu'on l'abandonne pour Notre-Seigneur ; non celle de Jésus au Saint Sacrement, caché, anéanti pour glorifier son Père.

C'est là le vrai combat qui doit triompher de la nature aimer l'humilité de Jésus, c'est sa gloire et sa victoire en nous.

Il y a l'humilité dans la prospérité, dans l'abondance, le succès, les honneurs, la puissance : celle-là devrait être bien facile ; on jouit même en s'humiliant, c'est-à-dire en renvoyant la gloire Dieu. Mais il y a l'humilité positive du cœur, qui a lieu dans les humiliations extérieures et intérieures, lorsqu'elles attaquent l'esprit, le cœur, le corps, les

œuvres vraie tempête qui vous submerge, c'est celle de Notre-Seigneur et de tous les saints : aimer Dieu alors, le remercier de cet état, voilà la vraie humilité de cœur.

Comment arriver à l'acquiescer ? Ce n'est pas par les raisonnements ni par les réflexions ; nous croirions l'avoir parce que nous aurions d'elle de belles pensées, ou que nous prendrions d'héroïques résolutions, et nous en resterions là. Il faut simplement se mettre dans l'esprit de Notre-Seigneur, le voir, le consulter, agir sous sa divine influence, en société, en amour ; il faut nous recueillir en sa divine humilité de cœur, offrir nos actions à Jésus, humilié par amour au sacrement, et préférant cet état obscur à toute la gloire et examiner après si, pendant l'action, nous ne nous sommes pas repris. Disons sans cesse : Jésus, si humble de cœur, rendez notre cœur semblable au vôtre.

II

L'humilité de cœur produit la douceur ; aussi Jésus est doux ; cette vertu forme comme le vrai caractère de sa vie elle est son esprit. « *Apprenez de moi car je suis doux* ». Il ne dit pas : « Apprenez de moi car je suis pénitent, pauvre, sage, silencieux, mais doux » ; parce que l'homme déchu est naturellement et foncièrement colérique, haineux, jaloux, susceptible, vindicatif, homicide dans son cœur, furieux dans son regard, plein de venin sur sa langue, violent dans ses membres ; la colère est sa nature, parce qu'il est orgueilleux, ambitieux et sensuel ; parce qu'il est malheureux et humilié de son état tombé : c'est un être aigri, comme on dit d'un homme qui a souffert injustement. *Douceur intérieure*. Notre-Seigneur est doux, lui, dans son cœur : il aime le prochain ; il veut son bien. Il ne pense qu'au bien qu'il peut lui faire ; il ne juge du prochain que dans sa miséricorde et non dans sa justice : ce n'est pas encore l'heure de cette dernière. C'est une tendre mère, Jésus ! C'est le bon Samaritain : l'enfant faible, le pécheur, le juste, tous ont une place dans la tendresse de son cœur.

Il n'y a dans ce cœur aucune indignation contre ceux qui le méprisent, qui l'injurient, qui lui veulent du mal, qui lui en font, qui se disposent à lui en faire ; il les connaît tous et il n'a pour eux que de la compassion ; il éprouve de la peine de leur malheureux état.

Jésus était doux par nature : c'est l'Agneau de Dieu. Doux par vertu, pour glorifier son Père par cet état ; doux par mission de son Père : la douceur devait être le caractère du Sauveur, afin qu'il pût attirer les pécheurs, les encourager à venir, se les attacher et les fixer dans la loi divine.

Nous aurions grand besoin de cette douceur de cœur ! Nous ne l'avons pas ; bien souvent au contraire, nous nous sentons pleins d'irritation dans nos pensées et nos jugements. Nous jugeons trop des choses et des personnes au point de vue du succès, à notre point de vue, et nous brisons ceux qui s'opposent à nous ; nous devrions en juger comme Notre-Seigneur, ou dans sa sainteté, ou dans sa miséricorde : toujours nous serions charitables, et notre cœur garderait sa paix. Si nous prévoyons qu'on doit nous contredire, que de raisonnements, de justifications, de réponses énergiques bouillonnent en notre imagination.

Comme tout cela est loin de la douceur de l'Agneau. C'est l'amour-propre qui ne voit que sa personne, ses intérêts. Et si nous avons de l'autorité, nous ne voyons que nous, que les devoirs de nos inférieurs, les vertus qu'ils devraient avoir, l'héroïsme de l'obéissance, la force du commandement, le devoir d'humilier, de briser, l'exemple à faire ; tout cela ne vaut pas un acte de douceur.

“Que celui qui commande”, dit le Sauveur, “se fasse le plus humble”.

Nous ne sommes et ne devons être que les disciples du Maître doux et humble de cœur : le serviteur des serviteurs de Dieu, et non des généraux d'armée !

Pourquoi si souvent affiche-t-on tant d'énergie contre ce qui nous est opposé ? Pourquoi cette colère, qui certainement n'est pas sainte, contre ce qui est mauvais, contre les incrédules, les impies ? Hélas ! Au fond c'est la vanité qui nous pousse ; nous croyons montrer de l'énergie, ce n'est que de l'impatience et de la lâcheté. Notre-Seigneur plaindrait ces pauvres gens, prierait pour eux, et tâcherait, dans ses rapports avec eux, d'honorer son Père par la douceur et l'humilité. Puis, ce genre énergétique, piquant, donne un mauvais exemple. Oh mon Dieu, rendez mon cœur doux comme le vôtre.

Douceur d'esprit. Jésus est doux dans son esprit ; il ne voit en tout que Dieu son Père dans les hommes, des créatures de Dieu ; il est le père pleurant ses enfants égarés et cherchant à les ramener, pansant leurs plaies, quelle que soit la cause qui les a faites, voulant leur rendre la vie divine ! Son esprit est dès lors tout entier dans la pensée de la paternité pour ses enfants, dans la peine de leur malheureux état ; c'est leur bien qui l'occupe, pour leur bien qu'il travaille ; il le fait dans la paix, et non dans la colère, l'indignation et la vengeance. Ainsi David pleurait sur Absalon coupable et recommandait de lui sauver la vie. Ainsi Marie, Mère des douleurs, pleure sur les bourreaux de son Fils et leur obtient le pardon. La vraie charité se nourrit, dans l'esprit comme dans le cœur, du bien à rétablir et non de la vue du mal et des moyens de le venger ; elle ne sépare jamais l'homme de son état surnaturel présent ou futur ; elle ne l'isole pas de Dieu, pour ne pas voir en lui un ennemi : la charité est douce et patiente.

Ce que nous avons reconnu dans notre cœur se trouve aussi dans notre esprit et dans notre imagination, qui soulèvent en nous tant de tempêtes et nous mettent l'épée en main pour tout pourfendre. Il faut couper court à ces attaques : un regard élevé aussitôt vers Jésus, et le calme reviendra.

III

Doux en son cœur et en son esprit, Jésus l'est aussi tout naturellement dans son extérieur.

La douceur de Jésus est comme le suave parfum de sa charité et de sa sainteté. Elle règne sur tous les mouvements de son corps : rien de violent dans ses gestes, qui sont calmes comme l'expression de sa pensée et de ses sentiments pleins de douceur ; son marcher est paisible et non précipité, parce que tout est réglé en ses mouvements par la sagesse.

Son corps, sa tenue, ses vêtements, tout annonce en lui l'ordre, le calme et la paix : c'est le règne de sa douce modestie, car la modestie est la douceur du corps et son honneur.

La tête du Sauveur a une tenue modeste, ni fière, ni altière, ni dominante ; point trop humiliée non plus, ni trop timide, elle a la tenue de la simple et humble modestie.

Ses yeux n'expriment aucun sentiment de colère ni d'indignation : ils ont un regard de respect pour les supérieurs, un regard d'amour pour sa Mère et saint Joseph à Nazareth, de bonté pour ses disciples, de tendre compassion pour les pécheurs, et de pardon miséricordieux pour ses ennemis.

Sa bouche auguste est le trône de sa douceur : elle s'ouvre avec modestie et une douce gravité. Le Sauveur parle peu : jamais une bouffonnerie, une parole de raillerie, de curiosité, ne sort de sa bouche. Toutes ses paroles sont, comme ses pensées, le fruit de la sagesse ; les termes qu'il emploie sont simples, toujours convenables et à la portée de ceux qui l'écoutent, le plus souvent des pauvres et des gens du peuple.

Notre-Seigneur évite toute personnalité blessante dans ses prédications, n'attaque que les vices d'école, de caste ; que les mauvais exemples et les scandales ; il ne révèle pas les crimes cachés ni les défauts intimes.

Il ne fuit pas celui qui le hait ; il ne laisse aucun devoir à remplir, aucune vérité à dire, par crainte, pour éviter une contradiction ou pour plaire à un personnage quelconque. Il ne fait aucun reproche prématuré, aucune prophétie personnelle avant le temps marqué par son Père ; il vit avec ceux qu'il sait devoir l'abandonner, dans la même simplicité, la même douceur : le moment n'étant pas encore venu de parler, l'avenir est pour lui comme s'il ne le connaissait pas. Notre-Seigneur était d'une patience admirable avec toutes ces foules qui le pressaient ; d'un calme ravissant au milieu de toutes ces agitations, ces demandes, ces exigences d'un peuple grossier et terrestre.

Ce qui est plus admirable encore, c'est la vie si calme, si douce, si bonne de Notre-Seigneur avec des disciples grossiers, inintelligents, susceptibles, intéressés, tirant vanité de leur Maître. Notre Seigneur leur témoigne à tous le même amour ; il n'a pas de préférence ni de privauté : Jésus est tout miel, tout douceur, tout amour.

Si nous comparons notre vie à celle de Jésus--Christ, quelle condamnation ! Notre amour-propre a le tranchant de l'épée avec certaines personnes dont la vie, le caractère, blessent davantage notre orgueil : car ces impatiences, ces reproches, ces airs tranchants, tout cela vient d'un fonds de paresse qui veut promptement se débarrasser ou être délivré d'un obstacle, d'un sacrifice, d'un devoir, et qui nous les fait fuir ou finir avec précipitation.

Hélas à dire vrai, cette pose, ces airs, ces paroles sont ridicules : j'espère que le bon Maître en a pitié ; c'est de l'enfantillage ou c'est stupide !

Il est à remarquer que la douceur avec les grands ou avec ceux qui peuvent servir la vanité, est une faiblesse, une adulation, une lâcheté et que la force avec les faibles est une cruauté ; et l'humiliation n'est souvent qu'une vengeance secrète. Oh ! mon Dieu !...

IV

Le plus grand triomphe de la douceur de Jésus est, dans sa vertu de silence.

Jésus, qui est venu pour régénérer le monde, garde d'abord le silence en public pendant trente ans ; cependant, que de vices à corriger dans le monde, que d'âmes qui s'égarent, que de fautes dans le culte divin, dans les lévites, dans les chefs de la nation ! Notre-Seigneur ne reprend personne ; il se contente de prier, de faire pénitence, de ne pas céder au mal et d'en demander pardon à Dieu.

Que de belles choses aurait pu dire Notre-Seigneur pendant ces trente ans pour enseigner, pour consoler ! Il ne les a pas dites ; il a écouté les anciens, assisté aux instructions de la synagogue, des scribes, des docteurs de la loi, comme un simple Israélite de la dernière classe du peuple ; il aurait pu reprendre, redresser, il ne l'a pas fait ; ce n'était pas l'heure !

La sagesse incréée, le Verbe de Dieu, qui a créé la Parole, qui inspire la vérité, se tait et honore son Père par son doux et humble silence !

C'est ce silence de Jésus qui nous dit éloquemment « Apprenez car je suis doux et humble de cœur ». Oh ! quelle condamnation de notre vie !

Nous parlons comme des insensés, disant souvent ce que nous ne savons pas, tranchant des questions douteuses et les déclarant certaines, affirmant, imposant notre sentiment ! Que de fois nous disons ce que nous ne devrions pas dire, révélant ce que l'humilité la plus élémentaire devrait nous faire cacher ! Aussi Notre-Seigneur nous traite comme on traite un bavard, un insolent : il nous laisse parler seuls, à notre confusion ; sa pensée n'est pas avec nous, et sa grâce ne féconde pas nos paroles.

Le silence de douceur de Jésus est patient : il écoute jusqu'au bout ceux qui lui parlent, sans jamais les interrompre, bien qu'il sache d'avance ce qu'ils vont lui dire ; il leur répond directement lui-même. Il reprend, corrige avec bonté, sans humilier, sans blesser personne, comme le ferait le meilleur des maîtres pour son jeune élève. Il écoute des choses désagréables à entendre, étrangères à son sujet, et il trouve toujours l'occasion d'instruire et de faire du bien.

Pour nous, il en est bien autrement : nous sommes impatients de répondre à ce que nous comprenons d'avance, ennuyés d'écouter ce qui nous retarde ou nous contrarie. Nous le laissons voir sur notre visage et dans notre manière. Ce n'est pas l'esprit de Notre-Seigneur ; pas même l'esprit d'un homme bien élevé, d'un païen honnête et sage. Il est une foule de circonstances dans la vie où la patience, la douceur, l'humilité du silence deviennent la vertu du moment, et doivent être devant Dieu le fruit unique d'un temps que nous croyons perdu. Sa grâce nous en avertit : écoutons sa voix et obéissons-lui simplement et fidèlement.

Que dire de la douceur du silence de Jésus dans la souffrance ?

Jésus se tait habituellement devant l'esprit incrédule de plusieurs de ses disciples, devant le cœur inique et ingrat de Judas, dont il connaît toutes les pensées perfides, toutes les machinations infâmes. Jésus se possède, est calme, affectueux avec tous comme s'il ne connaissait rien ; il a avec eux les rapports ordinaires, il respecte le secret que garde son Père sur eux.

Oh ! quelle leçon contre les jugements téméraires, les soupçons, les antipathies secrètes. Jésus fait passer la loi de la charité, du devoir commun, avant la connaissance qu'il a du secret des cœurs, parce que c'est l'ordre de la Providence.

Jésus confesse simplement la vérité de sa mission et de sa divinité devant les juges ; il confesse qu'il est le Fils de Dieu devant les pontifes, qu'il est Roi devant le gouverneur romain. Il se tait devant le curieux et impudique Hérode ; il garde le silence d'un condamné durant les jeux moqueurs et sacrilèges de la cohorte prétorienne ; il reçoit sans se plaindre les coups de la flagellation, l'insulte de l'Ecce Homo ; il n'en appelle pas de la lecture de sa condamnation injuste ; il prend sa Croix avec amour et monte au Calvaire au milieu des malédictions, des mauvais traitements et des insultes de tout le peuple ; et quand la malice des hommes est épuisée, quand les bourreaux ont terminé leur œuvre, il ouvre la bouche et il parle « *Père, pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font !* » (Lc 23, 34)

Ah ! comment à cette vue notre cœur ne serait-il pas brisé de repentir et touché d'amour ?

Que dire de la douceur eucharistique de Jésus ? Comment peindre sa bonté à recevoir tout le monde ; son affabilité à se mettre à la portée de tous, des petits, des ignorants ; sa patience à écouter tout le monde, tout ce qu'on lui dit, et à entendre le récit de toutes nos misères ; la bonté de la communion où Jésus se donne à tous selon leur état, et vient en tous avec joie, pourvu qu'il y trouve la vie de la grâce et un petit sentiment de dévotion, quelques bons désirs, au moins un peu de respect ; donnant à chacun la grâce qu'il peut porter, et lui laissant la paix et l'amour comme prix de son passage ?

Et envers ceux qui l'oublient, quelle douceur patiente et miséricordieuse !

Il les attend.

Ceux qui le méprisent, qui l'offensent, il prie pour eux, mais ne réclame pas, ne les menace pas ceux qui l'outragent par le sacrilège, il ne les punit pas sur-le-champ, mais il essaie de les ramener au repentir par sa douceur et par sa bonté. L'Eucharistie est le triomphe de la douceur de Jésus-Christ.

V

Quels sont les moyens d'arriver à la douceur de Jésus ? Il est facile de voir le beau, le bien, la nécessité même d'une vertu, de la douceur surtout : s'arrêter là, c'est faire comme le malade qui connaît son remède, l'a sous la main et ne le prend pas ; ou comme le voyageur qui se contenterait de regarder assis commodément, la route qu'il a à parcourir.

Or le moyen souverain d'arriver à la douceur du Cœur de Jésus est l'amour de Notre-Seigneur : l'amour tend toujours à produire l'identité de vie entre ceux qui s'aiment. L'amour opérera par trois moyens.

Le premier consistera à détruire le foyer incandescent de la colère, de l'impatience, de la violence, par la guerre à l'amour-propre qui se manifeste par les trois concupiscences qui se disputent notre cœur ; c'est parce que notre sensualité, notre orgueil ou notre désir de paraître et d'être honoré se trouvent contrariés par un obstacle, que nous nous irritons : combattre ces trois passions dominantes, c'est donc s'attaquer à l'ennemi de la douceur.

Il faut arriver ensuite à aimer davantage ce qui se présente à faire dans l'ordre de la providence, que ce que nous faisons actuellement car si nous nous irritons, c'est que nous nous trouvons dérangés d'une occupation que nous aimons plus que celle que Dieu nous présente. Alors on quittera tout pour obéir à la volonté de Dieu, tout ce qui se présentera sera le meilleur, le plus agréable à nos yeux. Cette métamorphose ne peut se faire que par l'amour de la sainte volonté de Dieu du moment, qui varie nos grâces et nos devoirs pour sa gloire et notre plus grand bien nous sommes alors comme le serviteur qui quitte un maître vulgaire pour le service du souverain en personne. Que cette pensée est encourageante et bien capable de nous conserver dans la douceur et la paix au milieu des vicissitudes de la vie !

Mais parmi tous les moyens, le meilleur est d'avoir sans cesse sous les yeux l'exemple de Notre-Seigneur, son désir, son plaisir ; ce moyen est tout beau, tout lumière, tout cœur. Pour être doux, regardons l'Eucharistie ; mangeons la divine manne qui renferme toute saveur ; faisons à la communion notre provision de douceur pour la journée. Nous en avons tant besoin.

Être doux comme Notre-Seigneur, être doux pour l'amour de son bon Sauveur, voilà le but d'une âme qui veut vivre de l'esprit de Jésus.

O mon âme, sois douce envers le prochain qui t'exerce, comme Dieu, comme Notre-Seigneur, comme la Sainte Vierge sont doux envers toi ; *Jésus doux et humble de cœur* sois douce envers lui, afin que ton juge le soit pour toi car on te rendra dans la mesure que tu auras donné. Et si tu penses à tes péchés, à ce que tu as mérité et à ce que tu mérites en voyant avec quelle bonté et quelle douceur, quelle patience et quel honneur Notre-Seigneur te traite, ô pauvre âme, tu devras te confondre envers le prochain en douceur et en humilité de cœur.

*Bienheureux les pauvres d'esprit Mt 5, 3***I**

L'esprit, la vertu, la vie de Jésus sont un esprit, une vertu, une vie de pauvreté, et de pauvreté absolue et perpétuelle. Le Verbe éternel l'épouse à Bethléem ; en se faisant homme, il commence par ce que la pauvreté a de plus humiliant, l'habitation des animaux ; de plus rude, l'étable, la crèche, la paille, le froid, la nuit ; il naît loin de tout secours et de toute habitation humaine. Pour être plus pauvre encore, le Verbe fait chair naît durant un voyage, et il se voit refuser l'hospitalité à cause de la pauvreté de ses parents.

Il va ensuite passer une partie de son enfance en Égypte, dans un pays étranger, hostile aux Juifs, afin que ses parents soient plus pauvres et plus délaissés, s'il se peut. A Nazareth, il passe trente ans dans l'exercice de la pauvreté : pauvre en sa demeure, il suffit de voir la pauvre maison de Lorette pour s'en convaincre ; pauvre en son ameublement, qui ne se compose que du strict nécessaire, des meubles les plus simples et dont se servent les pauvres : la preuve en est dans l'écuelle de la très sainte Vierge, qui se voit à Lorette. Ses vêtements sont pauvres ; sa tunique, on peut le voir de ses yeux, est faite de laine grossière ; les langes de sa naissance sont de grosse toile ; pauvre est sa nourriture ; elle est le fruit du travail d'un pauvre charpentier, qui ne peut gagner que le nécessaire.

Dans sa conduite, Jésus veut paraître pauvre ; il se regarde comme le dernier de tous, et prend toujours pour lui la dernière place ; il respecte et honore tout le monde, comme font les pauvres ; il garde le silence, écoute humblement les instructions dans la synagogue, ne fait jamais parade de sagesse ni de science extraordinaires, mais vit de la vie commune aux gens de sa condition. Il a la forme du pauvre, il passe oublié et inaperçu comme lui.

En tout ce qu'il fait et se procure, il cherche pour lui ce qu'il y a de plus pauvre. Voyez-le dans sa vie évangélique : il garde son vêtement d'ouvrier, ses habitudes de vie pauvre ; il prie à genoux sur la terre nue ; il mange le pain d'orge du pauvre.

Il vit d'aumônes ; il voyage comme les pauvres, et ressent comme eux, sans pouvoir y satisfaire à son gré, la faim et la soif ; sa pauvreté le rend méprisable aux yeux des grands et des riches malgré cela, il n'hésite pas à leur dire : « *Malheur à vous, ô riches de la terre !* » (Lc 6, 24)

Il choisit des disciples pauvres comme lui, leur ordonne de n'avoir pas deux tuniques, ni de provisions à l'avance, ni d'argent, ni de bâton pour se défendre.

Il meurt abandonné et dépouillé même de ses pauvres vêtements ; on l'ensevelit dans un suaire d'emprunt, et on le dépose dans un sépulcre offert par la charité.

Même après sa résurrection, il apparaît à ses apôtres avec l'extérieur pauvre d'autrefois.

Enfin, dans le Très Saint Sacrement, l'amour de la pauvreté le porte à voiler la gloire de sa divinité, l'éclat de son humanité glorieuse : c'est pour être plus pauvre et n'avoir plus rien à lui, qu'il s'y dépouille de toute liberté et de tout mouvement extérieur, ainsi que de toute propriété.

Il est en l'Eucharistie comme dans les entrailles de sa sainte Mère, enveloppé et caché derrière les saintes espèces, attendant de la charité des hommes la matière de son sacrement, les objets de son culte. Voilà la pauvreté de Jésus : il l'a aimée, il en a fait sa compagne inséparable. *Jésus modèle de pauvreté*

II

Pourquoi Jésus-Christ a-t-il choisi cet état constant de pauvreté ?

D'abord, parce que, enfant d'Adam, il a épousé l'état de notre nature exilée, dépouillée de ses droits sur les créatures ; ensuite, afin de sanctifier par sa pauvreté tous les actes de pauvreté qui se feraient en son Église. Il s'est fait pauvre pour nous communiquer les richesses du ciel, en nous détachant des biens terrestres par le peu de cas qu'il en fait. Il s'est fait pauvre pour que la pauvreté, qui est notre état, notre pénitence, le moyen de notre réparation, nous devînt honorable, désirable et aimable en lui. Il s'est fait pauvre pour nous montrer et nous prouver son amour. Il reste pauvre au Saint Sacrement, malgré son état glorieux, afin d'être toujours notre modèle vivant et visible.

De sorte que la pauvreté, qui, en elle-même, n'est pas aimable, puisqu'elle est une punition et une privation, devient noble et pleine de charmes en Jésus-Christ, qui en fait sa forme de vie, le fondement évangélique, la première des béatitudes, son héritière divine.

Elle est sainte par Jésus, puisqu'elle a été sa grande vertu, et qu'elle répare la gloire de Dieu, détruite par le péché originel et nos péchés personnels ; elle produit la vertu de pénitence par les privations qu'elle impose ; elle est l'occasion naturelle de cette vertu de patience si nécessaire, qui couronne nos œuvres et les rend parfaites ; elle est l'aliment de l'humilité, qu'elle nourrit des humiliations qui l'accompagnent toujours ; elle suppose une grande douceur et beaucoup de force de caractère pour souffrir longtemps : car la souffrance sans consolation, sans secours bienveillant, est sa conséquence ordinaire. Il faut qu'elle soit douce, car on ne donne rien à un pauvre insolent ; qu'elle soit pleine de déférence et de respect pour tous ceux dont elle attend un secours ; qu'elle soit reconnaissante, c'est sa puissance ; il faut qu'elle prie, c'est sa vie.

Et quelle gloire la pauvreté rend à Dieu ! Elle est en tout contente de son état, parce que c'est Dieu qui le lui a fait ; elle se sert de tout ce qui le compose pour en faire hommage Dieu ; elle remercie du bonheur comme de l'épreuve ; elle adore Dieu en tout, elle l'aime plus que tous les états : sa sainte volonté est sa richesse ; elle s'abandonne à sa *Jésus modèle de pauvreté* paternelle providence, soit qu'elle se manifeste par la miséricorde ou la bonté ou même la justice : le pauvre surnaturel est à Dieu !

Oh ! qu'elle est donc ravissante, la pauvreté qui nous fait aimer Dieu plus que tout ! Elle est belle, la pauvreté chrétienne ; mais plus belle la pauvreté religieuse, qui honore Dieu par le don de tout, par l'abandon à sa bonté en toutes choses !

La jouissance a perdu l'homme, la pauvreté le relève et le béatifie. Mais surtout qu'elle est admirable, cette pauvreté de Jésus au Très Saint

Sacrement, où il se dépouille de toute gloire, de tout bien naturel, de toute liberté ; il est à la charité de l'homme, à sa merci : c'est le vrai amour !

Aussi tous ceux qui veulent être saints doivent être pauvres d'affection ; et, pour devenir un grand saint, il faut être pauvre d'affection et d'état.

La perfection, la sainteté consiste à préférer toujours d'avoir moins que plus, à simplifier sa vie en diminuant ses jouissances, à se paupériser par amour pour Notre-Seigneur, à faire de Jésus pauvre son modèle, de sa pauvreté la loi de vie intérieure et extérieure, la forme de la vie de Jésus en nous.

III

Considérons la pauvreté spirituelle de Jésus--Christ : elle est la couronne et la vie de la vertu de pauvreté.

Nous ne savons rien : donc il faut nous taire et écouter. Notre-Seigneur, qui savait tout, puisqu'il était l'intelligence du Père, son Verbe, a gardé le silence pendant la plus grande partie de sa vie, comme s'il eût été dénué de connaissances. Oh que nous nous persuadons difficilement de nous montrer pauvres sous ce rapport ! Nous sommes pleins de vanité spirituelle, Jésus avait toutes les vertus au plus haut degré ; il déclarait ne rien avoir de lui-même. Nous n'avons vraiment rien de bon dans le cœur : devant Dieu nous sommes secs, arides comme une pierre ou une bête de somme ; notre cœur ne sait rien dire à Dieu, il ne produit que des ronces et des épines. Y a-t-il là de quoi s'enorgueillir ?

Quelle pauvre terre que celle qui ne produit que des chardons !

Jésus pouvait tout pour le bien : il attend cependant tout de son Père. Nous ne pouvons rien pour le bien : notre pauvreté est encore plus dénuée de ce côté ; nous avons fait beaucoup de mal, peu de bien, et encore ce peu de bien, nous l'avons mélangé d'imperfections.

Voilà notre pauvreté intérieure : il faut en faire une vertu. Pour cela, il faut aller à Notre-Seigneur par cet état de pauvreté ; en exercer les actes, comme un enfant qui est faible, ignorant, maladroit, gâtant tout, mais qui est cependant en paix avec lui-même et heureux auprès de sa mère : sa mère est tout pour lui ; que la vertu de Jésus soit toute notre richesse. Le pauvre ordinairement est sans ressources, sans science, sans puissance ; il vit cependant tranquille dans son état ; il aime ses haillons, qui sont ses titres éloquentes à la bienfaisance du riche ; s'il a des plaies, il les montre avec complaisance : il en fait son gagne-pain.

Mais Notre-Seigneur n'est-il pas meilleur et plus tendre qu'une mère ?

N'est-il pas notre douce providence, notre lumière, notre tout ? Servons le donc en esprit de pauvreté, par la vraie humilité de cœur ; restons sans défense dans le monde.

Un pauvre n'a rien, ne tient à rien, ne peut rien par lui-même, ne sait rien pour les autres autrement, il serait très riche car les biens de l'esprit sont bien plus appréciables que les biens du corps, et il est plus glorieux de pouvoir donner des conseils que quelques pièces de monnaie. Qui n'admirerait la pauvreté intérieure et extérieure de Jésus, de Marie et de saint Joseph ?

La pauvreté intérieure, ainsi entendue, devient le remède aux trois concupiscences en nous : elle s'attaque à la vanité, à la cupidité de savoir toujours davantage, à la sensualité de l'esprit. Qu'on soit convaincu que l'on est pauvre d'esprit, de cœur, d'énergie, de constance, de force, la pauvreté devient alors toute naturelle : elle devient notre état ; alors on veut dépendre en tout de Dieu de sa lumière pour notre esprit, de sa grâce pour notre volonté, de son amour pour notre cœur, de sa Croix pour notre corps.

Mais cette pauvreté, pour nous la rendre aimable, il faut la voir et l'aimer en Notre-Seigneur, qui est si pauvre au Saint Sacrement et qui nous répète sans cesse : "Sans moi, vous ne pouvez rien, vous n'avez rien ; je suis votre seule richesse, n'en cherchez pas d'autre ni en vous ni autour de vous".

IV

D'où viennent nos péchés contre la pauvreté, si nous y sommes tenus par état, et l'antipathie que nous éprouvons à nous conduire, si nous sommes dans le monde, par la pauvreté d'affection ?

D'abord de la vanité : on veut avoir du beau dans les choses à son usage ; on recherche le meilleur, le fin, le brillant, sous prétexte que cela dure plus longtemps ; il vaudrait mieux consulter Notre-Seigneur et l'esprit de pauvreté, et un acte de cette vertu nous serait plus utile que toute cette prétendue économie.

La sensualité nous entraîne aussi à violer la pauvreté par les soins exagérés que l'on se donne. Et que de précautions contre le moindre malaise ! Ah ! la nature a plus peur de la pauvreté, chez beaucoup, que de l'humilité, de la modestie ou de quelque vertu que ce soit.

Il faut donc s'y mettre résolument, si l'on veut ressembler à Notre-Seigneur : que chacun dans sa condition vise à avoir un peu moins beau, moins abondamment que tout ce que nous prenons ou recevons contienne un hommage à la sainte pauvreté de Jésus-Christ notre Maître.

Aujourd'hui un petit enfant nous est né Is 9, 6

Aimable fête que celle de la naissance du Sauveur ! Nous la saluons toujours avec bonheur. Elle revit par notre amour, elle se continue par l'Eucharistie. Les rapports entre Bethléem et le Cénacle sont inséparables et se complètent les uns les autres. Étudions-les en ce jour.

I

L'Eucharistie est semée à Bethléem. Qu'est-ce que l'Eucharistie, sinon le froment des élus, le pain vivant ? Or, le froment se sème ; il faut qu'il tombe en terre, qu'il germe, qu'il mûrisse jusqu'à ce que, moissonné, on le broie pour en faire un pain nourrissant.

En naissant aujourd'hui sur la paille de l'étable, le Verbe préparait son Eucharistie, qu'il envisageait dans tous ses mystères comme leur complément.

Il venait s'unir à l'homme: pendant sa vie, il établirait avec lui l'union de grâce, l'union d'exemples et de mérites. Mais dans l'Eucharistie seulement, il devait consommer l'union la plus parfaite dont l'homme soit capable ici-bas. Il ne faut pas perdre de vue cette pensée divine, ce but que Notre-Seigneur s'est proposé, si l'on veut comprendre le plan divin: union de grâce par les mystères de sa vie et de sa mort ; union de corps et de personne dans l'Eucharistie, préparant l'une et l'autre la consommation de l'unité dans la gloire.

Or, comme le voyageur qui a un but ne le perd jamais de vue, comme tous les pas y tendent, ainsi, en toute sa vie, Notre-Seigneur préparait secrètement l'Eucharistie.

Ce froment céleste est comme semé à Bethléem, maison du pain ; voyez-le sur la paille ; cette paille est foulée, brisée, c'est la pauvre humanité ; elle est stérile par elle-même ; Jésus la redressera en lui, il lui rendra la vie, il la rendra féconde. « *À moins que le grain de blé ne tombe en terre...* » (Jn 12, 24) ; le voilà semé, ce grain divin. Ses larmes sont l'humidité qui le fera germer; il deviendra beau. Bethléem est sur une colline qui regarde Jérusalem. Quand cet épi sera mûr, il s'inclinera vers le Calvaire, où on le moudra, où il sera mis au feu de la souffrance pour devenir pain vivant. Les rois viendront en manger, et il fera leurs délices; il convie aux noces royales de l'Agneau. Les Mages représentaient là les âmes royales et maîtresses d'elles-mêmes, qui s'en nourrissent aujourd'hui au sacrement.

Les rapports de la naissance du Sauveur à Bethléem avec l'Eucharistie envisagée comme sacrement, se retrouvent avec l'Eucharistie prise comme sacrifice.

C'est vraiment un petit agneau qui naît à Bethléem : Jésus naît comme l'Agneau dans l'étable, et comme lui, il ne connaît que sa Mère. Il s'offre déjà au sacrifice; c'est son premier cri: "Père, vous ne voulez plus des hosties ni des sacrifices de la loi, mais vous m'avez donné un corps, me voici". Ce corps, c'est la condition pour être immolé : Jésus l'offre à son Père. Il va grandir, ce petit Agneau autour de sa Mère, et elle aura, dans quarante jours, le secret de son immolation. Elle le nourrira de son lait pur et virginal : elle le gardera pour le jour du sacrifice. Ce caractère de victime sera tellement marqué sur lui que, l'apercevant au premier jour de sa vie publique, saint Jean ne saura le désigner que sous le nom d'Agneau divin : « *Voici l'Agneau de Dieu qui enlève le péché du monde* » (Jn 1, 29).

Le sacrifice commencé à Bethléem se consomme sur l'autel à la sainte Messe. Oh qu'elle est touchante, cette messe de minuit dans le monde chrétien ! On la salue longtemps d'avance, on la voit toujours revenir avec bonheur. Qu'est-ce qui donne à notre fête de Noël ses charmes, la joie de nos chants, le transport de nos cœurs, sinon que, sur l'autel, Jésus renaît réellement, quoique dans un état différent ? Nos chants, nos hommages, ne vont-ils pas directement à sa personne même ? L'objet de notre fête comme de notre amour est présent : nous allons réellement à Bethléem, et nous y trouvons, non pas un souvenir, non pas une image, mais le divin Enfant lui-même !

Ensuite, voyez comme l'Eucharistie se commence à Bethléem. C'est déjà là l'Emmanuel qui vient habiter parmi son peuple ; il commence aujourd'hui à vivre parmi nous, et l'Eucharistie perpétuera sa présence. Là, le Verbe se fait chair au sacrement, il se fait pain pour nous donner sa chair sans que nous y ayons de la répugnance.

Là encore, il commence les vertus de l'état sacramentel.

Il y cache déjà sa divinité pour apprivoiser l'homme avec Dieu. Il y voile sa gloire divine afin d'arriver par gradation à voiler même son humanité; il lie sa puissance par la faiblesse de ses membres d'enfant : plus tard, il l'enchaînera sous les saintes espèces. Il est pauvre, il se dépouille de toute possession, lui, le Créateur et le souverain Maître de toutes choses ; l'étable n'est pas à lui, on lui fait l'aumône ; il vit avec sa Mère des offrandes des bergers et des dons des Mages : plus tard, dans l'Eucharistie, il demandera à l'homme un abri, la matière de son sacrement, un vêtement pour son prêtre et son autel. Voilà comment Bethléem nous annonce l'Eucharistie. Nous y trouvons même l'inauguration du culte eucharistique dans son principal exercice, l'adoration.

Marie est la première adoratrice du Verbe incarné ; Joseph, son premier adorateur. Ils croient fermement; leur foi est leur vertu : « *Tu es bénie, Marie, car tu as cru !* » (Lc 1, 45) C'est l'adoration de vertu.

Les bergers et les Mages adorent unis à Marie et à Joseph.

Marie se donne tout entière au service de son Fils; elle est tout attentive à son service, prévenant ses moindres désirs pour les satisfaire. Les bergers offrent leurs dons simples et rustiques, les Mages, leurs dons magnifiques : c'est l'adoration d'hommage. L'Eucharistie sera aussi le rendez-vous de toutes les conditions, le centre du monde catholique.

On lui rendra ce double culte d'adoration: adoration intérieure de foi et d'amour, adoration extérieure par la magnificence des dons, des églises, des trônes où apparaîtra le Dieu-Hostie.

II

La naissance de Notre-Seigneur me suggère une autre pensée. Les anges annoncent le Sauveur aux bergers par ces paroles « *Aujourd'hui il vous est né un Sauveur !* » (Lc 2, 11) Qu'est-ce à dire ? Un monde nouveau commence ; l'œuvre d'Adam va être renversée et remplacée par une œuvre de restauration divine. Il y a deux Adams, pères chacun d'un grand peuple. Le premier Adam, terrestre, père du monde dégénéré, et le second Adam, père du monde régénéré. Or, le second vient rétablir tout ce que le premier a détruit. Eh bien, remarquez que cette restauration ne s'accomplit bien ici-bas que par l'Eucharistie.

Le point capital de la faute d'Adam, comme la grosse pièce de la tentation diabolique, était renfermé dans cette parole : « *Vous serez comme des dieux* » (Gn 3, 5); et dans le sentiment d'orgueil qu'en conçut Adam.

Vous deviendrez semblables à Dieu ! Hélas ils devinrent semblables aux bêtes ! Satan sera pris dans ses propres filets. Oui, nous deviendrons semblables à Dieu par la manducation de sa chair et de son sang.

« *Vous ne mourrez pas* » (Gn 3, 4). L'immortalité, nous en recevons, à la communion, un gage certain : « *Celui qui mange ma chair et boit mon sang a la vie éternelle, et je le ressusciterai au dernier jour* » (Jn 6, 54).

Notre-Seigneur nous promet la vie éternelle. La vie temporelle, nous la perdons ; mais ce n'est pas une vie qui soit digne de ce nom, ce n'est qu'une étape vers la vraie vie.

Vous serez semblables à Dieu. On change d'état en montant à une union plus parfaite : une fille du peuple devient reine lorsqu'un roi se l'unit. Or, Notre-Seigneur nous associe à sa divinité en se communiquant à nous : nous devenons sa chair et son sang ; nous recevons la royauté céleste et divine du Créateur. La nature humaine est devenue divine en l'union hypostatique. La communion nous élève aussi à l'union divine, elle nous rend participants de la nature de Dieu ; la nourriture moins parfaite se change en nous, mais nous nous changeons en Notre-Seigneur, qui nous absorbe; nous devenons membres de Dieu et au ciel, nous serons d'autant plus glorieux que nous nous serons plus changés en Jésus-Christ par notre fréquente participation à son Corps adorable.

Enfin, vous saurez tout. Le mal, oui. Le bien, non certes. Où l'apprendrons, cette divine science du bien, sinon à la communion ? Écoutez ce que dit Notre-Seigneur à ses apôtres, après les avoir communies : « *Je ne vous dirai plus serviteurs, mais mes amis car tout ce que j'ai appris de mon Père, je vous l'ai révélé* » (Jn 15, 15). La science nous est enseignée dans l'Eucharistie par Dieu même, qui se fait notre maître particulier et immédiat : « *Ils seront enseignés par Dieu* » (Jn 6, 45). Il ne nous envoie plus de prophètes, il est notre docteur lui-même. Vous saurez tout, car il est la science divine, incréée et infinie.

Voilà comment l'Eucharistie achève la restauration commencée à la crèche. Réjouissez-vous donc en ce beau jour, où se lève le divin soleil de l'Eucharistie. Que votre reconnaissance ne sépare jamais la crèche de l'autel, le Verbe fait chair de l'Homme-Dieu fait Pain de vie au Très Saint Sacrement.

Que votre règne arrive Lc 11, 2

I

Que votre règne arrive, qu'il s'accroisse, s'élève, se perfectionne, voilà ce qu'il faut souhaiter à Notre-Seigneur en ce premier jour de l'année : que là où il n'est pas aimé, pas connu, il le soit ; que tous achèvent en eux l'œuvre de son Incarnation et de la Rédemption. Et où Notre-Seigneur est-il connu et aimé ? Ah, il est bien petit, le règne de Jésus-Christ !

Et que de peuples n'ont jamais eu la foi ! Comment Notre-Seigneur arrivera-t-il à y établir son royaume ? Il suffirait d'un saint. Souhaitez à Notre-Seigneur de bons prêtres, de vrais apôtres. Ce doit être notre prière continuelle. Ces pauvres infidèles ne connaissent ni leur Père céleste, ni leur tendre Mère, ni Jésus leur Sauveur, et nous les laissons dans ce triste état. Oh ! que c'est cruel ! Tendons, dilatons, par nos prières, le royaume de Notre-Seigneur.

Et chez les catholiques, comment règne Jésus-Christ ? Demandez sans cesse la conversion des catholiques tièdes, qui n'ont plus guère de foi. Demandez que ceux qui ont la foi la conservent. Vous qui avez une famille, demandez que tous gardent leur foi : tant qu'ils auront ce reste d'union à Notre-Seigneur, il y aura de l'espoir. Tant que Judas demeura avec le Sauveur, il avait sous la main l'occasion et le moyen de se sauver : une parole eût suffi. Quand il l'eut quitté, ce fut fini, et il roula jusqu'au fond de l'abîme. Demandez donc bien au moins la conservation de la foi à Jésus-Christ dans n'importe quel mystère.

Et, pour travailler à la conservation de la foi, prenez un langage chrétien, un langage de foi. Changez la langue du monde. Nous avons laissé, par une coupable tolérance, chasser Notre-Seigneur des usages, des lois, de la politesse, et dans un salon un peu mélangé, on n'oserait pas parler de Jésus-Christ. Même parmi les chrétiens pratiquants, on semblerait étrange, si l'on parlait de Jésus-Christ au Saint Sacrement. Il y en a tant, dit-on, qui ne font pas leurs pâques, qui ne vont pas à la messe, qu'on a peur de blesser un convive, peut-être le maître de la maison qui se trouve dans ce cas. On parlera d'art religieux, des vérités morales, des beautés de la religion : de Jésus-Christ, de l'Eucharistie, jamais. Eh bien changez tout cela ; faites profession de votre foi ; sachez dire Notre-Seigneur Jésus-Christ, jamais le Christ tout seul. Il faut enfin montrer que Notre-Seigneur a le droit de vivre et de régner dans le langage de la société. C'est un déshonneur pour les catholiques de tenir Notre-Seigneur sous le boisseau comme ils font. Il faut le montrer partout. Et celui qui fait hautement profession de sa foi, qui ose dire le nom de Jésus-Christ, se met dans la force de sa grâce ; en public, il faut que tous sachent quelle est notre foi.

On entend proclamer des principes athées, on voit des gens se faire gloire de ne croire à rien et nous, nous n'oserions affirmer notre foi et prononcer le nom de notre divin Maître ? Si toutes les âmes de foi prenaient la résolution de parler sans crainte de Notre-Seigneur, elles auraient bientôt changé le monde ; elles finiraient par rendre naturelle sa pensée. Les deux forces sont en présence : il faut être dans la lumière ou dans les ténèbres, soit à Jésus-Christ soit à Satan. Eh bien ! Affirmez Jésus-Christ, dites son nom ; il est votre étendard, portez-le noblement levé.

Enfin, que le règne de Notre-Seigneur arrive en vous, dans votre âme. Notre-Seigneur est en vous ; mais pour qu'il y règne complètement, il y a encore fort à faire. Vous n'êtes que conquis ! Notre-Seigneur ne règne pas encore paisiblement d'un règne de paix et d'amour. Toutes les frontières ne sont pas à lui ; et quel souverain peut régner en maître, s'il ne tient pas toutes les frontières de son État ?

Connaissez davantage Notre-Seigneur ; entrez dans sa vie, ses sacrifices, ses vertus au Très Saint Sacrement ; entrez dans son amour. Au lieu de toujours rester en nous, montons jusqu'à lui : nous voir en lui c'est bien, mais il est mieux de le voir en nous. Au lieu de vous cultiver vous-même, cultivez, faites grandir Notre-Seigneur en vous. Pensez à lui, étudiez-le en lui-même, entrez en lui, vous aurez de quoi vivre en lui ; il est grand, il est infini : c'est là la voie large et royale, cela agrandit la vie !

II

De plus, il faut consoler Notre-Seigneur. Il attend vos consolations, il les recevra avec plaisir. Demandez-lui de se susciter de bons prêtres, de ces prêtres apôtres et sauveurs qui font un siècle, qui donnent à Dieu des royaumes. Demandez-lui que tout soit à lui ; qu'il ne soit pas seulement sauveur, cela suppose trop de misère, mais Roi, Roi pacifique et absolu. Consolez-le de ce qu'il est si peu Roi dans son Royaume. Hélas ! Notre-Seigneur est vaincu. Au ciel, il règne sur les saints, sur les anges, en maître tout-puissant et fidèlement écouté. Ici-bas, non. Les hommes, ses rachetés, ses enfants, ont vaincu Notre-Seigneur ! Il ne règne plus sur les sociétés, faisons-le régner sur nous au moins, et travaillons à ramener son règne partout.

Notre-Seigneur ne tient pas tant à de beaux monuments qu'à nos cœurs ; il les cherche, nos cœurs ; et puisque les peuples ont chassé Notre-Seigneur, nous, relevons son trône sur l'autel de nos cœurs. Chez les barbares, on faisait un roi en l'élevant sur les boucliers : proclamons Jésus-Eucharistie Roi, en l'élevant sur nos cœurs et en le servant avec fidélité et dévouement. Ah ! que Notre-Seigneur aime nos cœurs ! qu'il les désire !

Il se fait le mendiant de nos cœurs. Il demande, il supplie, insiste. Cent fois on lui a déjà refusé. Qu'importe, il tend toujours la main ! Mais vraiment, c'est se déshonorer soi-même que de solliciter encore après tant de rebuts ! Oh

nous devrions mourir de honte à la pensée que Notre-Seigneur mendie ainsi, et que personne ne lui jette l'aumône qu'il demande ! Oh que d'affronts il subit à chercher nos cœurs : Il poursuit surtout les âmes ferventes, les religieux qui ne voudraient pas lui donner tout leur cœur. Notre-Seigneur veut tout : et la raison, et l'intérêt de ces recherches passionnées, c'est son amour. Sur deux cents millions de catholiques, combien l'aiment d'un amour d'amitié, de vie, d'un vrai amour du cœur ? Si au moins ceux qui font profession de piété, ses enfants, ses religieux, ses vierges, étaient absolument à lui. Mais on lui laisse faire un pas dans le cœur, puis on lui oppose un obstacle ; on lui donne ceci, on refuse cela. Et Notre-Seigneur veut tout, il demande tout; il attend et ne se rebute pas !

Aimons-le donc pour nous ; aimons-le pour ceux qui ne l'aiment pas, pour nos parents, nos amis. Ainsi font tous les saints ; ils imitent en cela Notre-Seigneur, qui aime pour tous les hommes, et se fait caution pour le monde entier.

Ah ! que Notre-Seigneur devienne enfin le Roi, le Maître, l'Époux de notre âme, ce doux Sauveur qui nous aime tant ! Est-il vraiment possible que nous n'aimions pas autant Notre-Seigneur que nos parents, nos amis, nous-mêmes ?

Sans doute, si cela pouvait se faire tout d'un coup, si on pouvait, par un seul acte, payer toute la dette d'amour, on le ferait encore : mais il faut se redonner toujours, et le courage nous manque. Eh bien ! cela prouve certainement, et à n'en pas douter, que nous n'aimons pas véritablement !

Quel chagrin nous faisons par là à Notre-Seigneur ! On a vu des mères mourir de chagrin que leur causaient des fils indignes. Si Notre Seigneur n'était pas immortel par nature, il serait mort mille fois de chagrin depuis qu'il est caché au Très Saint Sacrement ! Aux Olives, sans un miracle, il serait mort à la vue des péchés qu'il lui fallait expier. Ici, il est agonisant, Il est glorieux en lui-même ; mais dans ses œuvres, dans son amour, il est bien humilié.

Eh bien ! consolez l'amour de Notre-Seigneur. L'homme trouve toujours quelqu'un qui réponde à son amour mais Notre-Seigneur ?...

Consolez-le de l'ingratitude de tous les pécheurs mais surtout, consolez-le de votre propre ingratitude. Pleurez avec lui les défections de ses ministres infidèles, de ses épouses vendues. C'est si hideux, qu'il faut cacher cela, dit-on. Pensez-y à ses pieds et consolez-le. Rien que Judas a dû faire verser à Notre-Seigneur des larmes de sang. Oh ! nous n'aurions jamais de joie si nous connaissions les sujets de douleur de Notre-Seigneur. Et le prêtre ne voudrait pas le consacrer, s'il était encore dans son état humain et accessible à la douleur. Heureusement que son amour seul porte le poids de tous ces outrages et qu'il ne peut plus mourir.

Ce qui me désole, c'est que les âmes pieuses, les épouses que Jésus- Christ se garde dans le monde, renvoient toujours la perfection aux religieux : “Je n'y suis pas obligée ; je n'ai pas fait les vœux qui donnent la perfection”. On n'a pas le courage d'aimer, voilà la vérité. L'amour est le même partout, et vous pouvez aimer davantage dans votre état qu'un religieux dans le sien : son état est plus parfait en lui-même, mais votre amour peut l'emporter sur le sien.

Servez donc Notre-Seigneur, consolez-le, allumez le feu de son amour partout où il ne brûle pas encore, travaillez à son règne, à son règne d'amour. « *Que ton règne vienne* ».

Les Mages se prosternant, l'adorèrent Mt 2, 11

Appelés à continuer devant le Très Saint Sacrement l'adoration des Mages à la crèche de Bethléem, nous devons nous confondre dans la pensée et dans l'amour qui les guida et les soutint. Ils ont commencé à Bethléem ce que nous faisons aux pieds de l'hostie sainte. Étudions les caractères de leur adoration, et tirons en notre instruction. L'adoration des Mages fut un hommage de foi et un tribut d'amour au Verbe incarné : telle doit être notre adoration eucharistique.

I

La foi des Mages brille dans tout son éclat à cause des deux épreuves terribles auxquelles elle fut soumise et dont elle triompha : je veux dire l'épreuve du silence à Jérusalem, et l'épreuve de l'humiliation à Bethléem.

En hommes sages, les royaux voyageurs se dirigent droit vers la capitale de la Judée. Ils s'attendent à trouver tout Jérusalem dans la joie, le peuple en fête, le bonheur partout et les signes de la plus vive allégresse ; mais quelle surprise douloureuse ! Jérusalem est silencieuse : rien n'y révèle la grande merveille. Ne se seraient-ils pas trompés ? Si le grand Roi était né, tout n'annoncerait-il pas sa naissance ? Ne seront-ils pas un objet de dérision, et peut-être d'insulte, s'ils proclament le but de leur voyage ?

Ces hésitations et ce langage seraient prudents aux yeux de la sagesse humaine, mais indignes de la foi des Mages. Ils ont cru, ils sont venus : "Où est né le Roi des Juifs ?" demandent-ils hautement au milieu de Jérusalem étonnée, en face du palais d'Hérode, devant la foule du peuple accouru sans doute à ce spectacle inusité de l'entrée de trois rois dans la ville. "Nous avons vu l'étoile du nouveau Roi : nous venons l'adorer. Où est-il ? Vous devez le savoir, vous, son peuple, qui l'attendez depuis si longtemps !"

On garde un morne silence. Hérode, interrogé, consulte les anciens et les prêtres, qui répondent par la prophétie de Michée. Sur cela, Hérode congédie les princes étrangers, en leur promettant d'aller adorer le nouveau roi après eux. Sur la parole du roi, ils partent donc : ils partent seuls. La ville reste indifférente ; le sacerdoce lévitique lui-même attend comme Hérode dans l'hésitation et, l'incrédulité.

Le silence du monde, voilà la grande épreuve de la foi en l'Eucharistie.

Supposez que de nobles étrangers apprennent que Jésus-Christ demeure personnellement au milieu des catholiques dans son sacrement, et qu'ainsi ces heureux mortels ont l'unique et ineffable bonheur de posséder la personne même du Roi du ciel et de la terre, du Créateur et du Sauveur du monde, en un mot, Notre-Seigneur Jésus-Christ ! Animés du désir de le voir et de lui rendre leurs hommages, ces étrangers viennent des contrées les plus lointaines le chercher au milieu de nous, dans une de nos brillantes capitales européennes : ne se trouveraient-ils pas soumis à la même épreuve que les Mages ? Qu'est-ce qui révèle, dans nos villes, la présence de Jésus-Christ ? Les ambassadeurs de la Perse et du Japon sont venus, il y a peu d'années, visiter Paris : assurément rien ne leur a donné l'idée que nous possédions Jésus-Christ ; qu'il vivait et demandait à régner au milieu de nous. Voilà le scandale de ceux qui sont étrangers à nos croyances.

Ce silence est aussi le scandale des chrétiens attiédés. Ils voient que la science du siècle ne croit pas à Jésus-Christ en l'Eucharistie, que les grands ne l'adorent pas, que les puissants ne lui rendent aucun hommage. Ils en concluent : Il n'est donc pas là, il ne vit pas, il ne règne pas parmi les catholiques. Il y en a tant qui font ce raisonnement.

Et cependant, dans le monde catholique comme à Jérusalem, il y a la parole des prophètes, des apôtres, des évangélistes qui révèlent la présence sacramentelle de Jésus ; il y a sur la montagne de Dieu, visible à tous, la sainte Église, qui a remplacé l'ange des bergers et l'étoile des Mages ; qui est un soleil pour quiconque veut voir la lumière ; qui a la voix du Sinaï pour quiconque veut entendre sa loi. Elle nous montre de la main le temple saint, le tabernacle auguste ; elle nous crie : "Voici l'Agneau de Dieu, l'Emmanuel, voici Jésus-Christ !"

A sa voix, les âmes simples et droites courent vers le tabernacle, comme les rois Mages vers Bethléem ; elles aiment la vérité, la suivent avec ardeur. Telle est votre foi, à vous qui êtes ici : vous avez cherché Jésus-Christ, vous l'avez trouvé vous l'adorez, soyez-en bénis !

L'Évangile nous dit encore qu'à la voix des Mages, Hérode se troubla, et tout Jérusalem avec lui.

Qu'Hérode se trouble, il n'y a rien d'étonnant, c'est un étranger et un usurpateur ; il voit dans celui qu'on lui annonce le vrai Roi d'Israël, qui le détrônera. Mais que Jérusalem se trouble à l'heureuse nouvelle de la naissance de Celui qu'elle attend depuis si longtemps, qu'elle salue depuis Abraham comme son grand Patriarche, depuis Moïse comme son grand Prophète, depuis David comme son grand Roi : voilà qui est incompréhensible. Le peuple ignore-t-il donc la prophétie de Jacob qui désigne la tribu dont il sortira, celle de David marquant sa famille, celle de Michée qui nomme sa ville natale, celle d'Isaïe qui chante sa gloire ? Il faut qu'avec tous ces témoignages si clairs, si éclatants, des Gentils, méprisés des Juifs, viennent leur dire : "Votre Messie est né ! Nous venons l'adorer après vous, nous associer à votre bonheur ; montrez nous sa royale demeure, et permettez-nous de lui offrir nos hommages".

Hélas ! ce scandale de Jérusalem, qui se trouble à la nouvelle de la naissance du Messie, se continue au milieu des chrétiens ! Combien ont peur d'une église où réside Jésus-Christ ! Combien s'opposent à ce qu'on lui construise un nouveau tabernacle, un sanctuaire de plus ! Combien frémissent à la rencontre du saint viatique, et ne peuvent supporter la vue de l'adorable hostie ! Pourquoi donc ? Que leur a fait ce Dieu caché ?

Il leur fait peur, parce qu'ils veulent servir Hérode, et peut-être l'infâme Hérodiade; voilà le dernier mot de ce scandale hérodien, qui sera suivi bientôt de la haine et de la persécution sanglante.

La seconde épreuve des Mages est dans l'humiliation de l'Enfant-Dieu à Bethléem.

Ils s'attendent tout naturellement à trouver toutes les splendeurs du ciel et de la terre autour du berceau du nouveau-né. Leur imagination s'en décrit les magnificences. Ils ont entendu à Jérusalem les gloires que leur prédit Isaïe. Ils ont sans doute visité la merveille du monde, le temple destiné à le recevoir, et ils se disent en marchant: « *Qui est semblable à ce roi ?* »

Mais, ô surprise ! ô déception ! ô scandale pour une foi moins forte que la leur ! Conduits par l'étoile, ils vont à l'étable, et que voient-ils là ? Un pauvre enfant avec sa jeune mère; l'enfant est couché sur la paille comme le dernier des pauvres, que dis-je ? comme le petit agneau qui vient au jour.

Il repose au milieu des animaux ; de misérables langes le protègent contre les rigueurs du froid. Sa mère est donc bien pauvre, qu'elle l'ait mis au monde dans un tel réduit ? Les bergers ne sont plus là pour répéter les merveilles qu'ils ont contemplées au ciel ; Bethléem est indifférente, O Dieu ! quelle épreuve ! Les rois ne naissent pas ainsi : à plus forte raison un Roi du ciel. Que de Bethléémistes étaient venus à la grotte au récit des bergers, et s'en étaient retournés incrédules !

Que feront les rois Mages ? Voyez-les à genoux, prosternés le front contre terre, adorant, dans la plus profonde humilité, ce petit Enfant; ils pleurent de bonheur en le contemplant; sa pauvreté les ravit d'amour ! « *Et se prosternant, ils adorèrent !* » (Mt 2, 11) Grand Dieu ! quel mystère inexplicable ! Mais jamais les rois ne s'abaissent ainsi, même devant d'autres souverains ! Mais les bergers eux-mêmes ont admiré le Sauveur annoncé par les anges; l'évangéliste ne dit pas qu'ils se soient prosternés devant lui pour l'adorer. Ce sont les Mages qui lui rendent le premier culte, le premier hommage d'adoration publique à Bethléem, comme ils ont été ses premiers apôtres à Jérusalem.

Qu'ont-ils donc vu dans l'étable, dans cette crèche, sur cet Enfant ? Ce qu'ils ont vu ? L'amour ! Un amour ineffable, le véritable amour de Dieu pour l'homme : Dieu poussé par son amour à se faire pauvre pour être l'ami, le frère du pauvre.

Dieu se faisant faible pour consoler le faible et l'abandonné ; Dieu souffrant pour prouver son amour. Voilà ce que les Mages ont vu : c'est la récompense de leur foi, son triomphe de cette seconde épreuve.

L'humiliation sacramentelle de Jésus-Christ, voilà aussi la seconde épreuve de la foi chrétienne.

Jésus, dans son sacrement, ne voit, le plus souvent, que l'indifférence des siens, bien souvent même que leur incrédulité et leur mépris. Rendez-vous compte de cette triste vérité, c'est facile. « *Le monde ne l'a pas reconnu* » (Jn 1, 10).

Peut-être encore croirait-on à la vérité de l'Eucharistie, si à la consécration on entendait, comme à sa naissance, le concert des anges ; si l'on voyait, comme au Jourdain, le ciel s'ouvrir sur lui ; ou sa gloire briller comme au Thabor ; ou enfin si un de ces miracles qu'a faits le Dieu de l'Eucharistie dans le cours des âges, se renouvelait sous nos yeux.

Mais rien, moins que rien ! C'est le néant de toute gloire, de toute puissance, de tout l'être divin et humain de Jésus-Christ; on ne voit pas même sa face humaine, on n'entend plus sa voix, plus d'action sensible !

Or, dit-on, la vie c'est l'action ; l'amour, du moins, se manifeste par quelque signe. Ici, c'est le froid, le silence de la mort. Vous avez raison, ô hommes de la pure raison, glorieux de ce monde, philosophes des sens, vous avez cent fois raison. L'Eucharistie, c'est la mort, ou plutôt, c'est l'amour de la mort. C'est l'amour de la mort qui porte le Sauveur à lier sa puissance, qui lui fait anéantir sa gloire et sa majesté divine et humaine, afin de ne pas effrayer l'homme ; c'est l'amour de la mort qui, pour ne pas décourager l'homme, le porte à cacher ses perfections infinies, sa sainteté ineffable, et à se montrer à lui sous le léger nuage des saintes espèces qui le laissent plus ou moins voir à notre foi, suivant la puissance ou la faiblesse de notre vertu. Voilà ce qui fait, non le scandale du vrai chrétien, non l'épreuve de sa foi, mais la vie et la perfection de son amour. Sa foi vive passe à travers cette pauvreté de Jésus, cette faiblesse, cette apparence de mort, et va jusqu'à son âme consulter ses pensées, ses sentiments admirables ; et découvrant sa divinité unie à son corps sacré et cachée sous les saintes espèces, le chrétien, comme les Mages, se prosterne, contemple et adore ; il est ravi dans l'amour le plus enivrant: il a trouvé Jésus-Christ ! « *En se prosternant, ils adorèrent* ».

Tels sont les épreuves et le triomphe de la foi des Mages et de la foi du chrétien. Examinons maintenant l'hommage d'amour des Mages au Dieu-Enfant et l'hommage que notre cœur doit rendre aussi au Dieu-Eucharistie.

II

La foi conduit à Jésus-Christ; l'amour le trouve et l'adore. Quel est l'amour des Mages adoreurs ? C'est un amour parfait. Or, l'amour se manifeste dans trois effets, et ces manifestations sont sa vie.

1° Il se manifeste par la sympathie. La sympathie des âmes est le lien, la loi de deux vies ; par elle on devient semblable à celui qu'on aime. L'action de la sympathie naturelle, et à plus forte raison de la sympathie surnaturelle avec Notre-Seigneur, est l'attraction forte, la transformation uniforme de deux âmes en une, de deux corps en un ; comme le feu absorbe et transforme en lui-même toute matière, ainsi le chrétien est transformé par l'amour en Jésus-Christ, en Dieu.

Comment donc les Mages ont-ils pu être aussitôt sympathiques à ce petit Enfant, qui ne parle pas encore et ne peut leur révéler sa pensée ? L'amour a vu, l'amour s'est uni à l'amour. Eh quoi ! ne voyez-vous pas ces rois à genoux devant la crèche, au milieu des animaux, et en cet état si humilié et si humiliant pour des rois, adorant ce faible Enfant qui les regarde simplement ? Ce que la parole fait entre les amis, l'amour seul le fait ici. Ne voyez-vous pas qu'ils imitent autant qu'ils peuvent l'état de ce divin Enfant ? L'amour est imitateur, parce qu'il est sympathique. Ils voudraient

s'abaisser, s'anéantir jusqu'aux entrailles de la terre pour mieux adorer, pour mieux ressembler à Celui qui, du trône de sa gloire, s'est humilié jusqu'à descendre dans la crèche, sous la forme d'esclave.

Ils embrassent l'humilité que le Verbe incarné a épousée, la pauvreté qu'il a déifiée, la souffrance qu'il a divinisée ; l'amour, vous le voyez, est transformateur : il produit l'identité de vie ; il rend les rois simples, les savants humbles, les riches pauvres de cœur. Les Mages sont tout cela.

La sympathie est nécessaire à une vie d'amour, parce qu'elle en adoucit les sacrifices et en assure la constance ; la sympathie, en un mot, est la vraie preuve de l'amour et le gage de sa durée. L'amour qui n'est pas encore sympathique est une vertu laborieuse, sublime quelquefois, mais privée de la joie, privée des charmes de l'amitié.

Le chrétien appelé à vivre d'amour pour Dieu a besoin de cette sympathie d'amour. Or, c'est dans la sainte Eucharistie que Notre Seigneur nous donne ce doux témoignage, qu'il nous aime personnellement comme ses amis ; c'est là qu'il nous laisse un peu reposer notre cœur sur le sien, comme le disciple bien-aimé ; là qu'il nous fait goûter, au moins en passant, la douceur de la manne céleste ; là qu'il nous fait éprouver en notre cœur cette joie de posséder son Dieu, comme Zachée ; son Sauveur, comme Madeleine ; son souverain bonheur et son tout, comme l'Épouse des Cantiques ; là que s'échappent ces soupirs d'amour : « Oh ! que vous êtes suave ! que vous êtes bon ! que vous êtes tendre, ô Jésus ! pour celui qui vous reçoit avec amour ! »

Mais la sympathie de l'amour ne s'arrêtera pas là. C'est un brasier que le Sauveur a allumé dans le cœur sympathique : le feu est actif, envahisseur. Aussi l'âme se sent forcée de s'écrier sous son action : « Que ferai-je, ô mon Dieu, en retour de tant d'amour ? » Et Jésus répond : « Tu as à me ressembler, à vivre pour moi, à vivre de moi ». La transformation sera facile ; à l'école de l'amour, dit l'Imitation, on ne marche pas, on court, on vole.

2° L'amour se manifeste, en second lieu, par l'absolu du sentiment ; il veut tout dominer, être maître unique et absolu du cœur. L'amour est un ; il tend à l'unité ; l'unité est son essence ; il absorbe ou est absorbé.

Cette vérité brille de tout son éclat dans l'adoration des Mages. A peine ont-ils trouvé le royal Enfant que, sans faire attention à l'indignité du lieu, aux animaux qui y demeurent et le rendent rebutant, sans demander des prodiges au ciel, des explications à la Mère, sans examiner curieusement l'Enfant, ils tombent soudain à genoux et l'adorent profondément. Ils l'adorent lui seul ; ils ne voient que lui ; ils ne sont venus que pour lui. L'Évangile ne mentionne même pas les honneurs qu'ils durent rendre aussi à sa sainte Mère ; devant le soleil, tous les astres s'éclipsent ; l'adoration est une, comme l'amour qui l'inspire.

Or, l'Eucharistie est l'absolu de l'amour de Jésus-Christ pour l'homme, puisqu'elle est la quintessence de tous les mystères de sa vie de Sauveur. Tout ce que Jésus-Christ a fait depuis son Incarnation jusqu'à sa Croix avait pour fin le don de l'Eucharistie, son union personnelle et corporelle avec chaque chrétien par la communion. Il voyait dans la communion le moyen de nous communiquer tous les trésors de sa Passion, toutes les vertus de sa sainte humanité, tous les mérites de sa vie. Voilà le prodige de l'amour : « *Quiconque mange ma chair demeure en moi et moi en lui* » (Jn 6, 56).

L'Eucharistie doit être aussi l'absolu de notre amour envers Jésus-Christ, si nous voulons arriver, de notre côté, à la fin qu'il s'est proposée dans la communion, à savoir la transformation de nous en lui par l'union. L'Eucharistie doit donc être la loi de nos vertus, l'âme de notre piété, le désir suprême de notre vie, la royale et dominante pensée de notre cœur, le glorieux drapeau de nos combats et de nos sacrifices. Sans cette unité d'action, nous n'arriverons jamais à l'absolu de l'amour mais avec elle, rien de plus doux et de plus facile nous avons alors la puissance de tout l'homme et de tout Dieu, opérant de concert le règne de l'amour.

3° Enfin l'amour se manifeste par le don. La perfection du don dit la perfection de l'amour. L'écrivain sacré entre dans les détails les plus explicites, décrit la manière et les circonstances du don des Mages : « *Ouvrant leurs trésors, ils lui offrent de l'or, de l'encens et de la myrrhe* » (Lc 2, 11).

L'or, qui est le tribut destiné aux rois ; la myrrhe, qui honore la sépulture des grands ; l'encens, emblème de l'hommage que nous rendons à Dieu. Ou plutôt ces trois dons représentent toute l'humanité aux pieds de l'Enfant-Dieu : l'or, c'est la puissance et la richesse ; la myrrhe, c'est la souffrance ; l'encens, c'est la prière.

Aussi la loi du culte eucharistique a commencé à Bethléem pour se perpétuer au cenacle de l'Eucharistie. Les rois ont commencé ; nous devons continuer leurs hommages.

Il faut à Jésus sacramentel de l'or, parce qu'il est Roi des rois ; il lui faut de l'or, parce qu'il a droit à un trône plus splendide que celui de Salomon ; il lui faut de l'or pour ses vases sacrés, pour son autel. Est-ce donc que l'Eucharistie ne sera pas mieux traitée que l'Arche, faite de l'or le plus pur, faite de l'or donné par le peuple fidèle ? Il faut à Jésus-Hostie de la myrrhe, non pour lui, car il a consommé son sacrifice sur la Croix, et la résurrection a glorifié son corps divin et son tombeau sacré. Mais, s'étant constitué sur l'autel notre victime perpétuelle, cette victime a besoin de souffrir, mais en nous, par nous ; elle retrouve la sensibilité, la vie et le mérite de sa souffrance en nous, qui sommes ses membres : nous la complétons et lui donnons sa vraie qualité actuelle de victime immolée.

L'encens aussi lui est dû. Le prêtre lui en offre tous les jours. Mais il veut de plus l'encens de nos adorations, afin de nous rendre en retour ses bénédictions et ses grâces.

Que nous sommes donc heureux de pouvoir, par l'Eucharistie, partager le bonheur de Marie, des Mages et des premiers disciples qui donnèrent à Jésus-Christ ! Nous avons là encore la pauvreté de Bethléem à secourir. Oh ! oui, tous les biens de la grâce et de la gloire nous viennent par la divine Eucharistie ; ils ont pris leur source à Bethléem, devenue le ciel de l'amour ; ils se sont accrus pendant toute la vie du Sauveur et tous ces fleuves de grâces, de vertus, de mérites, se sont jetés dans cet océan du sacrement adorable en qui nous les avons dans toute leur plénitude.

Mais nos devoirs découlent aussi de l'Eucharistie ; l'amour de l'Eucharistie nous oblige à un généreux retour. Les Mages sont nos modèles, les premiers adorateurs ; restons dignes de leur foi royale envers Jésus-Christ ; soyons les héritiers de leur amour, et un jour nous le serons de leur gloire. Amen.

C'est ici le jour que le Seigneur a fait Ps 117, 24

Tous les jours viennent de Dieu ; c'est sa bonté qui en maintient l'admirable succession. Cependant Dieu en laisse six à l'homme pour ses travaux, ses besoins, et il se réserve le septième. Le dimanche est donc plus particulièrement le jour du Seigneur.

Mais, entre tous les jours, il en est un qui est plus excellemment le jour de Dieu, qui s'appelle le jour de Dieu : c'est le jour de la Fête-Dieu. C'est véritablement le jour que le Seigneur s'est fait pour lui, pour sa gloire, et pour nous manifester son amour. La Fête-Dieu ! quel beau nom ! Fête pour Dieu, fête pour nous aussi voyons comment.

I

La Fête-Dieu, que l'Église appelle la fête du Corps sacré de Jésus-Christ est le seul jour qui soit consacré à honorer uniquement sa Personne adorable, sa présence vivante parmi nous. Les autres fêtes célèbrent un mystère de sa vie passée : elles sont belles, honorent Dieu, sont fécondes en grâces pour nous. Mais enfin elles ne sont qu'un souvenir, qu'un anniversaire d'un passé déjà lointain, qui ne revit que dans notre piété. Le Sauveur n'y est plus dans ces mystères : il les a une fois accomplis, et sa grâce seule y demeure. Ici, c'est un mystère actuel : la fête s'adresse à la Personne vivante et présente parmi nous de Notre-Seigneur. Elle se célèbre pour cela d'une manière particulière. On n'y expose pas des reliques ou des emblèmes du passé, mais l'objet même de la fête, qui est vivant.

Elle est aussi la fête la plus aimable. Nous n'avons pas assisté à tous ces mystères de la vie et de la mort du Sauveur que nous célébrons au cours de l'année : nous nous y réjouissons, parce que des grâces en découlent sur nous. Mais ici nous participons au mystère ; il s'accomplit sous nos yeux ; ce mystère est pour nous ; il y a une relation de vie entre Jésus vivant au sacrement, et nous vivant au milieu du monde ; il y a une relation de corps à corps aussi cette fête ne s'appelle pas simplement la fête de Notre-Seigneur, mais la fête du corps de Notre-Seigneur. C'est par ce Corps que nous le touchons, qu'il est devenu notre nourriture, notre frère, notre convive. Fête du Corps de Jésus-Christ ! Que ce nom renferme d'amour, parce qu'il est humble et proportionne à notre misère ! Notre-Seigneur a voulu cette fête pour se rapprocher encore davantage de nous, comme un père tient à ce que son enfant lui souhaite sa fête, pour lui témoigner plus vivement son amour paternel, et lui faire quelque faveur particulière.

Que cette fête soit donc une fête de joie, et attendons-en les plus amples faveurs. Toutes les hymnes, tous les chants de cette solennité expriment cette pensée, que Notre-Seigneur se montrera plus favorable en ce jour que jamais. L'Église aurait dû faire, semble-t-il, la Fête-Dieu le Jeudi saint, puisque c'est en ce jour que fut instituée l'Eucharistie. Mais elle n'aurait pu, en ce jour de deuil, célébrer assez dignement sa joie ; le Jeudi saint commence la Passion, et il est impossible de se réjouir à la pensée de mort qui domine ces grands jours de la Semaine sainte. La Fête-Dieu a aussi été retardée jusqu'après l'Ascension, parce qu'il y avait encore là de tristes adieux à dire, une douloureuse séparation à consommer, et jusqu'après la Pentecôte, afin que, remplis des grâces et de la joie du Saint-Esprit, nous puissions célébrer, avec tout l'éclat possible, la fête de l'Époux divin qui habite parmi nous.

II

La Fête-Dieu est la plus grande fête de l'Église. L'Église est l'épouse de Notre-Seigneur glorieux, de Notre-Seigneur ressuscité, non pas de Jésus-Christ naissant ou mourant : lorsque ces mystères s'accomplirent, l'Église n'existait pas encore. Sans doute elle voudra suivre à la crèche et dans ses souffrances son divin Époux, mais de ces mystères elle n'aura que le souvenir et les grâces.

Mais Jésus-Christ est avec son Église, vivant au Saint Sacrement. Ceux qui ne sont jamais entrés dans un temple la croient veuves, la regardent comme un cadavre, et ses temples comme un lieu où l'on ne parle que de mort et de souffrance. Or, voici qu'aujourd'hui ceux-là mêmes qui ne viennent pas à ses solennités la verront belle et riche, belle de sa beauté naturelle, à laquelle Dieu, son Époux, ajoutera encore de sa présence. Quel riche cortège se déroule comme les fidèles se prosternent. Elle montre à tous son Époux dans le rayonnant ostensor.

Jésus se montre à tous, bénit les bons, regarde les pécheurs avec compassion, les appelle et les attire à lui. Le concile de Trente appelle cette fête le triomphe de la foi : je le crois bien ! C'est aussi le triomphe de l'Église, par son Époux divin !

III

Enfin cette fête est la nôtre, adorateurs du Très Saint Sacrement. La *Société du Très-Saint-Sacrement*, comme ses diverses branches, n'a d'existence que pour faire à Jésus-Christ une Fête-Dieu continuelle. Prolonger cette fête pendant toute l'année, voilà la loi de notre vie et de notre bonheur. Nous laissons à d'autres enfants de l'Église de soigner les pauvres, de guérir les plaies morales et physiques de la pauvre humanité, d'administrer les sacrements : nous ne sommes appelés qu'à perpétuer la Fête-Dieu. C'est donc notre fête spéciale, à nous, religieux. Pour vous, mes frères, c'est votre fête aussi. Ne vous êtes-vous pas dévoués tout entiers au service du Très Saint Sacrement ? La nuit, vous vous retirez et nous laissez la garde de Notre-Seigneur ; les convenances le veulent ; mais vous laissez votre cœur au pied du divin Roi, et l'on peut dire que votre vie se passe ici. Du reste, quand vous communiez, ne faites-vous pas, dans vos cœurs, une véritable Fête-Dieu ? Oh ! vous savez quelle joie, quel bonheur amène avec lui Jésus ! Et même je dirai que, pour les âmes qui savent communier, il n'y a qu'une fête : communier. Elles trouvent là l'objet de tous les mystères, Celui qui les accomplit et en l'honneur de qui on les célèbre, tandis que la plupart des chrétiens n'en ont qu'un vague souvenir.

Bien plus : je dis que si Notre-Seigneur ne vivait pas dans son sacrement, toutes les fêtes chrétiennes ne seraient que des funérailles renouvelées.

Mais l'Eucharistie est le soleil des fêtes de l'Église ; elle les éclaire, les rend vivantes et joyeuses. L'âme qui communie bien et souvent, on a eu raison de l'appeler : un festin perpétuel. Vivre avec Jésus en soi, de Jésus et par Jésus, c'est être un tabernacle et un ciboire précieux. Oh quelle n'est pas la joie de ces âmes, joie pure et inaltérable !

Allons, sachez distinguer ces jours de tous les autres. Notre-Seigneur a ses jours de royauté ; c'en est un aujourd'hui. Un roi ne sait que répandre des largesses. Rendez-lui vos hommages ; en retour, il vous donnera tout il se donnera lui-même avec une plus grande effusion de grâces. Il distingue entre ses amis, et sait ceux qu'il doit le plus combler de ses faveurs. Ce que je désire et vous souhaite en ce beau jour, ce n'est pas de devenir des saints chargés de vertus magnifiques et extraordinaires : quand le seriez-vous ? Mais d'être très heureux dans le service de Dieu c'est encore que Notre-Seigneur se communique à vous plus tendre et plus affectueux. Vous sentant plus aimés, vous vous donnerez plus entièrement ; et le résultat de ces deux amours sera l'union parfaite. Là est la sainteté et la perfection : demandez avec confiance d'y parvenir. Donnez votre cœur tout entier. Jésus est un tendre père, soyez pour lui des fils aimants ; il est un tendre ami, goûtez son amour. Entrez, entrez dans cette bonté immense. « *Goûtez et voyez comme est bon le Seigneur* » (Ps 33, 9).

Mettez-vous à mon école, car je suis doux et humble de cœur Mt 11, 29

Saint Paul souhaitait aux Éphésiens de connaître, par la grâce du Père de qui procède tout don, la science suréminente de la charité de Jésus-Christ pour les hommes. Il ne pouvait rien leur désirer de plus saint, rien de plus heureux, rien de plus important. Connaître l'amour de Jésus-Christ, être rempli de sa plénitude, c'est le règne de Dieu en l'homme. Or, c'est le fruit de la dévotion au Cœur de Jésus vivant et nous aimant dans le Très Saint Sacrement. Cette dévotion est le culte souverain de l'amour. Elle est l'âme de toute la religion et son centre, car la religion n'est que la loi, la vertu et la perfection de l'amour, et le Sacré-Cœur en est la grâce, le modèle et la vie. Étudions cet amour devant le foyer où il se consume pour nous. La dévotion au Sacré-Cœur a un double objet : elle se propose d'abord d'honorer, par l'adoration et le culte public, le Cœur de chair de Jésus-Christ, et ensuite l'amour infini dont ce Cœur a brûlé pour nous depuis sa création, et qui le consume encore au sacrement de nos autels.

I

De toutes les nobles facultés du corps humain, la plus noble est le cœur. Il est placé au milieu du corps, comme un roi au centre de ses États. Il est immédiatement environné des membres les plus importants, qui sont comme ses ministres et ses officiers: il les meut, leur donne l'activité en leur communiquant la chaleur vitale dont il est le réservoir. Il est la source d'où s'échappe avec impétuosité le sang qui se répand dans toutes les parties de l'organisme, les arrose et les rafraîchit. Ce sang régénéré revient des extrémités du cœur pour y rallumer ses feux et reprendre de nouveaux esprits de vie. Ce qui est vrai du cœur humain en général, l'est du Cœur adorable de Jésus-Christ. C'est la plus noble portion du corps de l'Homme-Dieu, unie hypostatiquement au Verbe, et méritant par là le culte suprême d'adoration qui n'est dû qu'à Dieu seul. Car il est important de ne pas séparer, dans notre vénération, le Cœur de Jésus de la divinité de l'Homme-Dieu; il lui est uni par des liens indissolubles; et le culte que nous lui rendons ne se termine pas à lui seul, mais à la Personne adorable qui le possède et se l'est uni pour toujours.

De là, il suit que l'on peut adresser à ce Cœur divin, les prières, les hommages, les adorations que nous offrons à Dieu lui-même, que ceux-là se trompent qui, entendant prononcer ces mots: « le Cœur de Jésus », bornent toutes leurs pensées à cet organe matériel, n'envisageant ce Cœur que comme un membre sans vie et sans amour, à peu près comme on ferait d'une relique sainte.

Enfin, ceux-là se trompent encore qui pensent que cette dévotion divise Jésus-Christ et restreint à son Cœur seul un culte qui doit être rendu à toute sa Personne. Ils ne font pas attention qu'en honorant le Cœur de Jésus, nous ne supprimons pas tout le reste du divin composé de l'Homme-Dieu: car, en honorant son Cœur, nous voulons célébrer toutes les actions, toute la vie de Jésus-Christ, qui n'est que la diffusion de son Cœur au-dehors. Comme c'est dans le soleil que se forment et que c'est de lui que sortent les rayons ardents qui fertilisent la terre et font vivre tout ce qui a vie, de même c'est du Cœur que sortent les douces et fortes influences qui portent la chaleur vitale, la vigueur dans tous les membres.

Si le cœur languit, tout l'homme languit avec lui; s'il souffre, tous les membres souffrent: les fonctions se font mal et l'organisme est arrêté. La fonction du cœur de Jésus fut donc de vivifier, de fortifier, de soutenir tous ses membres, tous ses organes, tous ses sens, par des influences continuelles, de sorte qu'il était le principe des actions, des affections, des vertus et de toute la vie du Verbe fait chair. Car le cœur est le foyer de l'amour, au sentiment de tous les philosophes; et comme le mobile de toute la vie de Jésus a été l'amour, c'est à son Cœur que nous devons rapporter tous ses mystères et toutes ses vertus. « Comme il est naturel au feu - de brûler, dit saint Thomas, ainsi il est naturel au cœur d'aimer ; et parce qu'il est, dans l'homme, le premier organe du sentiment, il est convenable que l'acte commandé par le premier de tous les préceptes soit rendu sensible par le cœur ». De même que les yeux voient, que, les oreilles entendent, ainsi le cœur aime: il est l'organe de l'âme dans la production des affections et de l'amour. Le langage vulgaire a confondu ces deux expressions, et on emploie le cœur pour dire l'amour, et réciproquement.

Le Cœur de Jésus a donc été l'organe de son amour: il a coopéré à son amour, il en a été le principe et le siège; il a éprouvé toutes les impressions d'amour qui peuvent toucher un cœur d'homme, avec cette différence que, l'âme de Jésus-Christ aimant d'un amour incomparable et infini, son Cœur est une fournaise d'amour pour Dieu et pour nous: il s'en échappe sans cesse les flammes les plus ardentes et les plus pures de l'amour divin. Elles l'embrasèrent dès le premier instant de sa conception jusqu'à son dernier soupir; et depuis sa résurrection, elles n'ont cessé et ne cesseront jamais de l'embraser. Il a produit et il produit chaque jour des actes d'amour innombrables, dont un seul honore Dieu plus que tous les actes d'amour des anges et des saints ne le feront jamais. Il est donc, de toutes les créatures corporelles, celle qui contribue le plus à la gloire du Créateur, et qui mérite davantage le culte et l'amour des anges et des hommes.

Tout ce qui appartient à la Personne du Fils de Dieu est infiniment digne de vénération. La moindre partie de son corps, la plus légère goutte de son sang mérite les adorations du ciel et de la terre. Les choses les plus viles en elles-mêmes deviennent vénérables par le seul attouchement de sa chair, comme il paraît dans la Croix, les clous, les épines, l'éponge, la lance et tous les instruments de son supplice: combien plus doit-on vénérer son Cœur, dont l'excellence est fondée sur la noblesse des fonctions qu'il exerce, sur la perfection des sentiments qu'il produit et des actions qu'il inspire ? Car, si Jésus est né dans une étable, s'il a vécu pauvre à Nazareth, s'il est mort pour nous, nous le devons à son Cœur ; c'est dans ce sanctuaire que se formaient toutes les résolutions héroïques, tous les desseins qui ont inspiré sa vie. Son

Cœur doit donc être honoré comme la crèche où l'âme fidèle voit Jésus venant au monde, pauvre et abandonné; comme la chaire d'où Jésus nous prêche son précepte: « *Apprenez de moi car je suis doux et humble de Cœur* » (Mt 11, 29); comme la Croix, où elle le voit expirer; comme le sépulcre d'où elle le contemple sortant glorieux et immortel ; et comme l'Évangile éternel qui lui enseigne à imiter toutes les vertus, dont il est un modèle accompli. L'âme dévote au Sacré-Cœur s'adonnera toutefois spécialement à l'exercice de l'amour divin, parce que ce Cœur est surtout le siège et le symbole de cet amour; et, comme le Très Saint Sacrement est le gage sensible et permanent de l'amour, c'est dans l'Eucharistie qu'elle trouvera le Cœur de Jésus, c'est de son Cœur eucharistique qu'elle apprendra à aimer.

II

Jésus-Christ, voulant être toujours aimé de l'homme, doit lui témoigner toujours son amour; et comme, pour vaincre et conquérir notre cœur, Dieu a dû se faire homme, sensible, palpable, ainsi, pour que sa conquête lui demeure assurée, il doit continuer de lui faire sentir un amour sensible et humanisé. La loi de l'amour est perpétuelle: sa grâce doit l'être aussi; ce soleil d'amour ne doit jamais se coucher sur le cœur de l'homme; sinon celui-ci se refroidira, et les glaces de la mort et de l'oubli l'étoufferont. Le cœur humain ne se donne qu'à la vie, ne s'unit qu'à l'amour actuel qu'il sent et qui lui donne des preuves actuelles de son existence.

Eh bien ! tout l'amour de la vie mortelle du Sauveur, son amour d'enfant à la crèche, son amour de zèle et, d'apôtre de son Père pendant sa prédication, son amour de victime sur la Croix, tous ces amours sont réunis et triomphants dans son Cœur glorieux et vivant au Saint Sacrement. C'est là que nous devons venir le chercher et nous nourrir de son amour. Il est au ciel aussi; mais c'est pour les anges et les saints couronnés. Dans l'Eucharistie, il est pour nous: notre dévotion envers le Sacré- Cœur doit être eucharistique, se concentrer dans la divine Eucharistie comme dans l'unique centre personnel et vivant de l'amour et des grâces du Sacré-Cœur pour les hommes.

Pourquoi séparer le Cœur de Jésus de son corps et de sa divinité ? N'est-ce pas par son Cœur qu'il vit au Saint Sacrement, et que son corps est vivant et animé ? Jésus ressuscité ne meurt plus: pourquoi séparer son Cœur de sa Personne et vouloir le faire mourir, pour ainsi dire, dans notre esprit ? Non, non, ce divin Cœur est en l'Eucharistie vivant et palpitant; non plus d'une vie de Sauveur passible et mortelle, capable de tristesse, d'agonie ou de douleur, mais d'une vie ressuscitée et consommée dans la béatitude.

Cette impossibilité de souffrir et de mourir ne diminue en rien la réalité de sa vie: elle la rend, au contraire, plus parfaite. Jamais la mort entra-t-elle en Dieu ? Il est cependant la source de la vie parfaite et éternelle. Le Cœur de Jésus vit donc en l'Eucharistie, puisque son corps y est vivant. Il est vrai que ce Cœur divin n'y est pas sensible ni visible, mais il en est de même pour tous les hommes. Ce principe de la vie doit être mystérieux et voilé; le dénuder serait sa mort; on ne constate son existence qu'aux effets qu'il produit.

L'homme ne demande pas à voir le cœur d'un ami; il lui suffit d'une parole pour en savoir l'amour. Que sera-ce du Cœur divin de Jésus ! Il se manifeste à nous par les sentiments qu'il nous inspire, et cela nous doit suffire. Qui pourrait, d'ailleurs, contempler la beauté, la bonté de ce Cœur divin ? Qui pourrait supporter l'éclat de sa gloire, les ardeurs consumantes et dévorantes de ce foyer d'amour ? Qui oserait regarder cette arche divine où est écrit en lettres de feu son Évangile d'amour, où sont glorifiées toutes ses vertus, où son amour a son trône, et sa bonté tous ses trésors ? Qui voudrait pénétrer le sanctuaire même de la divinité ? Le Cœur de Jésus ! mais c'est le ciel des cieux habité par Dieu même, qui y trouve ses délices ! Non, nous ne le voyons pas, le Cœur eucharistique de Jésus ! mais nous le possédons; il est à nous ! Voulez vous savoir sa vie ? Elle se partage entre son Père et nous.

Il nous garde, et, tandis que caché dans une faible hostie, le Sauveur semble dormir du sommeil de l'impuissance, son Cœur veille: « *Je dors mais mon cœur veille* » (Ct 5, 2). Il veille quand nous pensons à lui et quand nous n'y pensons pas; il n'a pas de repos; il jette vers son Père des cris de pardon en notre faveur. Jésus nous couvre de son Cœur et nous préserve des coups de la colère divine provoquée par nos péchés incessants; son Cœur est là, comme sur la Croix, ouvert et laissant couler sur nos têtes des torrents de grâce et d'amour.

Il est là, ce Cœur, pour nous défendre contre nos ennemis, comme la mère, pour sauver son enfant d'un danger, le presse sur son Cœur afin qu'on ne puisse atteindre l'enfant qu'en atteignant la mère. Et « *même si une mère pouvait oublier son enfant, moi je ne vous abandonnerai jamais* » (Is 49, 15).

Le second regard du Cœur de Jésus est pour son Père. Il l'adore par ses abaissements ineffables, par son adoration anéantie; il le loue, le remercie des bienfaits qu'il accorde aux hommes ses frères; il s'offre en victime à la justice de son Père, et sa prière pour l'Église, les pécheurs, toutes les âmes qu'il a rachetés, est incessante. Oh ! Père, regardez avec complaisance le Cœur de votre Fils Jésus ! Voyez son amour, entendez ses soupirs, et que le Cœur eucharistique de Jésus soit notre salut !

III

Les raisons pour lesquelles la fête du Sacré-Cœur a été instituée, la manière dont Jésus a manifesté son Cœur, nous enseignent encore que c'est en l'Eucharistie que nous devons l'honorer, là que nous le trouverons avec tout son amour. C'est devant le Très Saint Sacrement exposé que sainte Marguerite-Marie reçoit la révélation du Sacré-Cœur; c'est dans l'hostie que Jésus se manifeste à elle tenant son Cœur entre ses mains, et lui, dit ces paroles adorables, le plus éloquent commentaire de sa présence au sacrement: « Voici ce Cœur qui a tant aimé les hommes ! »

Et Notre-Seigneur, apparaissant à la vénérable Mère Mechtilde, fondatrice d'une société d'adoratrices, lui commanda d'aimer ardemment et d'honorer, autant qu'il lui serait possible, son Sacré-Cœur dans le Saint Sacrement; et il le lui donna comme gage de son amour, pour être son refuge pendant sa vie et sa consolation à l'heure de sa mort. Et le but de la fête du Sacré-Cœur, c'est d'honorer avec plus de ferveur et de dévotion l'amour de Jésus-Christ souffrant et instituant le sacrement de son Corps et de son Sang.

Pour entrer dans l'esprit de la dévotion envers le Cœur de Jésus, vous devez donc honorer les souffrances passées du Sauveur, et réparer les ingraturités dont il est abreuvé chaque jour en l'Eucharistie. Qu'elles ont été grandes les douleurs du Cœur de Jésus ! Toutes les épreuves ont été réunies en lui: il a été abreuvé d'humiliations; les calomnies les plus révoltantes l'ont assailli, se sont acharnées à le déshonorer ; il a été rassasié d'opprobres ; tous les mépris l'ont accablé. Mais, malgré tout, il s'est offert parce qu'il l'a voulu, et il ne s'est pas plaint. Son amour a été plus fort que la mort, et les torrents de la désolation n'ont pu éteindre ses ardeurs. Ces douleurs sont finies sans doute ; mais puisque c'est pour nous que Jésus les a endurées, notre reconnaissance ne doit pas l'être: notre amour doit les honorer comme si elles étaient présentes sous nos yeux. Et ce Cœur qui les a souffertes avec tant d'amour est là: il n'est pas mort, mais vivant, actif ; non pas insensible, mais encore plus aimant !

Hélas ! Si Jésus ne peut plus souffrir, les hommes se montrent à son égard d'une ingratitude monstrueuse ! Ces ingraturités pour un Dieu présent, vivant avec nous pour obtenir notre amour: voilà le suprême tourment du Cœur de Jésus au Très Saint Sacrement ! L'homme est indifférent à ce don suprême de l'amour de Jésus pour lui; il n'en tient pas compte, n'y pense même pas ou, s'il y pense malgré lui, si Jésus veut le réveiller de sa torpeur, c'est pour chasser cette pensée importune. Il ne veut pas de l'amour de Jésus-Christ ! Bien plus, pressé par la foi, par les souvenirs de son éducation chrétienne, par le sentiment que Dieu met au fond de son Cœur d'adorer en l'Eucharistie Jésus-Christ comme son Seigneur, de revenir à son service, l'homme impie s'insurge contre ce dogme, le plus aimable de tous: il va jusqu'à nier, jusqu'à apostasier, pour n'avoir pas à l'adorer et à lui sacrifier une idole, une passion, pour rester dans de honteuses chaînes. Sa malice va plus loin encore: elle ne se contente pas de nier : elle ne recule pas devant le crime de renouveler les horreurs de la Passion du Sauveur ! Et l'on voit certaines âmes mépriser Jésus au Très Saint Sacrement, ce Cœur qui les a tant aimés et qui se consume d'amour pour eux ! Ils profitent, pour le mépriser, du voile qui le cache !

Ils l'insultent par leurs irrévérences, leurs pensées coupables, leurs regards criminels en sa présence. Ils profitent, pour l'insulter, de cette patience inaltérable, de cette bonté qui souffre tout en silence, comme les soldats de Caïphe, d'Hérode et de Pilate ! Ils blasphèment sacrilègement contre le Dieu de l'Eucharistie. Ils savent que son amour le rend muet. Ils le crucifient même dans leur âme coupable. Ils le reçoivent ! Ils osent prendre ce Cœur vivant et le lier à leur cadavre infect, le livrer au démon qui les domine ! Non, jamais Jésus n'a reçu, aux jours de sa Passion, tant d'humiliations que dans son sacrement ! La terre est pour lui un Calvaire d'ignominie. Ah ! il cherchait un consolateur dans son agonie ; il demandait, sur la Croix, qu'on voulût bien compatir à sa douleur: c'est aujourd'hui, plus que jamais, que l'amende honorable, que la réparation d'honneur envers le Cœur adorable de Jésus est nécessaire ! Entourons l'Eucharistie de nos adorations, de notre amour. Au Cœur de Jésus vivant au Très Saint Sacrement, honneur, louange, adoration et royauté dans les siècles des siècles !

*Voici que je crée de nouveaux cieux,
et ils seront pour toujours la cause de votre joie et de votre allégresse Is 65, 17-18*

I

Emontant au ciel le jour de l'Ascension, Jésus-Christ va prendre possession de sa gloire et nous y préparer une place. Avec Jésus-Christ, l'humanité rachetée rentre au ciel: nous savons qu'il ne nous est plus fermé, et nous vivons dans l'attente du jour où ses portes s'ouvriront devant nous. Cette espérance nous soutient et nous encourage. Elle pourrait à la rigueur suffire à nous faire mener une vie chrétienne, et nous souffririons, pour ne pas la perdre, toutes les tristesses de la vie. Cependant Notre-Seigneur, pour entretenir en nous et pour rendre plus efficace l'espérance du ciel, pour nous faire attendre, patiemment le ciel de la gloire et nous y conduire, a créé le beau ciel de l'Eucharistie. Car l'Eucharistie est un beau ciel, le ciel commencé. N'est elle pas Jésus glorieux venant du ciel sur la terre; et amenant le ciel avec lui ? Le ciel n'est-il pas partout où est Notre-Seigneur ? Son état, bien que voilé à nos sens, y est glorieux, triomphant, bienheureux: il n'a plus rien des misères de la vie, et quand nous communions, nous recevons le ciel, puisque nous recevons Jésus, qui fait tout le bonheur et toute la gloire du paradis. Quelle gloire pour un sujet de recevoir son Roi ! Nous aussi, glorifions-nous: nous recevons le Roi du ciel ! Jésus vient en nous pour que nous n'oublions pas notre vraie patrie, ou bien, pour qu'en y pensant nous ne mourions pas de désir et d'ennui. Il vient et demeure corporellement en nos cœurs tant que dure le sacrement; puis, les espèces détruites, il remonte au ciel, mais, demeure en nous par sa grâce et par sa présence d'amour. Pourquoi ne demeure-t-il pas plus longtemps ? Parce que la condition de sa présence corporelle est l'intégrité des saintes espèces: Jésus, venant en nous, apporte les fruits et les fleurs du paradis. Quelles sont-elles ? Je ne sais; on ne les voit pas, mais on sent leur parfum. Il nous apporte ses mérites glorifiés, son épée victorieuse de Satan, il nous apporte ses armes, afin que nous nous en servions ; ses mérites, afin que nous y ajoutions les nôtres en les faisant fructifier. L'Eucharistie est l'échelle, non pas de Jacob, mais de Jésus, qui monte au ciel et en descend continuellement pour nous. Il est dans un mouvement incessant vers nous.

II

Mais voyons quels sont spécialement les biens célestes que nous apporte Jésus quand nous le recevons. D'abord la gloire. Il est vrai que la gloire des saints et des bienheureux est une fleur qui ne s'épanouit qu'au soleil du paradis et sous le regard de Dieu ; cette gloire éclatante, nous ne pouvons l'avoir sur terre: on nous adorerait ! Mais nous en recevons le germe caché, qui la contient tout entière, comme la semence renferme l'épi. L'Eucharistie dépose en nous le ferment de la résurrection, la cause d'une gloire spéciale et plus éclatante, et semée dans la chair corruptible, elle éclatera sur notre corps ressuscité et immortel.

Ensuite le bonheur. Notre âme, entrant au ciel se voit mise en possession, sans crainte de le perdre ni de le voir diminuer, du bonheur de Dieu lui-même. Mais, dans la communion, ne recevez-vous pas quelques parcelles de ce vrai bonheur ? Il ne nous est pas donné tout entier, de peur que nous ne pensions plus au ciel: mais de quelle paix, de quelle douce joie n'êtes-vous pas inondés après la communion ! Plus l'âme est dégagée des affections terrestres, plus elle jouit de ce bonheur, et il y a des âmes si heureuses après la communion que leur corps lui-même s'en ressent.

Enfin les bienheureux participent à la puissance de Dieu. Or, celui qui communie avec un grand désir de s'unir à Jésus, n'éprouve plus qu'un souverain mépris pour tout ce qui n'est pas digne de ses affections divinisées. Il domine tout ce qui est terrestre: c'est la vraie puissance. C'est alors que la communion fait monter l'âme vers Dieu. La prière se définit une ascension de notre âme vers Dieu.

Mais qu'est-ce que la prière comparée à la communion ? Que cette ascension de pensées, de désirs, est loin de cette ascension sacramentelle où Jésus nous élève avec lui jusqu'au sein de Dieu ! L'aigle, pour habituer ses aiglons à voler dans les plus hautes régions, leur présente leur nourriture en se tenant de beaucoup au-dessus d'eux, et, s'élevant toujours à mesure qu'ils s'approchent, il les fait insensiblement monter jusqu'aux astres. Ainsi Jésus, l'Aigle divin, vient vers nous, nous apporte la nourriture dont nous avons besoin, puis il monte et nous invite à le suivre. Il nous comble de douceurs, afin de nous faire désirer le bonheur du ciel: il nous apprivoise avec la pensée du ciel. Ne remarquez-vous pas que, lorsque vous possédez Jésus en votre cœur, vous désirez le paradis et méprisez tout le reste ? Vous voudriez mourir sur l'heure pour être plus tôt uni à Dieu pour jamais. Celui qui communie rarement ne peut désirer Dieu bien vivement, et il a peur de la mort. Au fond, cette pensée n'est pas mauvaise; mais si vous pouviez avoir la certitude d'aller de suite au ciel, ah ! vous ne voudriez pas demeurer un quart d'heure de plus sur la terre ! En un quart d'heure au ciel, vous témoignerez à Dieu plus d'amour, et le glorifierez davantage que pendant la plus longue vie. Ainsi donc la communion nous prépare au ciel.

Quelle grande grâce que de mourir, après avoir reçu le saint viatique ! Je sais que la contrition parfaite nous justifie et nous donne droit au ciel; mais qu'il doit être bien meilleur de s'en aller en compagnie de Jésus, et être jugé par son amour, uni encore, pour ainsi dire, à son sacrement d'amour ! Aussi l'Église veut que ses prêtres administrent le saint viatique, même au dernier moment, au pénitent disposé, quand même il aurait déjà perdu l'usage de ses sens. Demandons souvent cette grâce de recevoir le saint viatique avant de mourir: ce sera le gage de notre bonheur éternel; et saint Chrysostome assure, au livre du Sacerdoce, que les anges attendent à leur sortie du corps les âmes de ceux qui viennent de communier; à cause de ce divin sacrement, il les entourent et les accompagnent comme des satellites jusqu'auprès du trône de Dieu.

Jésus se transfigure devant eux Mt 17, 2

C'est une belle fête que celle de la Transfiguration de Notre-Seigneur sur le mont Thabor: disons quelque chose de ses rapports avec la transsubstantiation eucharistique. Tous les mystères ont des rapports avec l'Eucharistie: c'est que l'Eucharistie les complète tous. Tous tendaient à l'Eucharistie: c'est à la grâce de découvrir ce qu'il y a d'eucharistique dans les mystères pour en nourrir la dévotion envers le Très Saint Sacrement. Or, Notre-Seigneur prend trois disciples et se rend sur une haute montagne pour leur manifester sa gloire, qu'il cachait dans l'humiliation de sa chair. Il allait les préparer contre le scandale de sa Passion, leur montrer qui vraiment il était. Voyez comme l'Eucharistie s'institue aussi sur une montagne, celle de Sion, bien autrement célèbre que celle du mont Thabor. Jésus aimait les montagnes ; il y a fait plusieurs grandes actions de sa vie. Aussi attire-t-il à lui, en s'élevant, les âmes qu'il veut aimer d'un amour particulier.

La seconde Transfiguration est plus aimable que la première, et bien plus durable. Elle se fait devant tous les apôtres. La première eut lieu en plein air, parce que la gloire a besoin de s'étendre; il fait celle-ci, qui est toute d'amour, dans le secret; il la concentre, afin de la rendre plus puissante. Quand on veut témoigner son affection à un ami, on le serre dans ses bras. La charité de zèle s'étend au loin pour donner et faire du bien à un plus grand nombre d'âmes. L'amour du cœur se concentre; on l'emprisonne pour le rendre plus fort: on réunit ses rayons pour faire lentille, comme l'opticien travaille son verre afin de réunir en un seul point toute la chaleur et toute la lumière des rayons solaires. Notre Seigneur se comprime donc dans le très petit espace de l'hostie ; et comme on allume un grand incendie en appliquant le foyer brillant d'une lentille sur des matières inflammables, ainsi l'Eucharistie fait jaillir ses flammes sur ceux qui y participent et les embrase d'un feu divin.

Sur le mont Thabor, Jésus se transfigure pendant qu'il prie. Ses vêtements deviennent blancs comme la neige, sa face resplendit comme le soleil: on n'en peut soutenir l'éclat. Jésus se transfigure dans la gloire, afin de montrer que son corps si faible est cependant le corps d'un Dieu. Cette Transfiguration se fait donc du dedans au-dehors: Jésus-Christ laisse sortir un rayon de la gloire qu'il retenait par un miracle perpétuel. Mais Jésus n'est pas venu pour nous donner des leçons de gloire. Aussi la vision du mont Thabor passe-t-elle promptement; à peine dure-t-elle un instant. La Transfiguration sacramentelle se fait du dehors au dedans; et tandis que, sur le mont Thabor, Jésus avait déchiré le voile qui couvrait sa divinité, ici il comprime même son humanité, la transfigure en une apparence de pain, au point qu'il ne paraît plus ni Dieu ni homme, et n'agit plus du tout extérieurement. Il s'ensevelit, et les espèces deviennent le tombeau de ses puissances. Son humanité si bonne, si belle, il la voile par humilité; il semble devenir le sujet des accidents, tant il leur est uni: le pain et le vin ont été changés au corps et au sang du Fils de Dieu.

Le voyez-vous dans cette Transfiguration d'amour et d'humilité ? Bien que caché derrière un nuage, nous savons que le soleil existe: Jésus est toujours Dieu et homme parfait, mais voilé derrière le nuage du pain et du vin. De même que tout fut glorieux dans le premier miracle, ici tout est aimable. On ne le voit plus, on ne le touche plus; mais il est là avec tous ses dons. L'amour, la grâce et la foi percent les voiles et savent reconnaître ses traits. L'âme voit par la foi: la croyance est une véritable vue. On voudrait bien voir Jésus au sacrement des yeux du corps; mais si les apôtres ne purent supporter l'éclat d'un seul rayon de sa gloire, qu'en serait-il aujourd'hui ? L'amour ne sait que se transfigurer en bonté, en s'humiliant, se rapetissant, s'anéantissant. Où y a-t-il plus d'amour, au Calvaire ou sur le Thabor ? Comparez, et dites-moi si c'est le Thabor ou le Calvaire qui a converti le monde. L'amour rejette la gloire, la cache et descend. Ainsi fit le Verbe en s'incarnant, ainsi fit-il au Calvaire, ainsi plus profondément encore en l'Eucharistie. Nous devrions, au lieu de nous plaindre, remercier Notre-Seigneur de ce qu'il ne renouvelle plus son Thabor. Les apôtres tremblants gisaient à terre, et toutes les paroles qui sortaient de la bouche de Dieu étaient capables de les consumer. Les apôtres osent à peine parler à Notre-Seigneur ! Mais ici on lui parle; on n'a pas peur, parce que nous pouvons appliquer notre cœur contre le sien et sentir son amour ! Et puis la gloire nous ferait au moins tourner la tête. Voyez comme saint Pierre divague ! Il n'avait plus de bon sens. Il parle de repas, de bonheur, pendant que Notre-Seigneur s'entretient de ses souffrances et de sa mort ! Il ne pense guère à ses devoirs ! Si Notre-Seigneur vous manifestait sa gloire, vous ne voudriez plus vous séparer de lui. On y serait si bien !

Il fallut que le Père céleste fit une leçon à saint Pierre, et qu'il lui rappelât que Notre-Seigneur était son Fils, qu'il fallait suivre partout, jusqu'à la mort. Rappelez-vous qu'une éducation qui se fait par le bonheur n'est ni sérieuse ni solide, et l'enfant que l'on entoure de trop de tendresse n'a jamais un grand cœur. C'est pourquoi la Transfiguration eucharistique ne se fait pas dans la joie ni dans la gloire, mais dans le secret et dans l'humiliation : la gloire en est la conséquence future.

On n'y voit pas Moïse ni Élie: ils n'ont rien à y faire. L'Eucharistie n'est pas pour eux; mais les douze apôtres, qui seront les législateurs et les prophètes du nouveau peuple de Dieu y prennent part. La sainte Trinité y est et y opère, mais invisiblement. Des légions d'anges adorent ce Verbe de Dieu réduit à un état si voisin du néant. Nous tous, nous y étions. Jésus a consacré nos hosties dans sa volonté et dans sa prescience. Il les a comptées, et c'est par son ordre que nous vous les donnons. Maintenant, regardez comme la prière d'un cœur simple et droit est toujours exaucée, bien que ce ne soit pas toujours de la manière que nous avions imaginée.

Pierre avait demandé de rester sur la montagne. Jésus le lui avait refusé... non, il n'avait que retardé la grâce qu'il implorait. C'est dans son Eucharistie que Jésus-Christ a rétabli sa tente parmi nous pour toujours, et qu'il nous est permis d'habiter avec lui sur son Thabor eucharistique. Oh ! ce n'est pas une tente qui s'enlève et se transporte du jour au

lendemain: c'est une maison qu'il a bâtie, et nous y habitons jour et nuit. Nous avons bien plus que ne demandait saint Pierre. Pour vous, mes frères, vous ne le voyez qu'en passant; mais c'est tous les jours.

Et puis vous avez fixé votre demeure auprès de l'église du Très Saint Sacrement, et vous ressentez la douce influence de son voisinage: *«Seigneur, il est heureux que nous soyons ici ! » (Mt 17, 4)* Vous savez bien, quand vous avez quelque peine, quelque douleur, venir à lui, et il est toujours le bon Samaritain. Il épanche son Cœur sur le vôtre; il vous attend; il vous traite, non pas en étrangers, mais en amis, en enfants de la famille. Le Père céleste n'a-t-il pas dit: *« Celui-ci est mon Fils bienaimé ? » (Mt 17, 5)* Et il nous l'a donné par un amour incompréhensible. Il nous l'a donné à Bethléem, au Calvaire, surtout et pour toujours, au Cénacle. Jésus se donnait en même temps. Le Père l'engendre chaque jour et le donne à chacun de nous. Oh ! écoutons-le. Aimons, donc bien cette fête de la Transfiguration. Elle est toute eucharistique. Venez vers cette montagne bénie. Jésus se transfigure: n'y cherchez pas le bonheur sensible ni la gloire, mais les leçons de sainteté qu'il vous donne par son anéantissement. Venez et par votre amour, votre abnégation de vous-mêmes, transfigurez-vous en Jésus-Christ sacramentel, en attendant que vous vous transfiguriez en Jésus-Christ glorieux au ciel.

Il faut que Jésus grandisse et que je diminue Jn 3, 30

Nous devons honorer saint Jean comme un modèle parfait des adorateurs. Cette belle parole est la devise du dévouement et du service eucharistique: que le Très Saint Sacrement grandisse, soit connu, aimé, et que nous nous anéantissions à ses pieds ! Or, voyez comment saint Jean, dans les principales actions de sa vie, a été le modèle des adorateurs: sa vie semble n'avoir été qu'une adoration continuelle, et l'on y trouve les caractères de l'adoration par les quatre fins du Sacrifice, la meilleure de toutes les manières d'adorer.

I

L'ADORATION

L'adoration se fait prosterné à terre, le front incliné: c'est un premier mouvement qui nous fait reconnaître, à travers le voile eucharistique, la majesté infinie du Dieu qui s'y cache. A ce premier mouvement succède l'exaltation de sa grandeur et de son amour. Or, la première grâce de saint Jean est une grâce d'adoration. Le Verbe est dans le sein de Marie; il inspire à sa Mère d'aller visiter Élisabeth: Marie porte à Jean son Maître et son Roi.

Jean ne peut pas venir, sa mère est trop âgée pour entreprendre ce voyage: Jésus-Christ s'y rend. Ainsi fait-il pour nous: nous ne pouvions aller à Dieu, Dieu est venu à nous. Marie délègue le pouvoir de son divin Fils en saluant Élisabeth: aujourd'hui encore Jésus est lié et ne veut rien faire sans Marie. La voix de Marie fut celle du Verbe incarné; Jean tressaille à cette voix dans le sein maternel, il révèle à sa mère le mystère de la présence de Dieu en Marie. C'est Jean qui lui fait comprendre ce mystère, ainsi qu'Élisabeth l'avoue à Marie: « *L'enfant a tressailli dans mon sein* » (Lc 1, 44).. Ainsi, dès lors, Jean est précurseur: il l'adore, et la joie de se trouver en sa présence déborde sur sa mère. Que Notre-Seigneur fut bon pour Jean ! Il voulut le bénir, se faire connaître à lui dès le sein de sa mère. Que cette adoration de son précurseur dut lui faire plaisir ! Elle était si spontanée !

Jésus resta avec lui trois mois. L'un et l'autre étaient voilés dans le tabernacle maternel. Jean adorait constamment son Dieu ; il le sentait derrière le voile. Unissez-vous à cette bonne adoration de saint Jean: si vive, si sentie, malgré les voiles, les barrières qui le séparent de Notre-Seigneur.

II

L'ACTION DE GRÂCES

L'action de grâces repose sur la bonté, l'amour de Jésus-Christ ; elle ne voit que les dons, les bienfaits; elle s'humilie pour exalter le bienfaiteur, se réjouit pour soi-même et aussi pour les bienfaits, les grâces accordés aux autres, à l'Église entière. Ce sentiment épanouit le cœur. Or, c'est au Jourdain que Jean manifeste bien ce double sentiment de joie et de reconnaissance. Voyez d'abord la grâce que lui fait Notre-Seigneur, car l'action de grâces part toujours d'un bienfait reçu et repose sur l'humilité. Or, Jean va baptiser Notre-Seigneur. Il ne l'avait jamais vu encore. Le Père céleste lui avait donné un signe qui le lui manifesterait. Jésus se présente dans la foule des pécheurs qui attendaient le baptême de Jean, et écoutaient ses dures exhortations à la pénitence. Jésus attend son tour, à la file des publicains et des soldats, lui, Roi, lui, Fils de Dieu. Pas de privilèges, pas d'exceptions. Entendez cela, ô adorateurs, et n'ayez de protecteur que Notre-Seigneur.

Saint Jean se jette aux pieds de Jésus-Christ : mais quoi, vous venez à moi ? Voilà l'humilité, la vérité ! Les saints ne se croient jamais parfaits. Et Jean, dans cette parole, ne parle pas de son ministère: « Vous, venez à moi », et non pas : « Vous venez à mon baptême ». Quelle délicatesse ! Parler de son ministère, cela lui aurait fait un petit trône: devant Notre-Seigneur, il n'en faut pas. Et Jésus-Christ lui dit: «Faites, suivez l'ordre de mon Père». En homme vraiment humble, Jean obéit et le baptise. Une petite humilité aurait trouvé cinquante raisons à alléguer, Jean obéit. Et quand Notre-Seigneur se retire, il ne le suit pas, il reste à son poste d'obéissance. Quelle humilité ! Voyez maintenant comme il renvoie toute la gloire et l'honneur de la sublime fonction qu'il vient d'exercer à Notre-Seigneur.

Ses disciples, les pires des flatteurs, qui veulent se glorifier de la gloire de leur maître, lui représentent que tout le monde suit Jésus. Oh, que vous me faites plaisir, répond saint Jean. L'ami de l'Époux se tient à côté de lui, debout devant lui, mais l'épouse n'est que pour l'Époux; les âmes ne sont qu'à Jésus-Christ. L'ami n'est que pour servir l'Époux. Jean se réjouit que l'Époux divin trouve tant d'épouses: Ma joie est au comble de le voir grandir: « *Il faut qu'il grandisse et que je diminue !* » (Jn 3, 30) Rien pour lui, tout pour Jésus ! Voilà ce que nous devons procurer : faire croître Notre-Seigneur. Quel dommage de ne pouvoir lui élever un trône dans tous les cœurs ! Aussi nous nous prosternons, nous nous diminuons et nous élevons Notre-Seigneur sur son trône. Il faut qu'il grandisse ! Cela va loin dans la pratique ! Aujourd'hui nous ne sommes rien, mais un jour, il pourra y avoir, parmi les adorateurs, des hommes distingués. Oh ! c'est alors qu'il faudra leur dire: Prenez bien garde ! Ne montez pas sur la pointe des pieds, ne vous élevez pas de vos talents: abaissez-vous pour que le divin Maître paraisse seul ! Notre vocation est si belle, son but si élevé ! On nous croira toutes les vertus, parce que nous devrions les avoir en effet pour être dignes de notre vocation. Malheur à celui qui voudra se tenir debout devant Notre-Seigneur ! Non ! à genoux ! par terre ! « *Il faut qu'il grandisse et que je*

diminue ! » (Jn 3, 30) Oh ! la belle action de grâces que celle d'une âme qui accepte les bienfaits de Dieu, mais qui reconnaît qu'elle n'y est pour rien, et qui en renvoie toute la gloire à Dieu !

III

LA RÉPARATION

La réparation consiste à dédommager Notre-Seigneur, à le consoler: voilà une large part de notre mission d'adorateurs; nous devons être réparateurs, médiateurs, pénitents pour les péchés des hommes. Le monde est si mauvais qu'il y a presque plus à réparer qu'à remercier ! Or, Jean est réparateur quand il dit: « *Voici l'Agneau de Dieu qui enlève le péché du monde !* » (Jn 1, 29) Il prêche, il montre la victime réparatrice. Puis il pleure, il gémit de voir l'indifférence des hommes pour le Sauveur. Écoutez ses gémissements: « *Au milieu de vous se tient quelqu'un que vous ne connaissez pas !* » (Jn 1, 26) Il gémit de voir que les grands, les savants, refusent de suivre Jésus-Christ, qui n'est entouré que de quelques misérables. Il lui fait publiquement amende honorable, l'adore comme victime. Il l'exalte pour ceux qui le méprisent: « *Moi ! je suis indigne même de dénouer la courroie de sa chaussure !* » (Jn 1, 27) Comme il le venge des mépris !

IV

LA SUPPLICATION OU PRIÈRE

Jean avait été mis en prison pour son courage à reprendre un roi coupable. On n'ose guère dire aux rois leurs vérités: on a peur ! Triste condition que celle de vivre à côté des rois ! Ses disciples venaient le voir, et ne croyaient pas encore en Jésus-Christ. Jean va tout faire pour obtenir leur conversion. Voilà le vrai apostolat: ramener les âmes à Jésus-Christ, les attacher à Lui seul, sans retour sur soi-même.

Jean prie donc Notre-Seigneur de les recevoir. Il les lui envoie, afin que la vue de sa bonté et de sa puissance les convertisse. Jésus Christ leur montre les plus grands prodiges: ils ne l'adorent pas ! Oh ! que le cœur humain entiché de préjugés devient stupide ! La jalousie leur dit que si Jésus grandit, Jean ne sera plus rien. Ils ne veulent pas disparaître avec lui; ils ont un orgueil de caste, de coterie; ils vivent de la gloire qui entoure leur maître. Mais cette visite au Sauveur mit cependant en leur cœur une grâce de foi, et après la mort de saint Jean, ils se réunirent à Notre-Seigneur: leur conversion était due aux prières de saint Jean. Voilà un bon adorateur ! Aimez bien saint Jean, qui a été tant aimé de Notre-Seigneur. Il a pleuré sa mort: c'était son cousin, son ami, son premier apôtre. Adorez, réparez comme lui: sachez vous sacrifier comme lui à la gloire de Notre-Seigneur. Jean est mort martyr des crimes d'un roi, qui sont ceux qui excitent le plus terriblement la colère de Dieu; et rappelez-vous toujours cette parole, qui est la devise de la sainteté et du service eucharistiques : « *Il faut qu'il grandisse et que je diminue !* » (Jn 3, 30) Que Jésus-Hostie soit exalté, et que je sois anéanti !

Jésus aimait Marie Madeleine Jn 11, 5

Sainte Marie Madeleine était l'amie privilégiée de Jésus. Elle le servait de ses biens, l'accompagnait partout. Elle a honoré magnifiquement son humanité par ses présents. Elle aimait à prier à ses pieds dans le silence de la contemplation: à tous ces titres, elle est la patronne et le modèle de la vie d'adoration et du service de Jésus au sacrement de son amour. Étudions sainte Madeleine : sa vie est pleine des meilleurs enseignements.

I

Jésus aimait Marthe, Marie sa sœur et Lazare; Marie surtout. Sans doute, il les aimait tous trois, mais il avait une affection de préférence pour Madeleine. Bien que Notre-Seigneur nous aime tous, cependant il a ses amis préférés, et il nous permet à nous aussi d'avoir des amis en Dieu. La nature, la grâce même en ont besoin. Tous les saints ont eu des amis de cœur, et ils ont été eux-mêmes les plus tendres et les plus dévoués des amis.

Madeleine était, avant sa conversion, une pécheresse publique. Elle avait toutes les qualités du corps et de l'esprit, et tous les dons de la fortune qui peuvent mener aux plus grands excès. Et elle s'y laissa aller. L'Évangile la rabaisse jusqu'à l'appeler, une pécheresse publique. Elle est tellement dégradée, cette femme, que c'est un déshonneur pour Simon le Pharisien qu'elle soit entrée chez lui. Et, parce que Jésus la reçoit à ses pieds, il en vient à douter de sa lumière prophétique. Mais cette pauvre pécheresse va monter, dans son pardon, jusqu'au rang des plus grandes saintes. Voyez-la à l'œuvre.

II

Ce qui arrête surtout les grands pécheurs et les empêche de se convertir, c'est le respect humain. "Je ne pourrai me soutenir dans le bien", disent-ils; "je n'ose pas entreprendre une chose que je ne pourrai pas continuer". Et ils s'arrêtent découragés. Mais Madeleine apprend que Jésus est chez Simon. Elle n'hésite pas; elle va droit à Jésus et fait sa confession publique. Elle ose bien entrer dans une maison d'où, si on l'eût reconnue à la porte, on l'eût chassée honteusement. Aux pieds de Jésus, elle n'a aucune parole: son amour parle assez haut.

Les peintres la représentent les cheveux épars, les habits en désordre. C'est une pure imagination: cela n'eût été ni digne de Jésus, ni digne de son repentir. Elle va droit à Jésus, sans se tromper. Où donc l'a-t-elle connu ? Ah ! le cœur malade sait bien trouver celui qui va le consoler et le guérir ! Marie n'ose pas regarder Jésus; elle ne dit rien: c'est le cachet du vrai repentir. Voyez l'enfant prodigue et le publicain. Le pécheur qui regarde en face le Dieu qu'il a offensé, l'insulte. Mais Marie pleure et essuie de ses cheveux les pieds de Jésus, qu'elle a arrosés de ses larmes. Voilà sa place, aux pieds de Jésus. Les pieds foulent la terre; et elle sait qu'elle n'est qu'une poussière de cadavre. Les cheveux, cette vanité que le monde adore, elle en fait un torchon; et elle demeure prosternée, attendant sa sentence. Elle entend les propos des envieux, des apôtres comme des Juifs, qui n'honoraient que la vertu couronnée et triomphante. Ils n'aiment pas Madeleine, qui leur donne à tous cette leçon. Tous avaient péché: aucun n'avait le courage de demander publiquement pardon. Simon même, tout rempli d'hypocrisie et d'orgueil, Simon s'indigne ! Mais Jésus venge Madeleine. Quelle parole de réhabilitation: Il lui a été plus remis parce qu'elle a plus aimé ! « *Va en paix*, lui dit le Sauveur, *ta foi t'a sauvée* ». Il n'ajoute pas: « *Ne pèche plus* ». Jésus le dit à l'adultère, plus humiliée d'avoir été surprise dans le crime que repentante d'avoir offensé Dieu. Madeleine n'a pas besoin de cette recommandation: son amour est à Jésus la certitude de son ferme propos. Quelle belle et touchante absolution ! Madeleine a donc une contrition bien parfaite ! Quand vous allez vous confesser, unissez-vous à Madeleine et que votre contrition, comme la sienne, vienne plus de l'amour que de la crainte. Madeleine se retira avec le baptême d'amour; elle devint plus parfaite que les apôtres par son humilité. Ah ! après cet exemple, méprisez les pécheurs si vous l'osez ! Un instant suffit pour faire d'eux de grands saints. Parmi les plus grands, combien Jésus-Christ n'en a-t-il pas été chercher dans la boue du péché: saint Paul, saint Augustin, et bien d'autres ! Madeleine leur ouvre la voie : elle est montée jusqu'au Cœur de Dieu, parce qu'elle est partie de très bas et qu'elle a su s'humilier. Qui donc pourrait désespérer ?

III

Après sa conversion, Madeleine va entrer dans l'amour actif. C'est une grande leçon. Beaucoup de convertis en restent là. Ils veulent demeurer dans la paix d'une bonne conscience, avec la pratique des commandements. Ils n'osent pas suivre Jésus: ils finissent par retomber. L'homme ne vit pas de larmes et de regrets. Vous avez brisé les objets auxquels votre cœur tenait tant, qui faisaient votre vie: il faut les remplacer et vivre de la vie de Dieu. Vous restez aux genoux de Jésus ? Il se lève, suivez-le et marchez avec lui. Madeleine va donc suivre Jésus: jamais elle ne s'en séparera. Vous la retrouverez à ses pieds, écoutant sa parole et la méditant en son cœur. C'est sa grâce de vie: elle n'a d'autre parole que l'oraison, la prière et l'amour.

Marie Madeleine suit donc Jésus et pratique les vertus de ses divers états. La conversion qui reste dans le sentiment n'est pas durable: elle partage les divers états de Jésus. Pendant ses courses, elle lui procure ce qui est nécessaire à sa subsistance et à celle de ses apôtres. Jésus viendra souvent chez les hôtes de Béthanie pour y manger: il leur rendra en échange une nourriture de grâce et d'amour. Chaque fois, Marie se mettra à ses pieds et y demeurera dans la prière; Marthe en sera jalouse. Ainsi font ceux qui croient qu'il n'y a de bon qu'un seul état, une seule manière de vivre. Tous sont bons. Celui que vous avez est bon: gardez-le, mais ne méprisez pas les autres. Marthe, en travaillant pour Jésus, faisait bien; elle eut tort d'être jalouse de sa sœur. Vous savez comment Jésus lui répond et défend Madeleine. « *Marthe, Marthe, tu te soucies et t'agites pour beaucoup de choses; pourtant il en faut peu, une seule même. C'est Marie qui a choisi la meilleure part ; elle ne lui sera pas enlevée* » (Lc 10, 38-42). Il vaut mieux écouter sa voix que le nourrir. Cela arrive encore aux vocations actives de se plaindre des âmes contemplatives. « Vous êtes inutiles ! Venez donc travailler au salut de vos frères par la charité ! » Mais Jésus les défend ici. Ne faut-il pas aussi faire la charité à Jésus-Christ, pauvre et délaissé dans son sacrement ?

Madeleine entend ce dialogue, les plaintes de sa sœur ; elle n'y répond pas: elle est aux pieds du Sauveur, et elle y reste. Un autre caractère de l'amour actif de Madeleine, c'est la souffrance: elle souffre avec Jésus-Christ. Sans doute, elle connut d'avance la mort de son Maître: l'amitié n'a pas de secrets; et si Jésus la révéla à ses apôtres, si grossiers, comment l'eût-il cachée à Madeleine ? Voyez Madeleine dans son amour souffrant. Elle va où des hommes n'osent aller; elle monte jusqu'au Calvaire, abandonne sa famille chérie, suit Jésus-Christ souffrant jusqu'au bout; et nous la voyons, avec Marie, au pied de la Croix. L'Évangile la nomme, et elle le méritait bien. Que fait-elle là ? Elle aime et elle compatit.

Celui qui aime veut partager l'état de son ami. L'amour fond deux vies, deux existences en une. Madeleine n'est pas debout: elle se souvient qu'elle a été pécheresse et que sa place est à genoux. Marie seule est debout, immolant son Fils chéri, son Isaac. Madeleine reste là jusqu'après la mort de Jésus. Dès le matin du premier jour de la semaine, elle revient. Elle sait bien que Jésus est enseveli: elle veut encore souffrir et pleurer. L'Évangile vante le zèle, la magnificence des présents des autres femmes; il ne parle que des larmes de Madeleine: voilà l'héroïne chrétienne ! Plus que tous les saints, Madeleine nous montre l'immensité de la miséricorde divine.

IV

Après l'Ascension, le Livre sacré ne dit plus rien de Madeleine. Une tradition constante et vénérable nous montre les Juifs mettant Marie, Marthe et Lazare sur un vaisseau désemparé, et le lançant en haute mer, afin qu'ils y trouvent une mort assurée. Mais l'Ami d'autrefois les aime toujours: Jésus se fait leur pilote et leur gouvernail. Il les conduit jusqu'à Marseille, et nous les donne, à nous, Français, ses amis et les aînés de sa famille. Lazare meurt martyr: il faut que son sang arrose cette belle terre de Provence pour que la foi y fleurisse. Marthe monte jusqu'à Tarascon, et, réunissant une communauté de vierges, elle exerce la charité du corps et de l'âme dans tout le pays environnant.

Madeleine se retire sur une montagne comme pour se rapprocher de Dieu. Elle y trouve une grotte, que la main des anges avait sans doute préparée. Mais elle y reçoit bientôt trop de visiteurs ; et le temps lui manquant pour converser avec son bon Maître, elle monte plus haut, sur un pic escarpé, et s'entretient là avec Dieu seul. C'est là qu'elle finit sa vie. Elle y priait, y continuait dans sa vie les mystères de Jésus-Christ. Les prêtres chrétiens lui apportaient la sainte communion; et lorsqu'elle fut sur le point de mourir, saint Maximin, un des soixante-douze disciples du Sauveur pendant sa vie, la communia de sa main. Elle avait accompagné Jésus mourant: ce bon Sauveur lui rendit le même service et le même honneur.

Marie Madeleine est morte en France: nous en sommes fiers. Nous possédons ses saintes reliques. C'est une des plus fortes preuves de l'amour que Jésus-Christ porte à la France. Il nous a envoyé ses amis; ils sont parmi nous: espérons que la France trouvera dans les prières et les mérites de Madeleine un titre à la miséricorde de Dieu, pourvu qu'elle imite son repentir et son amour pour Jésus-Christ, qui vit chez elle, qui habite ses villes et ses bourgs les plus obscurs. Oui, Jésus-Christ aime la France, comme il aimait Madeleine et la famille de Béthanie, d'un amour de prédilection !

Ce mois sera pour vous le premier de tous Lv 23, 5

Un grand nombre d'âmes pieuses consacrent le mois de juin à honorer le Sacré-Cœur de Jésus. On l'appelle pour cela le mois du Sacré-Cœur. Nous voulons le consacrer au Très Saint Sacrement, et je crois que le nom de mois du Saint Sacrement lui convient à plus juste titre que le premier.

Si les deux fêtes du Sacré-Cœur et du Saint Sacrement se trouvent ordinairement dans ce mois, la dernière est la plus solennelle. Elle est beaucoup plus ancienne dans l'Église, elle doit nous être plus chère.

Qu'on honore le Sacré-Cœur comme le siège de l'amour infini de Jésus-Christ, c'est très bien ; mais les âmes eucharistiques sauront l'honorer dans le Très Saint Sacrement. Car où est-il véritablement, substantiellement vivant, le cœur de Jésus, sinon en l'Eucharistie et au ciel ?

Beaucoup l'honorent en image et font des tableaux du Sacré-Cœur l'objet de leur dévotion. Ce culte est bon ; mais il n'est que relatif ; nous devons aller au delà de l'image pour trouver la réalité.

Or, au Saint Sacrement, il est vivant, il bat pour nous. Ayons donc notre vie, notre centre en ce cœur vivant et animé ; sachons donc honorer le Sacré-Cœur en l'Eucharistie. Ne séparons jamais le Sacré-Cœur de l'Eucharistie.

I

Il y a, dans l'année, plusieurs mois consacrés à des dévotions spéciales et continuées pendant trente jours ainsi le mois de Marie, qui n'est autre chose qu'une fête de trente jours en l'honneur de la Très Sainte Vierge. On y honore toutes ses vertus, tous les mystères de sa vie ; on y obtient toujours quelque grâce nouvelle. Tel est encore le mois de Saint-Joseph. Bientôt chaque dévotion importante aura un mois pour s'exercer d'une manière spéciale.

Car la dévotion de tout un mois embrasse tout son objet, le considère sous tous ses aspects, en donne une vraie et sérieuse connaissance. Par des méditations renouvelées chaque jour ; par une certaine unité d'actes, de vertus et de prières sur le même objet, on arrive à avoir une vraie et solide dévotion au mystère honoré pendant un mois. Là où il n'y a qu'une pensée concentrée, elle est forte et complète.

Notre dévotion a besoin d'être forte et compacte, de tendre à un but unique. Pourquoi les âmes ferventes n'arrivent-elles pas en plus grand nombre à une sainteté remarquable ? Parce qu'elles sont divisées dans leurs dévotions. Leur esprit de piété ne trouve pas un aliment suffisant à l'entretenir et à le faire progresser. Elles ne savent pas se faire un corps de doctrine.

Vous savez combien les missions portent de fruits dans des paroisses sourdes jusque-là aux exhortations pressantes, aux exemples héroïques de leurs pasteurs. La raison est que les missions ne sont qu'une suite ininterrompue d'exercices multipliés. Elles embrassent tous les moyens qui peuvent toucher les cœurs, frapper l'imagination, obliger à réfléchir sérieusement. Une mission est un torrent formé de la réunion de tous les moyens de salut ; est-il étonnant qu'elle triomphe des cœurs les plus endurcis ?

Quand toutes nos pensées, nos dévotions, se réunissent et se concentrent sur un objet, elles nous mènent à la plus haute vertu et renversent tous les obstacles.

Ayons donc une prière concentrée et continue. On dit que, pour corriger une habitude mauvaise, un vice enraciné, il faut commencer par s'observer, se combattre pendant un certain temps, avant que le mouvement d'ascension vers la vertu opposée soit donné : une fois ce mouvement obtenu, on marche à grands pas.

Il en est de même dans le sujet qui nous occupe ; il nous faudra un certain temps avant d'arriver à aimer d'un amour fort et éclairé la dévotion au Très Saint Sacrement, qui est la mère et la reine de toutes les autres dévotions ; elle est le soleil de la piété. La dévotion à Marie est bonne et excellente, mais elle doit tendre, se rapporter à la dévotion envers l'Eucharistie, comme Marie elle-même se rapporte toute entière à Jésus-Christ. La sainte écriture la compare bien à la lune, qui reçoit toute sa lumière du soleil et la lui renvoie.

Eh bien puisque le mois de Marie fait tant de conversions, produit tant de bien dans les âmes, obtient tant de grâces de toutes sortes, que ne fera pas le mois du Très Saint Sacrement, puisque ce sont les vertus, les sacrifices, la Personne même de Jésus-Eucharistie que vous honorerez ? Et si vous savez faire unité de lectures, d'aspirations, de vertus en l'Eucharistie, à la fin du mois vous aurez remporté quelque grande victoire sur vous-mêmes : votre amour aura grandi, votre grâce sera plus puissante.

Le Seigneur a dit que celui qui mangeait sa chair et buvait son sang avait la vie en lui : que sera-ce si vous complétez votre communion sacramentelle par une communion continuelle de trente jours à son amour, à ses vertus, à sa sainteté, à sa vie dans le Très Saint Sacrement ?

Voilà ce que c'est que de faire unité. Sans cela, vous aurez de bonnes pensées vous n'aurez point de principe de vie. La pluie d'orage, qui ne dure qu'un instant, ne fait qu'effleurer la terre ; mais la pluie fine, qui dure longtemps, la pénètre et la féconde. La pensée de l'Eucharistie, entretenue pendant un mois d'une manière suivie, deviendra une source abondante qui fécondera vos vertus, une force divine qui vous fera voler dans le chemin de la sainteté. Nous pouvons vous dire, en parlant pure raison et selon la philosophie naturelle, que si vous vous exercez pendant un mois sur un même sujet, votre esprit en acquerra l'habitude.

Ne craignez pas que cette concentration sur un seul mystère restreigne votre horizon. L'Eucharistie renferme tous les mystères, toutes les vertus ; elle vous offre le moyen de les faire revivre et de les considérer dans leur sujet

vivant et animé, présent devant vous, ce qui facilite singulièrement la méditation. Car vous le voyez, Jésus-Christ en l'Eucharistie ; vous voyez son vêtement sacramentel ; vous savez, par vos sens eux-mêmes, qu'il est là ; l'hostie vous parle, fixe vos yeux, elle vous représente sensiblement Notre-Seigneur. Que ce mois donc soit pour vous un mois de bonheur, où vous viviez dans l'intimité avec Jésus. Vous le savez, sa conversation n'ennuie jamais : qu'il vous fasse faire un pas de géant dans la sainteté !

II

Comment devez-vous le passer pour en bien profiter ?

Il faut d'abord que vous ayez un livre sur le Saint Sacrement, que vous en lisiez un peu tous les jours. Ne craignez pas d'épuiser la matière : les profondeurs de l'amour de Jésus sont incommensurables. Il en est de Jésus en l'Eucharistie comme au ciel ; il est toujours beau, toujours nouveau, toujours infini. Ne craignez pas de voir tarir cette source infinie. Jésus a tant de grâces d'abord et ensuite tant de gloire à nous donner !

Ayez donc un livre qui traite de l'Eucharistie. Je sais bien que les livres ne font pas les saints, et qu'au contraire ce sont les saints qui font les bons livres : aussi je ne vous conseille les livres que pour vous instruire, éveiller en vous des pensées que vous perfectionnerez, dont vous vous nourrirez dans la méditation.

Prenez, par exemple, le quatrième livre de *"l'Imitation de Jésus-Christ"* ! Il est si beau. C'est un ange sans doute, qui l'a composé. Prenez les *"Visites au Saint Sacrement"* de saint Alphonse de Liguori. Ce livre a fait, à son apparition, une révolution dans la piété ; il a produit et produit encore tous les jours les fruits de salut les plus abondants. Que sais-je encore ? Prenez quelque chose, ce qui vous plaira. Laissez les autres dévotions pendant ce mois-ci ; vous ne perdrez rien à vous plonger tout entiers dans le soleil.

Visitez plus souvent et plus longtemps le Saint Sacrement. Communiez avec plus de ferveur. Pratiquez quelque vertu en rapport avec l'état de Jésus au Saint Sacrement : ou son silence, ou sa douceur, surtout sa vie recueillie en son Père et son anéantissement.

Faites quelque sacrifice particulier au Saint Sacrement. Ayez chaque jour quelque fleur nouvelle à lui présenter. Il daigne nous laisser approcher de sa Personne adorable pour lui présenter notre offrande ; certes, les grands de la terre ne se voient pas si facilement. Ne dédaignons pas cette faveur de son amour et ce droit d'enfants de la famille.

Je me résume donc. Il faut, pour bien passer ce mois, pratiquer une vertu eucharistique, faire des lectures sur le Saint Sacrement. Ceci est plus nécessaire qu'on ne pense. Avec un livre, vous aurez des pensées nouvelles ; sans livre, vous serez arides, répétant toujours les mêmes choses. Le livre seul n'est rien ; mais si vous l'approchez de votre cœur, vous lui communiquerez la vie. L'écriture sainte elle-même doit se lire avec le cœur ; lue sans foi et sans amour, elle vous perdra, comme elle enduret certains incrédules qui la lisent pourtant tous les jours.

Vous direz peut-être : *"Les livres ne me plaisent pas, parce que je n'y trouve pas tout ce que mon âme cherche."* Heureusement ! Il serait bien fâcheux que les livres fissent toute notre prière et disent tout : nous deviendrions des machines à parole. Le Sauveur ne permet pas que les livres nous soient tout dans la prière. Nous devons obtenir sa grâce par notre propre travail, à la sueur de notre front. Jamais une vie de saint, fût-il le plus grand de l'Église, ne vous conviendra entièrement. Et pourquoi ? Parce que vous n'êtes pas ce saint, et que vous avez une grâce personnelle appropriée à votre nature parce que vous avez une personnalité propre dont vous ne sauriez faire complète abstraction. Lisez donc, mais n'attendez tout le fruit de vos lectures que de votre propre méditation.

Je ferais bien mon adoration, ma visite, mais je ne puis venir dans la journée à l'église. Que cela ne vous arrête pas ; Notre-Seigneur voit jusque chez vous ; il vous entend de son tabernacle. Il voit bien du ciel : pourquoi ne verrait-il pas de la sainte hostie ? Adorez d'où vous êtes : vous ferez une bonne adoration d'amour, et Notre-Seigneur comprendra votre désir.

Certes, il serait malheureux que nous ne puissions être en rapport avec Jésus-Eucharistie que dans ses temples. La lumière du soleil nous environne et nous éclaire alors même que nous ne sommes pas directement sous ses rayons. Ainsi de son hostie, Notre-Seigneur saura faire pénétrer jusque chez vous quelques rayons de son amour qui vous réchaufferont et vous fortifieront. Il y a des courants dans l'ordre surnaturel comme dans la nature. Ne vous sentez-vous pas quelquefois inopinément recueillis et transportés d'amour ? C'est qu'un bon rayon, un courant de grâce vous a traversés. Ayez confiance en ces courants, en ces rapports éloignés de Jésus. Il serait bien triste que Jésus ne reçût d'adorations que quand on vient le visiter à l'église ! Non, non : il voit partout, il bénit partout, il s'unit partout à ceux qui veulent se mettre en rapport avec lui. Adorez-le de partout. Tournez-vous en esprit vers son tabernacle.

Que toutes vos pensées soient donc pour lui pendant ce mois ; que vos vertus, votre amour soient dans ce centre divin, et ce mois sera le mois des bénédictions et des grâces.

NEUVAIN EN L'HONNEUR
DE NOTRE-DAME DU TRÈS SAINT SACREMENT

PREMIER JOUR

Le titre de Notre-Dame du Très Saint Sacrement

Loué et remercié soit à tout moment le Très Saint et Très divin Sacrement. Et bénie soit la sainte, immaculée et très pure conception de la bienheureuse Vierge Marie, Mère de Dieu.

O Vierge Immaculée, Mère de Jésus et notre tendre Mère, nous vous invoquons sous le titre de Notre-Dame du Très Saint Sacrement, parce que vous êtes la Mère du Sauveur qui vit en l'Eucharistie, et que c'est de vous qu'il tient la Chair et le Sang dont il nous y nourrit; parce que vous êtes la souveraine dispensatrice de toute grâce et par conséquent des grâces que renferme l'auguste sacrement; et parce que vous avez pratiqué la première les devoirs de la vie eucharistique, nous enseignant par votre exemple à assister comme il convient au saint sacrifice de la messe, à communier dignement et à visiter souvent et avec piété le Très Saint Sacrement.

Vl. Priez pour nous, ô Vierge Immaculée, Notre-Dame du Très Saint Sacrement

R/. Afin qu'arrive en nous le règne eucharistique de Jésus-Christ.

Prions :

Seigneur Jésus-Christ, notre Roi et notre Dieu, qui vous étant fait homme pour nous rendre participants de votre divinité, êtes vraiment notre Pain dans l'adorable Eucharistie: faites, nous vous en supplions, qu'en vénérant un si grand mystère, nous nous souvenions de la très douce Vierge Marie, de qui vous avez voulu être conçu par l'opération du Saint-Esprit; faites aussi que nous imitions le culte qu'Elle-même rendit sur la terre à ce sacrement très auguste, en sorte que nous voyions votre règne eucharistique se propager et fleurir par tout l'univers. Vous qui vivez et régnez dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

Oraison Jaculatoire : Notre-Dame du Très Saint Sacrement, priez pour nous.

Par un rescrit du 30 décembre 1905, Sa Sainteté Pie X a accordé une indulgence partielle à tous ceux qui réciteront cette oraison jaculatoire devant le Très Saint Sacrement exposé.

Prière :

O Vierge Marie, Notre-Dame du Très Saint Sacrement, qui êtes la gloire du peuple chrétien, la joie de l'Eglise universelle et le salut du monde, priez pour nous, et réveillez dans tous les fidèles la dévotion envers la très sainte Eucharistie, afin qu'ils se rendent dignes de communier tous les jours.

DEUXIÈME JOUR
Marie et la sainte Messe

Loué et remercié soit à tout moment le Très Saint et Très divin Sacrement. Et bénie soit la sainte, immaculée et très pure conception de la bienheureuse Vierge Marie, Mère de Dieu.

O Vierge Immaculée, après avoir été présente à la mort de votre divin Fils sur le Calvaire, où vous unissiez vos immenses douleurs au sacrifice du Rédempteur, vous assistiez souvent au renouvellement réel, bien que mystérieux, de ce sacrifice adorable dans la célébration de la sainte messe : apprenez-nous à suivre votre exemple, à estimer comme elle le mérite l'action divine qui s'accomplit à l'autel, et obtenez-nous la grâce de pouvoir souvent et même tous les jours assister pieusement au Saint Sacrifice.

Vl. Priez pour nous... et le reste comme au premier jour.

TROISIÈME JOUR
Marie et la sainte communion

Loué et remercié soit à tout moment le Très Saint et Très divin Sacrement. Et bénie soit la sainte, immaculée et très pure conception de la bienheureuse Vierge Marie, Mère de Dieu.

O Vierge Immaculée, vos communions ont été les plus ferventes et les plus saintes qui aient jamais été faites, et quand vous possédiez ainsi votre divin Fils dans votre cœur, vous l'aimiez d'un amour surpassant l'amour qu'aucune autre créature quelle qu'elle soit peut avoir pour son Dieu; apprenez-nous à faire de la sainte communion le centre de notre vie; et que cette vie se passe à nous préparer à une si grande action et à remercier Dieu après avoir reçu un si inappréciable bienfait.

Vl. Priez pour nous... et le reste comme au premier jour.

QUATRIÈME JOUR
Marie et la Présence réelle

Loué et remercié soit à tout moment le Très Saint et Très divin Sacrement. Et bénie soit la sainte, immaculée et très pure conception de la bienheureuse Vierge Marie, Mère de Dieu.

O Vierge Immaculée, qui, après l'ascension de votre divin Fils, consoliez votre exil sur la terre par la Présence réelle de Jésus dans le sacrement et passiez près du tabernacle la plus grande partie de vos journées et même de vos nuits : faites-nous comprendre le trésor que nous possédons à l'autel et inspirez-nous de visiter souvent le Dieu d'amour dans le sacrement où il demeure pour recevoir les hommages qu'il mérite à tant de titres, et pour nous conduire, nous protéger et nous consoler dans cet exil.

V/. Priez pour nous... et le reste comme au premier jour.

CINQUIÈME JOUR
Marie modèle de l'adoration

Loué et remercié soit à tout moment le Très Saint et Très divin Sacrement. Et bénie soit la sainte, immaculée et très pure conception de la bienheureuse Vierge Marie, Mère de Dieu.

O Vierge Immaculée, vous êtes notre parfait modèle dans le service de la divine Eucharistie. Vous adoriez Jésus caché sous les voiles du sacrement, avec la foi la plus vive et avec le plus profond respect. A votre exemple, nous voulons rendre à la sainte hostie tout l'honneur qui est dû à la divinité et à la glorieuse humanité du Fils de Dieu fait homme; nous voulons garder toujours dans le lieu saint la modestie et le recueillement qui conviennent à de véritables adorateurs.

V/. Priez pour nous... et le reste comme au premier jour.

SIXIÈME JOUR
Marie modèle de l'action de grâces

Loué et remercié soit à tout moment le Très Saint et Très divin Sacrement. Et bénie soit la sainte, immaculée et très pure conception de la bienheureuse Vierge Marie, Mère de Dieu.

O Vierge Immaculée, qui rendiez une action de grâces si parfaite à Jésus pour l'institution de la divine Eucharistie et pour le don ineffable où le Sauveur a épuisé sa puissance et les trésors de son Cœur : apprenez-nous à remercier votre divin Fils de ce grand bienfait, apprenez nous tout spécialement à bien faire notre action de grâces quand nous avons eu le bonheur de recevoir la sainte communion.

V/. Priez pour nous... et le reste comme au premier jour.

SEPTIÈME JOUR
Marie modèle de la réparation

Loué et remercié soit à tout moment le Très Saint et Très divin Sacrement. Et bénie soit la sainte, immaculée et très pure conception de la bienheureuse Vierge Marie, Mère de Dieu.

O Vierge Immaculée, vous adoriez votre divin Fils dans son état de victime perpétuelle, toujours immolée sur nos autels, demandant sans cesse par sa mort grâce et miséricorde pour les pécheurs : nous nous unissons à vos douleurs et à vos réparations si parfaites, et nous voulons avec vous consoler Jésus de l'ingratitude des hommes, et des outrages qu'il reçoit tous les jours dans le sacrement, en acceptant pour son amour nos peines de chaque jour.

V/. Priez pour nous... et le reste comme au premier jour.

HUITIÈME JOUR
Marie modèle de prière

Loué et remercié soit à tout moment le Très Saint et Très divin Sacrement. Et bénie soit la sainte, immaculée et très pure conception de la bienheureuse Vierge Marie, Mère de Dieu.

O Vierge Immaculée, pendant que les apôtres allaient prêcher l'Évangile, vous vous teniez auprès du tabernacle, suppliant pour eux la bonté du Sauveur, et votre prière leur obtenait la grâce de convertir le monde: apprenez-nous à prier; surtout à prier auprès du tabernacle, où Jésus veut demeurer sans cesse pour écouter nos demandes; à prier pour l'extension du règne eucharistique, pour le salut du monde entier, pour l'exaltation de la sainte Église, et très particulièrement pour la sanctification du clergé et la conversion des pécheurs.

VL. Priez pour nous, ô Vierge Immaculée, Notre-Dame du Très Saint Sacrement
RL. Afin qu'arrive en nous le règne eucharistique de Jésus-Christ.

Prions :

Seigneur Jésus-Christ, notre Roi et notre Dieu, qui vous étant fait homme pour nous rendre participants de votre divinité, êtes vraiment notre Pain dans l'adorable Eucharistie: faites, nous vous en supplions, qu'en vénérant un si grand mystère, nous nous souvenions de la très douce Vierge Marie, de qui vous avez voulu être conçu par l'opération du Saint-Esprit; faites aussi que nous imitions le culte qu'Elle-même rendit sur la terre à ce sacrement très auguste, en sorte que nous voyions votre règne eucharistique se propager et fleurir par tout l'univers. Vous qui vivez et régnez dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

Oraison Jaculatoire : *Notre-Dame du Très Saint Sacrement, priez pour nous.*

Prière :

O Vierge Marie, Notre-Dame du Très Saint Sacrement, qui êtes la gloire du peuple chrétien, la joie de l'Église universelle et le salut du monde, priez pour nous, et réveillez dans tous les fidèles la dévotion envers la très sainte Eucharistie, afin qu'ils se rendent dignes de communier tous les jours.

NEUVIÈME JOUR
Marie dispensatrice des grâces eucharistiques

Loué et remercié soit à tout moment le Très Saint et Très divin Sacrement. Et bénie soit la sainte, immaculée et très pure conception de la bienheureuse Vierge Marie, Mère de Dieu.

O Vierge Immaculée, Mère très bonne et modèle admirable des adorateurs de Jésus au sacrement, vous êtes aussi la dispensatrice des grâces qui sont nécessaires pour bien remplir ce grand devoir. Accordez nous donc, nous vous en supplions, comme fruit de cette neuvaine, les vertus qui rendront notre adoration moins indigne de votre divin Fils: apprenez-nous à honorer si bien le Mystère des mystères que nous puissions recevoir ici-bas les grâces qu'il renferme, afin de jouir au ciel de la vie éternelle dont il est le gage.

VL. Priez pour nous, ô Vierge Immaculée, Notre-Dame du Très Saint Sacrement
RL. Afin qu'arrive en nous le règne eucharistique de Jésus-Christ.

Prions :

Seigneur Jésus-Christ, notre Roi et notre Dieu, qui vous étant fait homme pour nous rendre participants de votre divinité, êtes vraiment notre Pain dans l'adorable Eucharistie: faites, nous vous en supplions, qu'en vénérant un si grand mystère, nous nous souvenions de la très douce Vierge Marie, de qui vous avez voulu être conçu par l'opération du Saint-Esprit; faites aussi que nous imitions le culte qu'Elle-même rendit sur la terre à ce sacrement très auguste, en sorte que nous voyions votre règne eucharistique se propager et fleurir par tout l'univers. Vous qui vivez et régnez dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

Oraison Jaculatoire : *Notre-Dame du Très Saint Sacrement, priez pour nous.*

Prière :

O Vierge Marie, Notre-Dame du Très Saint Sacrement, qui êtes la gloire du peuple chrétien, la joie de l'Église universelle et le salut du monde, priez pour nous, et réveillez dans tous les fidèles la dévotion envers la très sainte Eucharistie, afin qu'ils se rendent dignes de communier tous les jours.

PREMIER STATION

Jésus est condamné à mort

V/. O Christ, nous vous adorons et nous vous bénissons.

R/. Parce que vous avez racheté le monde par votre sainte Croix.

Jésus est condamné par les siens, par ceux-là mêmes qu'il a comblés de ses faveurs. On le condamne comme séditieux, lui la bonté même ; comme blasphémateur, lui la sainteté même; comme ambitieux, lui qui s'est fait le dernier de tous. On le condamne à la mort de la Croix comme le dernier des esclaves. Jésus accepte avec amour cette sentence de mort: c'est pour souffrir et pour mourir qu'il est venu ici-bas, et pour nous apprendre à faire l'un et l'autre. Jésus est encore condamné à mort en son Eucharistie.

Dans ses grâces d'abord, dont on ne veut pas; dans son amour, qu'on méconnaît; dans son état sacramentel, par l'incrédule qui le nie, par l'horrible sacrilège. Par la communion indigne, le mauvais chrétien vend Jésus-Christ au démon, le livre à ses passions, le met aux pieds du démon, roi de son cœur ; il le crucifie dans son corps de péché. Jésus est plus maltraité par les mauvais chrétiens que par les Juifs: à Jérusalem, il ne fut condamné qu'une fois, et au Saint Sacrement, tous les jours et en milliers de lieux, et par un nombre épouvantable de juges iniques. Et cependant Jésus se laisse insulter, mépriser, condamner: il continue toujours sa vie sacramentelle, afin de nous montrer que son amour pour nous est sans condition ni réserve, qu'il est plus grand que notre ingratitude. O Jésus, pardon, mille fois pardon pour tous les sacrilèges ! S'il m'était arrivé d'en commettre jamais, je veux passer ma vie à les réparer, et vous aimer et vous honorer pour ceux qui vous méprisent; faites-moi la grâce de mourir avec vous !

Notre Père, Je vous salue Marie, Gloire...

DEUXIÈME STATION

Jésus est chargé de sa Croix

V/. O Christ, nous vous adorons et nous vous bénissons.

R/. Parce que vous avez racheté le monde par votre sainte Croix.

A Jérusalem, les Juifs imposent à Jésus une lourde et ignominieuse Croix: c'était alors l'instrument de supplice des derniers des hommes. Jésus reçoit cette Croix accablante avec joie; il la reçoit avec empressement, la baise avec amour et la porte avec douceur. Il veut par là nous l'adoucir, nous l'alléger, nous la rendre douce et aimable, et la déifier dans son Sang.

Au divin sacrement de l'autel, les mauvais chrétiens imposent à Jésus une Croix bien plus lourde, bien plus ignominieuse pour son Cœur. Cette Croix, ce sont leurs irrévérences dans le saint lieu, leur esprit si dissipé, leur cœur si froid en sa présence, leur dévotion si tiède. Quelle Croix humiliante pour Jésus que d'avoir des enfants si peu respectueux, des disciples si misérables ! En son sacrement encore, Jésus porte mes croix; il les met sur son Cœur pour les sanctifier; il les couvre de son amour, de ses baisers, pour me les rendre aimables; mais il veut que je les porte pour lui, que je les lui offre; il veut bien recevoir les épanchements de ma douleur, souffrir que je pleure sur mes croix, que je lui demande secours et consolation. Oh ! qu'elle devient légère la croix qui passe par l'Eucharistie ! Qu'elle sort belle et radieuse du Cœur de Jésus ! Comme il fait bon la recevoir de ses mains, la baiser après lui ! C'est donc là que j'irai me réfugier dans mes peines; là que j'irai me consoler et me fortifier; là que j'irai apprendre à souffrir et à aimer ! Pardon, Seigneur, pardon pour ceux qui vous traitent sans respect dans votre sacrement d'amour ; pardon pour mes indifférences, mes oublis en votre présence: je veux vous aimer, je vous aime de tout mon cœur !

Notre Père, Je vous salue Marie, Gloire...

TROISIÈME STATION

Jésus tombe une première fois

V/. O Christ, nous vous adorons et nous vous bénissons.

R/. Parce que vous avez racheté le monde par votre sainte Croix.

Jésus avait été si épuisé de sang dans les trois heures de son agonie et sous les coups de la flagellation, si affaibli par la nuit cruelle qu'il passa en la garde de ses ennemis, qu'après quelques moments de marche, il tombe accablé sous le poids de sa Croix.

Que de fois Jésus-Eucharistie tombe à terre dans les saintes parcelles, sans qu'on s'en doute ! Mais ce qui le fait tomber de douleur, c'est la vue du premier péché mortel qui souilla mon âme ! Ah ! qu'elle est encore plus douloureuse la chute que fait Jésus dans un jeune cœur qui le reçoit indignement au jour de sa première communion ! Il tombe sur ce

cœur de glace, que le feu de son amour ne peut fondre; sur cet esprit orgueilleux et dissimulé, sans pouvoir le toucher; dans ce corps qui n'est qu'un tombeau. Hélas ! faut-il traiter ainsi Jésus la première fois qu'il vient à nous si plein d'amour ? O Jésus ! merci de l'amour que vous m'avez témoigné à ma première communion: jamais je ne l'oublierai; je suis à vous, tout à vous, puisque vous êtes tout à moi: faites de moi ce qu'il vous plaira.

Notre Père, Je vous salue Marie, Gloire...

QUATRIÈME STATION

Jésus rencontre sa sainte Mère

V/. O Christ, nous vous adorons et nous vous bénissons.

R/. Parce que vous avez racheté le monde par votre sainte Croix.

Marie accompagne Jésus sur la route du Calvaire : elle y endure un véritable martyre dans son âme; mais quand on aime, on veut compatir.

Ah ! aujourd'hui, le Cœur eucharistique de Jésus rencontre sur le chemin de ses douleurs, au milieu de ses ennemis, les enfants de son amour, les épouses de son Cœur, les ministres de ses grâces, qui, bien loin de le consoler comme Marie, s'unissent à ses bourreaux pour l'humilier, le blasphémer, le renier ! Que de renégats et d'apostats abandonnent le service et l'amour de l'Eucharistie dès que ce service demande un sacrifice ou un acte de foi pratique ! O Jésus, mon bon Sauveur, je veux vous suivre humilié, insulté, maltraité, avec Marie ma Mère, et vous dédommager par mon amour !

Notre Père, Je vous salue Marie, Gloire...

CINQUIÈME STATION

Le Cyrénéen aide Jésus à porter sa Croix

V/. O Christ, nous vous adorons et nous vous bénissons.

R/. Parce que vous avez racheté le monde par votre sainte Croix.

Jésus s'affaissait de plus en plus sous son fardeau ; les Juifs, qui voulaient le faire mourir sur la Croix, pour mettre le comble à ses humiliations, sollicitèrent Simon de Cyrène de prendre la Croix de Jésus. Celui ci s'y refusait, et il fallut le contraindre à se charger de cet instrument qui lui paraissait plein d'ignominie: il se soumit, et mérita que Jésus touchât son cœur et le convertît.

En son sacrement, Jésus appelle les hommes à lui, et presque personne ne répond à ses invitations: il les convie à son banquet eucharistique, et l'on a mille prétextes pour refuser de s'y rendre. L'âme ingrate et infidèle refuse la grâce de Jésus-Christ, le don le plus excellent de son amour ; et Jésus reste seul, abandonné, les mains pleines de grâces dont on ne veut pas: on a peur de son amour ! Au lieu des respects qui lui sont dus, Jésus ne reçoit, la plupart du temps, que des irrévérences. On rougit de le rencontrer dans les rues; on le fuit dès qu'on l'aperçoit; on n'ose pas lui donner les témoignages extérieurs de sa foi. Divin Sauveur, est-ce possible ? Hélas ! il n'est que trop vrai, et je sens les reproches que m'adresse ma conscience. Oui, souvent, attaché à ce qui me plaisait, j'ai refusé d'entendre votre appel; souvent, pour ne pas être obligé de me corriger, j'ai rejeté l'invitation à votre table dont vous m'honoriez dans votre amour: je le regrette du fond du cœur. Je comprends qu'il vaut mieux tout laisser que de manquer par sa faute une communion, la plus grande et la plus aimable de vos grâces. Oubliez le passé, bon Sauveur, et recevez et gardez vous-même mes résolutions pour l'avenir.

Notre Père, Je vous salue Marie, Gloire...

SIXIÈME STATION

Une pieuse femme essuie la face de Jésus

V/. O Christ, nous vous adorons et nous vous bénissons.

R/. Parce que vous avez racheté le monde par votre sainte Croix.

Le Sauveur n'a plus une face humaine: les bourreaux l'ont couverte de sang, de boue, de crachats ! Lui, la splendeur de Dieu, il est méconnaissable, et, son visage divin est couvert de souillures. La pieuse Véronique brave les soldats: sous les crachats, elle a reconnu son Sauveur et son Dieu, et, mue de compassion, elle essuie ce visage auguste. Jésus la récompense en imprimant ses traits sur le linge dont elle essuie sa face adorable.

Divin Jésus, vous êtes bien outragé, bien insulté, bien profané dans votre adorable sacrement et où sont les Véroniques compatissantes qui viennent réparer ces abominations ? Ah ! on est attristé, épouvanté que tant de sacrilèges soient commis si facilement contre le sacrement auguste: on dirait que Jésus-Christ n'est plus parmi nous qu'un étranger

indifférent, méprisable même ! Il est vrai qu'il voile sa face sous le nuage d'espèces bien faibles, bien humbles: c'est pour que notre amour y découvre par la foi ses traits divins. Seigneur, je crois que vous êtes le Christ, le Fils du Dieu vivant, et j'adore sous le voile eucharistique votre face adorable, pleine de gloire et de majesté; daignez, Seigneur, imprimer vos traits dans mon cœur, pour que je porte partout avec moi Jésus, et Jésus-Eucharistie.

Notre Père, Je vous salue Marie, Gloire...

SEPTIÈME STATION

Jésus tombe une deuxième fois

V/. O Christ, nous vous adorons et nous vous bénissons.

R/. Parce que vous avez racheté le monde par votre sainte Croix.

Malgré l'aide de Simon, Jésus succombe une seconde fois à sa faiblesse: c'est pour lui l'occasion de nouvelles souffrances; ses genoux, ses mains sont déchirés par ces chutes sur un chemin ardu, et les mauvais traitements de ses bourreaux redoublent avec leur rage. Oh ! que le secours de l'homme est nul sans celui de Jésus-Christ ! et que de chutes se prépare celui qui s'appuie sur les hommes !

Que de fois aujourd'hui le Dieu de l'Eucharistie tombe par la communion dans des cœurs lâches et tièdes qui le reçoivent sans préparation, le gardent sans piété, le laissent aller sans un acte d'amour et de reconnaissance ! Aussi Jésus reste-t-il stérile en nous, à cause de notre tiédeur. Qui oserait recevoir un grand de la terre avec aussi peu de soins qu'on reçoit tous les jours le Roi du ciel ? Divin Sauveur, je vous fais amende honorable pour toutes mes communions tièdes et faites sans dévotion. Que de fois déjà vous êtes venu en moi ! Je vous en remercie, et je veux vous être fidèle à l'avenir: accordez-moi votre amour, il suffit !

Notre Père, Je vous salue Marie, Gloire...

HUITIÈME STATION

Jésus console les pieuses femmes désolées

V/. O Christ, nous vous adorons et nous vous bénissons.

R/. Parce que vous avez racheté le monde par votre sainte Croix.

C'était la mission du Sauveur aux jours de sa vie mortelle, de consoler les affligés et les persécutés. Il veut y être fidèle dans le moment même de ses plus grandes souffrances ; il s'oublie lui-même, et essuie les larmes des pieuses femmes qui pleuraient sur ses douleurs et sur sa Passion: quelle bonté !

En son divin sacrement, Jésus n'a presque jamais personne pour le consoler de l'abandon des siens, des crimes dont il est l'objet. Il est là, seul, les jours et les nuits. Ah ! si ses yeux pouvaient pleurer, que de larmes ils répandraient sur l'ingratitude et l'abandon des siens ! Si son cœur pouvait encore souffrir, quels tourments il endurerait de se voir ainsi délaissé, même de ses amis ! Malgré cela, dès que nous venons à lui, il nous accueille avec bonté, écoute nos plaintes, le récit souvent bien long et bien égoïste de nos misères, et il s'oublie lui-même pour nous consoler, nous refaire. Divin Sauveur, pourquoi ai-je recours si souvent aux consolations des hommes au lieu de m'adresser à vous ? Je sens que cela blesse votre Cœur jaloux de mon cœur ; soyez en votre Eucharistie mon unique consolation, mon seul confident: une parole, un regard de votre bonté me suffisent. Que je vous aime de tout mon cœur, et faites de moi tout ce qu'il vous plaira !

Notre Père, Je vous salue Marie, Gloire...

NEUVIÈME STATION

Jésus tombe pour la troisième fois

V/. O Christ, nous vous adorons et nous vous bénissons.

R/. Parce que vous avez racheté le monde par votre sainte Croix.

Quelles souffrances dans cette troisième chute de Jésus ! Il reste écrasé sous le poids de sa Croix, et les mauvais traitements de ses bourreaux peuvent à peine le relever. Jésus veut tomber une troisième fois avant d'être élevé sur la Croix, comme pour témoigner qu'il regrette de ne pouvoir faire le tour de la terre chargé de sa Croix.

Jésus viendra une dernière fois en moi en viatique avant que je quitte, moi aussi, cette terre d'exil. Ah ! Seigneur, accordez-moi cette grâce, la plus précieuse de toutes, et le complément de toutes celles de ma vie ! Mais que je vous reçoive bien à cette dernière communion si pleine d'amour ! Quelle chute épouvantable que celle de Jésus tombant, pour la dernière fois dans le cœur d'un mourant qui, à tous ses péchés passés, ajoute le crime du sacrilège, reçoit indignement celui qui va le juger, et profane ainsi le viatique de son salut ! En quel douloureux état doit se

trouver Jésus dans un cœur qui le déteste, dans un esprit qui le méprise, dans un corps de péché livré au démon ! Hélas ! c'est l'enfer de Jésus sur la terre ! Mais quel sera le jugement de ces malheureux ? On tremble d'y penser. Seigneur, pardon, pardon pour eux: nous vous prions pour tous les moribonds; accordez-leur de mourir dans vos bras après vous avoir bien reçu en viatique.

Notre Père, Je vous salue Marie, Gloire...

DIXIÈME STATION

Jésus est dépouillé de ses vêtements

V/. O Christ, nous vous adorons et nous vous bénissons.

R/. Parce que vous avez racheté le monde par votre sainte Croix.

Qu'il doit souffrir dans ce dépouillement cruel et impitoyable ! On lui arrache ses vêtements collés à ses plaies, on les rouvre, on le déchire ! Qu'il doit souffrir dans sa modestie, d'être traité comme on rougirait de le faire d'un misérable et d'un esclave; qui meurent au moins dans le suaire qui doit les ensevelir !

Jésus est encore dépouillé de ses vêtements en son état sacramentel. Non content de le voir dépouillé, par son amour pour nous, de la gloire de sa divinité, de la beauté de son humanité, ses ennemis le dépouillent de l'honneur de son culte, pillent ses églises, profanent ses vases sacrés et ses tabernacles, le jettent à terre: il est livré à leur merci sacrilège, lui, le Roi et le Sauveur des hommes, comme au jour de son crucifiement. En se laissant ainsi dépouiller en l'Eucharistie, Jésus veut nous réduire à l'état de pauvres volontaires, qui ne tiennent plus à rien, pour nous revêtir de sa vie et de ses vertus. O Jésus-Eucharistie, soyez mon unique bien !

Notre Père, Je vous salue Marie, Gloire...

ONZIÈME STATION

Jésus est cloué sur la Croix

V/. O Christ, nous vous adorons et nous vous bénissons.

R/. Parce que vous avez racheté le monde par votre sainte Croix.

Quels tourments que ceux qu'endure Jésus quand on le crucifie ! Sans un miracle de sa puissance, il n'eut pu les supporter sans mourir.

Mais au Calvaire, Jésus est attaché à un bois innocent et pur : dans la communion indigne, le pécheur crucifie Jésus en son corps de péché, comme si l'on attachait un corps vivant à un cadavre en décomposition. Sur le Calvaire, il est crucifié par ses ennemis déclarés; ici, par ses enfants qui le crucifient dans l'hypocrisie de la dévotion. Sur le Calvaire, il n'est crucifié qu'une fois; ici, c'est tous les jours et par des milliers de chrétiens. O divin Sauveur, je vous demande pardon des immortifications de mes sens: vous les expiez bien cruellement ! Vous voulez, par votre Eucharistie, crucifier ma nature, immoler sans cesse le vieil homme, et m'unir à votre vie crucifiée et ressuscitée: faites, Seigneur, que je me livre tout à vous sans réserve ni condition.

Notre Père, Je vous salue Marie, Gloire...

DOUZIÈME STATION

Jésus expire sur la Croix

V/. O Christ, nous vous adorons et nous vous bénissons.

R/. Parce que vous avez racheté le monde par votre sainte Croix.

Jésus meurt pour nous racheter; sa dernière grâce est le pardon accordé à ses bourreaux; le dernier don de son amour, sa divine Mère; son dernier désir, la soif de souffrir; son dernier acte, l'abandon de son âme et de sa vie entre les mains de son Père.

En la divine Eucharistie, Jésus continue l'amour qu'il me témoigna à sa mort; tous les matins, on s'immole au Saint Sacrifice, et il vient perdre en ceux qui le reçoivent son existence sacramentelle: dans le cœur du pécheur, il meurt pour sa condamnation. De son hostie, il m'offre les grâces de ma rédemption, le prix de mon salut. Mais pour que je puisse y participer, il veut que je meure avec lui et pour lui. Faites-moi cette grâce, Ô mon Dieu, de mourir au péché et à moi-même, et de ne plus vivre que pour vous aimer en votre Eucharistie.

Notre Père, Je vous salue Marie, Gloire...

TREIZIÈME STATION
Jésus est remis à sa Mère

V/. O Christ, nous vous adorons et nous vous bénissons.

R/. Parce que vous avez racheté le monde par votre sainte Croix.

Jésus est déposé de la Croix et remis à sa divine Mère, qui le reçoit entre ses bras et sur son cœur, et l'offre à Dieu comme la victime de notre salut.

C'est à nous maintenant d'offrir Jésus victime à l'autel et dans nos cœurs, pour nous et pour les nôtres. Il est à nous: Dieu le Père nous le donne; il se donne lui-même pour que nous le fassions valoir. Quel malheur que ce prix infini demeure infructueux entre nos mains par suite de notre indifférence ! Offrons-le en union avec Marie, et prions cette bonne Mère de l'offrir avec nous.

Notre Père, Je vous salue Marie, Gloire...

QUATORZIÈME STATION
Jésus est mis dans le sépulcre

V/. O Christ, nous vous adorons et nous vous bénissons.

R/. Parce que vous avez racheté le monde par votre sainte Croix.

Jésus veut subir l'humiliation du tombeau, et il est abandonné à la garde de ses ennemis: il est encore leur prisonnier.

Mais c'est en l'Eucharistie que Jésus est vraiment enseveli; au lieu d'y rester trois jours, il y reste toujours, et c'est nous qu'il convie à le garder. Il est notre prisonnier d'amour. Le corporal l'enveloppe comme un suaire ! La lampe brille devant son autel comme devant les tombeaux; autour de lui règne un silence de mort. En venant en notre cœur par la communion, Jésus veut encore s'ensevelir en nous; préparons lui une sépulture honorable, neuve, blanche, qui ne soit pas occupée par les affections terrestres ; embaumons-le du parfum de nos vertus. Venons, pour ceux qui ne viennent pas, l'honorer, l'adorer en son tabernacle, le consoler dans sa prison, et demandons-lui la grâce du recueillement et de la mort au monde, pour mener une vie cachée en l'Eucharistie.

Notre Père, Je vous salue Marie, Gloire...

TABLE DES MATIÈRES

Décret relatif à l'Introduction de la Cause de Béatification et de Canonisation.....	3
PRÉFACE.....	5
L'Adoration en Esprit et en Vérité.....	7
Directoire Pratique pour l'Adoration.....	9
Méthode d'Adoration par les quatre fins du sacrifice de la Messe.....	12
Le Notre Père.....	14
L'Institution de l'Eucharistie.....	15
Le Testament de Jésus-Christ.....	16
Le Don du Cœur de Jésus.....	17
La Présence Réelle Témoignage de l'Eglise.....	18
La Présence Réelle Témoignage de Jésus-Christ.....	19
La Foi en l'Eucharistie.....	21
La Merveille de Dieu.....	22
Sacrifices de Jésus en l'Eucharistie.....	23
L'Eucharistie et la mort du Sauveur.....	25
L'Eucharistie, besoin du cœur de Jésus.....	27
L'Eucharistie, besoin de notre cœur.....	29
L'Eucharistie et la Gloire de Dieu.....	31
L'Époux divin de l'Eglise.....	32
Le Dieu Caché.....	33
Le Voile Eucharistique.....	35
Le Mystère de Foi.....	37
L'amour de Jésus en l'Eucharistie.....	39
L'Eucharistie et la famille.....	41
La fête de famille.....	43
L'excès d'Amour.....	45
Le Dieu de Bonté.....	47
Le Dieu des Petits.....	48
L'Eucharistie, centre Cœur.....	50
Le Souverain Bien.....	52
Le Très Sain Sacrement n'est pas aimé.....	54
Triomphe du Christ par l'Eucharistie.....	56
Dieu est là !.....	58
Le Dieu du Cœur.....	60
Le culte de l'Eucharistie.....	61
Aimons le Très Saint Sacrement.....	63
L'Eucharistie, notre Voie.....	65
L'Anéantissement, caractère de la sainteté eucharistique.....	67
Jésus doux et humble de cœur.....	71
Jésus modèle de pauvreté.....	75
Noël et l'Eucharistie.....	78
Souhais à Jésus-Hostie.....	80
L'Épiphanie et l'Eucharistie.....	82
La Fête-Dieu.....	86
Le Sacré Cœur de Jésus.....	88
Le Ciel et l'Eucharistie.....	91
La Transfiguration Eucharistique.....	92
Saint Jean Baptiste.....	94
Sainte Marie Madeleine.....	96
Le mois du Saint Sacrement.....	98
Neuvaine en l'honneur de Notre-Dame du Très Saint Sacrement.....	100
Chemin de Croix Eucharistique.....	103

relu et mis en page
par salettensis@gmail.com

disponible à
<http://www.scribd.com/doc/35364229/Adorer-en-Esprit-et-en-Verite-Eymard>

d'après les PdF de
<http://www.adoperp.com/documentation/livres/eynard/index.html>

Missionnaires du Saint-Sacrement, déc. 2008.
B.P. 12, 83110 Sanary-sur-Mer.
ISBN: 2-9522-9631-6
www.adoperp.com